

7481
536

UN GÉNÉRAL ALLEMAND AU CANADA

LE BARON FRIEDRICH ADOLPHUS VON RIEDESEL

PAR

GEORGES MONARQUE



EDITIONS EDOUARD GARAND
1423-1425-1427 RUE STE-ELISABETH
MONTREAL
1927

UN GÉNÉRAL ALLEMAND AU CANADA

Tous droits réservés par Georges Monarque
1927

Copyright by Georges Monarque, 1927

UN GÉNÉRAL ALLEMAND AU CANADA

LE BARON FRIEDRICH ADOLPHUS VON RIEDESEL

PAR

GEORGES MONARQUE



EDITIONS EDOUARD GARAND
1423-1425-1427 RUE STE-ELISABETH
MONTREAL
1927

PRÉFACE

Les années qui vont de 1775 à 1780 comptent assurément parmi les plus passionnantes de notre histoire. C'est l'époque de cette invasion américaine qui devait avoir sur les destinées du Canada une influence si considérable. Pendant un assez long temps l'habitant canadien-français se trouva moralement suspendu entre deux allégeances. Garderait-il à ses nouveaux maîtres la foi qu'il venait de leur jurer, surtout après les concessions généreuses de l'Acte de Québec, ou bien se retournerait-il du côté de la France qui lui tendait ouvertement les bras par-dessus les armées de Lafayette et de Washington? Pour les peuples comme pour les individus il y a des crises d'âme. C'en fut une véritable que cette singulière situation du peuple canadien retenu d'un côté par la logique de la froide raison et sollicité de l'autre par un presque irrésistible entraînement du coeur. Et c'est assez dire ce qu'eut d'instable et d'incessamment tourmenté la vie canadienne en ces quelques années.

Non seulement à cause de son intérêt palpitant, mais encore et surtout, à cause des hautes leçons qu'elle comporte, les historiens n'ont jamais cessé d'accorder une attention particulière à cette époque grave entre toutes de la guerre de l'indépendance. Ils l'ont étudiée et ils continuent à l'étudier sous toutes ses faces, à la lumière des documents officiels tirés des secrétaireries d'Etat, et aussi des divers témoignages contemporains lentement et progressivement exhumés des vieil-

les archives familiales. Et peut-être ces derniers sont-ils encore les plus précieux, en ce qu'ils jettent un jour plus vif et plus vrai sur ce qu'il nous importe le plus de connaître après tout, l'état d'âme du peuple lui-même au milieu des événements qu'il traverse. Or, parmi tous les témoignages qui ont été jusqu'ici mis au jour sur la guerre anglo-américaine de la fin du 18^e siècle, nous en connaissons bien peu qui égalent, en importance autant qu'en intérêt, les mémoires du général Riedesel, le fameux commandant des mercenaires de Hesse et de Brunswick à la solde de l'Angleterre. Et lorsque nous parlons des mémoires du général, il est bien entendu que nous y joignons les lettres de sa distinguée compagne, qui ne sont pas moins remarquables, et qui, si elles n'ont pas la même autorité que les mémoires au point de vue de l'histoire militaire, l'emportent assurément sur eux comme peinture de la vie sociale. Le baron et la baronne de Riedesel étaient l'un et l'autre des personnes de distinction douées d'un réel esprit de discernement, et surtout bien placées pour juger avec impartialité les hommes et les choses qui pour le moment les entouraient. Les historiens américains ne s'y sont pas trompés qui depuis longtemps ont si souvent utilisé en ce qui les concerne les précieuses observations du reître allemand et de sa noble épouse. Comment se fait-il que nous n'ayons pour ainsi dire presque jamais pensé nous-mêmes à les mettre à profit? C'est pourtant sur la vie canadienne que les mémoires du général et particulièrement les lettres de la baronne s'étendent avec le plus d'abondance. Dans le présent travail, M. Georges Monarque s'est précisément proposé d'en démontrer la haute valeur historique et ceux qui le liront se convaincront sans peine qu'il y a parfaitement réussi. M. Monarque qui est un bon Sorelois et qui n'a jamais cessé d'entourer sa ville natale d'un culte pieux, avait eu

pour premier objet de faire revivre l'ancien Sorel de 1776 avec les traits dont l'avaient marqué les Riedesel, mais il n'a pas été long à comprendre que l'étude qu'il entreprenait était d'un intérêt beaucoup plus large et devait embrasser la vie canadienne tout entière. [Ce qu'il nous présente aujourd'hui est véritablement un tableau en raccourci de la situation du Canada vingt-cinq ans après la conquête.

Le tableau est fidèle autant qu'il peut être et il est éminemment instructif. En en dégagant les traits principaux et en les mettant si pleinement en lumière, M. Monarque a fait une oeuvre utile et tous ceux qui ont à coeur l'avancement des études historiques canadiennes lui en seront hautement redevables.

Aegidius FAUTEUX

LA RÉVOLUTION AMÉRICAINE ET LE CANADA

La Révolution américaine

Il y avait déjà seize ans que l'Angleterre était maîtresse du Canada arraché à la France avec l'aide des Colonies du Sud, en 1760. Cette conquête ne fut qu'un court triomphe. Le traité de Paris signé, le désaccord ne tardait pas à éclater entre la mère-patrie et ses colonies. Les colons américains avaient fort applaudi à la défaite des armées françaises, parce que cette défaite les débarrassait du danger toujours imminent d'une invasion redoutée. Mais la terreur de la "furia francese" n'allait pas jusqu'à l'amour sans bornes de la métropole. Sans compter que l'Atlantique était pour quelque chose dans la désaffection de ses colonies, l'Angleterre les considérait trop comme le nerf de ses guerres et un marché à son seul profit.

Les colonies finirent par se soulever et, dès 1765, prenant prétexte du "Stamp Act" qui imposait de nouvelles charges,—et surtout aux avocats, ces éternels fauteurs de révolutions,—la révolte éclatait dans les principales villes américaines, sur le grand principe du "No taxation without representation". Et rapidement, malgré les concessions forcées du gouvernement anglais, elle aboutissait à une révolution générale.

C'est d'abord, en 1770, le "Boston Massacre", puis, en 1773, le "Boston Tea Party"; la Déclaration des Droits, en 1774; le combat de Lexington, en avril

1775; la Déclaration d'Indépendance, en mai; enfin la victoire des Insurgés à Bunker's Hill, en juin de la même année.

En dépit de sa morgue traditionnelle, l'Angleterre commençait à trouver la situation inquiétante, d'autant plus que les nouvelles du Canada indiquaient que la population tant canadienne qu'anglaise faisait cause commune avec les "libérateurs".

Les Américains et le Canada

Les Américains ne tenaient pas beaucoup au Canada, mais, comme avant 1760, ils y voyaient un nouvel ennemi dont le voisinage n'avait rien d'agréable: ce qui convainquit enfin les plus obtus des Anglais qu'ils n'avaient fait que le jeu de leurs colons américains en prenant des Français et que la loyauté des Provinciaux aurait beaucoup gagné à la défaite de Wolfe sous les murs de Québec.

L'Acte de Québec

Pour se défaire des Anglais du Canada, les Américains avaient à stimuler le zèle encore chancelant de leurs troupes rebelles et à profiter, en même temps, des rancunes nationales des Canadiens vaincus. Ils trouvèrent le fonds de leurs harangues dans le providentiel Acte de Québec passé à Londres, en 1774, sur la demande du gouverneur du Canada, Carleton, afin d'amadouer les Canadiens rétifs, à la veille d'une guerre inévitable avec les colonies du Sud. Cet Acte redonnait au Canada ses frontières françaises entamées, après 1760, au bénéfice des Américains; il légalisait aussi la religion catholique tolérée seulement depuis la Conquête. Deux beaux points de discours devant les assemblées de rebelles encore indécis, que ce vol manifes-

te du sol américain au profit du Canada et cette reconnaissance officielle d'une religion "idolâtre et hypocrite, qui avait jadis noyé de sang le pays de leurs pères". Et, en même temps, combien il était facile de montrer aux "frères du Canada", dans de belles "adresses", toute la tyrannie qui se cachait sous des libéralités apparentes: l'imposition de la dîme seigneuriale onéreuse au peuple économe et pauvre; le maintien de la tenure féodale et des lois criminelles anglaises détestées des habitants; l'oubli de l'Habeas Corpus, que les Parlementaires avaient pourtant demandé avec insistance.

La noblesse et le clergé canadiens trouvaient, sans doute, des avantages dans l'Acte de Québec. De plus, Mgr Briand, évêque à Québec, guidé en partie par la doctrine, devait de la reconnaissance au gouvernement anglais et à Carleton, en particulier, qui n'était pas étranger à sa nomination, et les nobles appauvris avaient tout intérêt à aduler leurs maîtres pour se maintenir dans leurs sinécures de fonctionnaires à Québec et à Montréal. Même les notaires et les bourgeois appréciaient la subsistance des lois civiles françaises, mais le peuple des campagnes, l'énorme majorité des 90,000 habitants du pays, n'y voyait qu'un bloc enfariné digne de la tyrannie à laquelle le régime militaire les avait habitués.

Le peuple détestait la domination anglaise qui lui faisait regretter jusqu'aux abus du régime français et il était bien préparé à recevoir les folles tirades des "opprimés" du sud. D'ailleurs, le petit groupe d'Américains qui avaient suivi l'armée de Amherst lors de la Conquête, ne pouvaient pas oublier leurs origines et ne pas applaudir au "réveil de la liberté". Ces quatre cents immigrants étaient, pour la plupart, des trafiquants et des gens de "bas étage". Dès leur arri-

vée, ils avaient gagné l'épithète d'"intolérables", en exigeant la gouverne du pays et dans leur seul intérêt. Les rebuffades de Murray et de Carleton à leurs prétentions outrées n'étaient pas pour leur faire dédaigner une bonne petite révolution comme vengeance. Déjà Montréal et Québec avaient eu leurs assemblées, présidées par Livingstone et par Walker, ce prototype du juge cornu de l'époque, que Carleton avait justement rabroué; il y avait même eu des bagarres, en mai 1775, à l'occasion de la mise en vigueur de l'Acte de Québec. Le buste de Georges III y avait figuré, un collier de patates autour du cou, une croix sur la poitrine et l'inscription: "Voilà le Pape du Canada et le Sot Anglais". De faux trafiquants débitaient, dans la campagne, la marchandise révolutionnaire de Benjamin Franklin et de son secrétaire inavoué Fleury-Mesplet, le premier imprimeur montréalais.

Les Sauvages eux-mêmes sympathisaient avec les révoltés, ceux de l'Ouest, parce qu'ils se rappelaient l'épopée de Pontiac et de leurs amis les Français; les Iroquois de l'Est, parce que le riche marchand Cazeau, grâce à son argent et à ses promesses, avait su les enflammer contre les ingrats dominateurs. Sans doute, Carleton, avec l'aide de William Johnson, ce fameux manitou des Sauvages, réussit-il à obtenir la neutralité de ceux de l'Ouest et même l'alliance des Iroquois, mais la semence révolutionnaire avait toutefois germé chez eux.

Carleton se hâta de mettre le pays en état de défense en attendant des troupes d'Angleterre, qu'il demandait avec instance, non seulement pour protéger le Canada où son armée dérisoire de 900 hommes n'avait guère qu'à se tenir bien calme devant les mines menaçantes, mais aussi pour envahir les colonies américaines et reprendre Boston aux mains des rebelles. Les Américains, mis au courant par leurs nombreux es-

pions ou par leurs "frères" du Canada, prévirent les coups en décidant eux-mêmes une invasion immédiate en pays ami. Au mois de mai 1775, Arnold et Allen, avec 300 Américains, s'emparaient de St-Jean, que Picoté de Bellestre reprit cependant, le surlendemain, avec 80 hommes. Mais ce n'était tout au plus qu'une reconnaissance et Carleton apprit bientôt que deux armées se préparaient à marcher vers le nord.

L'Appel de la Milice

Pour parer à cette invasion, le 9 juin, le gouverneur inquiet lança une proclamation qui annonçait la suspension du gouvernement civil, en partie établi, et l'application immédiate de la loi martiale. Elle contenait aussi un appel de la milice, la première loi de conscription sous le régime anglais: "Attendu qu'il existe une rébellion dans plusieurs des colonies de sa Majesté, et qu'un parti de gens armés sont à préparer une incursion dans cette province; qu'ils continuent de conserver l'attitude et de tenir le langage d'envahisseurs, le gouvernement juge à propos de proclamer la loi martiale et d'incorporer la milice de la province, pour repousser les attaques du dehors, rétablir la paix et la tranquillité publiques au dedans, prévenir la trahison, et punir ceux qui s'en rendraient coupables". Mais les Canadiens, déjà acquis à la révolution, n'entendirent guère l'appel d'une bonne oreille. D'ailleurs, ils en avaient assez de la guerre où il leur fallait, tout au moins, subir les corvées et la présence des soldats avec leurs billets de logement. Ils avaient mal répondu aux levées françaises à court terme, ils répondirent, certes, encore plus mal à l'ordre de Carleton, et les 18,000 inscrits sur les listes de la milice restèrent bien tranquilles "sur le papier". Si quelques-uns s'enrôlèrent, ce ne fut que pour désertre aussitôt par

bandes entières. La mesure parut même si impopulaire; les seigneurs, capitaines de milice, se firent tellement huer par leurs censitaires, que Carleton, qui n'avait pas la force suffisante pour les contraindre, jugea plus prudent de ne pas molester les Canadiens et même de ne pas insister. Il essaya plutôt la persuasion en demandant à Mgr l'Evêque un mandement pour la défense du pays en danger. Les habitants en rirent publiquement dans les églises, "malgré les menaces de damnation éternelle" et d'excommunication que certains curés mitigèrent, toutefois, à leur gré. Carleton fit une troisième tentative en offrant aux volontaires 200 arpents de terre, 50 de plus pour l'homme marié, 50 par chaque enfant et une exemption de taxe pendant 20 ans. Mais les habitants convaincus que le Canada serait une république à cette époque, comme le leur avait promis les Bostonais, déclinèrent encore cette offre vraiment ridicule. D'ailleurs leurs terres leur valaient plus qu'une promesse, et leur sang, plus qu'une cause anglaise et hérétique à défendre. Si peu de Canadiens se laissèrent persuader que Carleton, de passage aux Trois-Rivières, apercevant un milicien, l'arme au bras, qui montait la garde à sa porte, lui fit donner une guinée "comme au premier Canadien en armes qu'il ait vu dans le district." Il dût se contenter, tout au plus, de leur neutralité, cependant que la population de la vallée du Richelieu, plus "empoisonnée de mensonges" américains que les autres, à cause du voisinage, et plus sujette aux corvées anglaises, à cause de la présence fréquente des troupes et des garnisons, saluait les futurs "sauveurs" par des discours à la porte de l'église, et mangeait des yeux les placards éloquents qui commençaient ainsi: "Les parents de l'Univers ont partagé cette Terre entre les enfants des Hommes. . ." Jusqu'aux "loyaux" qui recevaient leur littérature un peu moins sympathique, toutefois,

et qui trouvaient, le matin, sous leurs portes, cette élégante menace :

*Honni soit qui mal y pense
À lui qui ne suivra le bon chemin.*

Baston.

L'invasion américaine

Les armées américaines surgirent, tout à coup, au commencement de novembre, l'une commandée par l'héroïque et noble Montgomery, du côté du lac Champlain, l'autre commandée par l'indomptable Arnold, du côté de la rivière Chaudière.

Le 2 novembre, Preston, trahi par les Sauvages, capitulait à St-Jean avec ses 700 hommes, soit 500 du 7^e et du 26^e régiment, 120 Canadiens et 80 artilleurs, qui obtinrent les honneurs de la guerre. Stopford abandonna aussitôt Chambly avec ses 80 hommes pour rejoindre Prescott et ses 30 gardiens à Montréal. Carleton, qui se trouvait précisément à ce dernier endroit, s'empressa d'en partir avec ses 110 soldats à l'approche de Montgomery, le 10 novembre suivant. A Lavaltrie, sa flottille dût arrêter à cause du vent contraire. L'Américain Easton, déjà rendu à Sorel, en profita pour lui barrer le passage avec ses batteries flottantes. Si bien que le gouverneur eût toutes les peines du monde à s'échapper, durant la nuit, avec le capitaine Blette de la Tourtre, tandis que Prescott et toute la flottille se rendaient prisonniers le lendemain.

Carleton arriva en toute hâte à Québec, le 19 novembre, après avoir encore évité les soldats d'Arnold qui campaient du côté de Lévis, depuis le 8, et infestaient même la rive nord.

La défense de Québec

Le Suisse Crémahé qui le remplaçait en son absence, avait mis la ville en état de siège. Carleton fit au plus tôt terminer les préparatifs de dépense à l'approche de Montgomery qui, après la réception chaleureuse des Montréalais, avait, sans délai, pris la route de Québec, pour y "manger la dinde de Noël", laissant Wooster, son acolyte, à Montréal en proie aux tendresses de Walker et autres "frères".

Le gouverneur fit brûler les 500 habitations qui entouraient la ville pour rendre le séjour des assiégeants le moins confortable possible. Il ordonna ensuite de quitter la ville à tous les indésirables qui s'en allèrent avec Lymburner s'installer sur l'Île d'Orléans. Bien plus, après l'inspection de la garnison composée de 100 *Royal Emigrants* écossais de McLean et des 500 soldats de Preston, arrivés de St-Jean après la capitulation, il la purgea de 170 indécis et les remplaça par 400 marins des navires dans le port. 710 Canadiens, dont 200 étudiants, vinrent aussi s'offrir pour la défense. Soit une armée de 1440 hommes pour protéger la ville et les 5,000 habitants qui s'y trouvaient.

L'Assaut

Montgomery et Arnold établirent aussitôt autour de Québec, leurs armées dont le chiffre total, en comprenant les miliciens transfuges qui s'étaient unis à eux, pouvait s'élever à 1500 hommes. Jusqu'à la fin de décembre, les Américains se contentèrent de lancer des "mensonges" ou des menaces par flèches au-dessus des murailles, en attendant le moment propice, mais précaire, de tenter l'assaut.

Enfin, dans la nuit du 31 décembre, Montgo-

mery et Arnold dont les troupes souffraient du froid et d'une épidémie de picote qui régnait même dans la ville, décidèrent l'attaque immédiate. Les fusées volèrent dans le ciel, le signal du canon se fit entendre et les armées se mirent en marche dans la poudrerie. Les cloches de la ville sonnèrent le ralliement au crépitement de la fusillade et au grondement des bouches à feu. Montgomery fut reçu par une si terrible salve, à Wolfe Cove, que ses soldats retraits en désordre, laissant son cadavre et ceux de ses compagnons au pied de la barricade.

A l'autre bout de la ville, après avoir franchi la barricade du Sault au Matelot, les rudes montagnards de Virginie, sous le commandement d'Arnold, durent plier devant une autre ligne de feu et une charge à la baïonnette des défenseurs, pendant que Carleton faisait mettre le feu au palais de l'Intendant menacé par les envahisseurs. Ce fut la fin. Les Américains se retirèrent sous les balles, et, au soleil levant, ils étaient loin de la ville, laissant environ 50 morts et 600 prisonniers aux mains des Anglais. Ces derniers n'eurent que cinq hommes tués et un petit nombre de blessés. Le matin du 31, au cours d'une visite, les défenseurs retrouvèrent le corps de Montgomery enseveli dans la neige à l'endroit même de l'assaut. Carleton le fit enterrer au bastion St-Louis, avec tous les honneurs militaires.

Siège d'hiver

Arnold gravement blessé à une jambe, envoya chercher Wooster, à Montréal, pour commander les troupes. Celui-ci vint aussitôt. Mais le mauvais état de l'armée interdit à Wooster toute nouvelle attaque contre la ville. Près de 3,000 recrues lui arrivèrent durant les mois suivants, mais il se contenta de tirer

ses canons de Lévis en réponse à ceux de Carleton et à lancer vers le port un brûlot qui ne fut qu'un feu de joie.

L'insuccès de l'armée américaine refroidit le zèle des rebelles canadiens. Les Bastonnais aigris par les privations, la maladie, le froid terrible et la défaite, n'avaient plus les manières aussi engageantes. Les habitants commencèrent à trouver leur visite un peu trop prolongée à mesure que les corvées et les requisiions de vivres prenaient le caractère des corvées et des réquisitions anglaises. De plus, les Américains les payaient en papier qui ne semblait pas meilleur que celui dont ils avaient hérité des Français à la conquête. Si bien que Franklin, dans une visite qu'il fit à Montréal, chez le "loyal" Walker, au printemps de 1776, admit que le Canada n'était plus prenable. Une commission, qui vint ensuite, fit le même rapport.

Néanmoins, il fallait tenir pour ne pas décourager les troupes de Washington au Sud. Mais, le 6 mai, des coups de canons retentirent sur le fleuve, du côté de l'Ile d'Orléans. C'était les avant-coureurs de la flotte si longtemps et si anxieusement attendue par Carleton. Bientôt la Surprise, contenant Burgoyne, l'Isis et l'Harmony mouillaient dans le port en même temps qu'une flotte irlandaise, et débarquaient leurs troupes.

Ce fut la débandade dans le camp américain de la rive nord, commandé par Thomas. Carleton prit immédiatement 800 hommes avec lui et se mit à la poursuite des fuyards. Il trouva les routes semées d'armes, de provisions, de bagages et même de documents militaires.

Le gouverneur revint, le soir même, à Québec, d'où il vit l'armée américaine de Lévis lever le camp, à son tour, et disparaître dans la direction de Sorel.

Quelques jours plus tard, Carleton partait de nouveau avec un corps de troupes, dont les Allemands du Harmony, vers les Trois-Rivières, où il les laissa à Fraser pour courir lui-même au-devant de la grande flotte annoncée.

LES AUXILIAIRES ALLEMANDS

Les Mercenaires de l'Angleterre

Carleton pouvait se réjouir à bon droit de l'arrivée de cette armée qu'il quémandait en vain depuis plusieurs années. En effet, non seulement il avait affaire à un ministre très mal disposé à son égard, parce que le gouverneur avait refusé, par esprit de justice, la nomination de l'indigne créature Livius à un poste de confiance au pays, mais l'incapable Lord Germaine avait, de plus, le talent et la réputation bien établis d'arriver toujours après la bataille. Ce talent il venait encore une fois de le manifester en envoyant les troupes presque un an après l'invasion américaine. Entretemps Carleton avait tout sauvé, mais ces troupes n'étaient pas encore tout à fait inutiles. Il faut dire aussi que l'Angleterre faisait face à de singulières difficultés. Déjà épuisée financièrement par la guerre de Sept Ans, comme tous les autres belligérants, elle l'était encore plus en soldats qu'elle avait soit perdus à la bataille soit dispersés dans ses colonies où elle entretenait près de 100,000 hommes dont 50,000 mercenaires étrangers.

Les Brunswickers

Pour parer à la révolte américaine, selon sa coutume et celle du temps, elle s'était adressée, bourse en main, aux petits états allemands qu'elle avait déjà aidés dans leurs guerres fréquentes et dont les princes

régnants, grands viveurs devant l'Eternel, manquaient toujours d'argent. C'est ainsi que, par traité en date du 9 janvier 1776, le duc Auguste de Brunswick-Lunebourg, qui avait plus besoin de refaire ses finances que son armée, fournit 4,000 soldats sur un total de 16,900 auxiliaires allemands, dont 12,000 de Hesse-Cassel destinés aux colonies américaines, et 900 de Hanau destinés à Québec et New-York.

L'armée des Brunswickers destinée au Canada se composait comme suit :

1.—Un régiment de dragons (à pied), commandé par le L. C. Baum.

2.—Un régiment d'infanterie du Prince-Frédéric, commandé par le L. C. Praetorius.

3.—Un régiment d'infanterie de Rhetz, commandé par le L. C. Von Ehren-Krook.

4.—L'ancien régiment d'infanterie de Riedesel, commandé par le L. C. Von Specht.

5.—Un bataillon de grenadiers, commandé par le L. C. Von Breymann.

6.—Un bataillon de Chasseurs (Yagers), commandé par le L. C. Von Barner (1).

Les Brunswickers étaient commandés par le Major-Général Von Riedesel.

Le Général Von Riedesel

Friedrich-Adolphus Von Riedesel, freiherr

(1)—12,266 recrues s'ajoutèrent à ce nombre initial de 16,900, de 1776 à 1783. (Venturini). Voici les chiffres définitifs :

Brunswickers	5.723
Hanau	2.422
Hessois	16.992
Anhalt-Zerbst	4.029

29.166

d'Eisenbach, naquit au château ancestral de Lauterbach, dans la Hesse- Rhénane, le 3 juin 1738. Barons de l'empire depuis 1680, ses aïeux appartenaient à l'une des plus riches et des plus vieilles familles de l'Allemagne centrale. Son père destina Friedrich au droit et l'envoya étudier à Marbourg. Mais les manœuvres militaires du bataillon d'infanterie hessois, en garnison en ce lieu, eurent l'heur de l'attirer plus que ses codes qu'il abandonna aussitôt pour entrer dans le bataillon. Son père n'applaudit pas outre mesure à ce geste: il prit sa meilleure plume pour écrire à la nouvelle recrue: "Vous pouvez vous tirer d'affaires du mieux que vous pourrez, car vous n'avez plus à compter sur mon aide." L'instinct paternel prit, toutefois, bientôt le dessus sur l'intransigeance du justicier. Peu après, le jeune Riedesel, partait pour Londres, avec les bons souhaits de son père, comme vice-enseigne de son régiment loué par l'Angleterre. Dans ses loisirs, il s'appliqua à étudier le français qu'il parla très bien, comme la plupart des Allemands instruits, et l'anglais qu'il ne pût jamais maîtriser. Il se créa aussi des amis précieux grâce à son entregent et à sa distinction.

La guerre de Sept Ans éclatait en 1756. Son régiment fut rappelé en Allemagne. Ses états de service et ses hautes influences lui obtinrent aussitôt le grade d'aide-général de l'état-major de Ferdinand de Brunswick, frère du duc régnant et le plus illustre lieutenant de Frédéric le Grand. Riedesel s'engagea ensuite dans l'armée de Hollande que Frédéric aidait contre la France. Plus tard, il prit une part brillante à la victoire de Minden, y gagna le grade de capitaine de cavalerie et obtint bientôt un escadron des fameux nouveaux hussards bleus du Landgrave de Hesse. Ferdinand le rapela, cependant, à son état-major, à cause de ses talents stratégiques et surtout de son sys-

tème d'espionnage qui coûtait fort cher, mais rendait des services incomparables (2). En mai 1761, Ferdinand nommait Riedesel lieutenant-colonel des husards noirs et, deux mois plus tard, commandant du régiment Bauer. Il se distingua encore dans plusieurs batailles.

Frederika Von Massow

En 1762, la guerre pratiquement finie, Riedesel prit ses quartiers d'hiver à Wolfenbuttel, dans le duché de Brunswick, où il épousa Frederika Von Massow, au mois de décembre suivant. Celle-ci était l'une des séduisantes filles aux yeux bleus et à la taille svelte de Herr Von Massow, commissaire en chef à l'armée de Frédéric. Fritschen, comme on l'appelait familièrement (3), avait vu le jour à Newhaus, en 1746.

La situation de Riedesel et ses relations avec Ferdinand l'avaient mis en rapport avec le père de Fritschen et il était vite devenu, comme beaucoup de hauts officiers, un intime des Von Massow.

La jeune fille ne tarda pas à apprécier le jeune capitaine de cavalerie dont la culture raffinée, la noblesse, le caractère et même l'élégance et les yeux bleus, comme les siens, n'étaient pas à dédaigner. Le mariage aurait même eu lieu dès l'hiver de 1759-60, n'eut été la reprise des hostilités. Frederika n'oublia pas, toutefois, son capitaine, malgré les avances de galants rivaux tels que Gunther, l'ami de Riedesel, qui fut dépité au point de se plaindre à Riedesel lui-même des duretés de la demoiselle. A la suspension des hostilités, en 1762, le duc Ferdinand qui tenait son jeune officier en haute estime, négocia lui-même le mariage, et, le 21 décembre, le petit hameau de

(2)—Riedesel serait l'ancêtre... de Ludendorf, militairement parlant?

(3)—Ses intimes au Canada l'appelaient Madame Fritz.

Newhaus prenait un air de fête inaccoutumé. Ce fut un jour de gala inoubliable et les villageois ne virent jamais tant de riches carrosses, de beaux militaires et de belles dames. Les ducs de Brunswick et tous les nobles de Hesse offrirent leurs portraits à l'huile aux époux et des poètes leur adressèrent des vers parfumés.

Le capitaine partit presque aussitôt pour Wolfenbüttel où son régiment tenait garnison, laissant sa jeune épouse de seize ans dans sa famille jusqu'à ce qu'il eût acheté une maison à Wolfenbüttel où elle vint bientôt le rejoindre. Ils vécurent, jusqu'en 1766, dans la paix et le bonheur du foyer. .

En 1767, le régiment de Riedesel fut licencié et le capitaine envoyé comme adjudant-général à l'armée de Brunswick. En 1772, il devint colonel des carabiniers formés peu après en régiment de dragons.

Le traité de 1776

La révolution américaine était alors en plein développement. Plusieurs des compatriotes de Riedesel engagés dans les troupes anglaises y faisaient déjà la lutte, mais rien ne lui laissait encore prévoir qu'une armée allemande franchirait bientôt l'Atlantique pour aller combattre dans le Nouveau-Monde et que lui-même en commanderait un des corps les plus importants. L'ordre arriva comme une bombe, aux premiers jours de janvier 1776: l'armée devait se tenir prête à partir vers la mi-février.

Vers le Canada

Aussitôt nommé commandant des troupes auxiliaires de Brunswick, le 10 janvier, le colonel Riedesel se mit tout entier à l'organisation de son corps et aux préparatifs de départ. Et, le 22 février, après avoir

reçu sa promotion de major-général, il quittait Wolfenbüttel, en compagnie de ses troupes, laissant sa femme en couches, avec la recommandation de le rejoindre en Amérique aussitôt qu'elle serait remise (4).

Le 28 mars, le général débarquait en Angleterre et, le 4 avril, il partait de Plymouth pour Québec, en compagnie des généraux Burgoyne et Phillips et une partie de ses troupes, — la deuxième division devant suivre au cours de l'été, — à bord de la flotte de l'amiral Douglas.

Seize des 36 vaisseaux portaient les 2,000 Brunswickers, quatre autres 760 soldats de Hanau et le reste, des troupes anglaises. Riedesel lui-même était à bord du "Pallas" qui l'avait amené d'Allemagne.

Ces soldats partaient pour le Canada avec enthousiasme. Plusieurs même avec l'idée de s'y établir, mais sans savoir si cette contrée appartenait encore aux Anglais. Les dernières nouvelles, déjà lointaines, apportées par les lents voiliers, annonçaient une invasion américaine. Ce n'est que dans le golfe, le 21 mai, qu'un navire marchand de hasard apprit à la flotte que Carleton tenait bon. Quelques heures plus tard, une frégate anglaise, la "Niger", venait compléter les renseignements.

Le 25 au soir, la flotte atteignit le Bic, après une longue traversée sans incidents et sous un vent

(4)—L'enfant naquit au commencement de mars. Elle fut appelée Caroline du nom de la province américaine où Madame croyait peut-être que son mari allait combattre. Son père apprit sa naissance à Stade, en Allemagne au moment de s'embarquer pour l'Angleterre, le 18 mars.

ordinairement favorable (5). Elle y resta à l'ancre jusqu'au 27, à cause d'un vent contraire. Riedesel profita du loisir pour visiter l'île et avoir une première impression de la population canadienne, dont les us et coutumes, comme les beautés et les richesses du pays, l'intéressèrent déjà vivement.

Le 27 au soir, le vent s'éleva et Burgoyne prit les devants, à 8 heures, à bord de la "Surprise" qui l'attendait au Bic depuis quelques jours. La flotte partit elle-même vers minuit. Le 28, elle arrivait à l'Isle aux Coudres où l'on connut la retraite précipitée des Américains, le 6 mai. La flotte attendit une journée un vent favorable et les pilotes nécessaires à la gouverne sur le fleuve. Elle s'arrêta encore au cap Tourmente, faute de vent, le 30 au soir, et, le lendemain, un peu plus haut, à la Pointe St-Jean, à cause de la marée basse. Riedesel débarqua encore pour visiter l'Isle d'Orléans qu'il trouva virgilienne. "Le sol de ce pays vous plaira beaucoup", écrit-il à sa femme, le 8 juin. "Tout ce qui tombe sous les yeux est beau."

Enfin, après un autre arrêt, à cause du vent contraire; un dernier à la Pointe St-Laurent, à cause de la marée, la flotte arrivait à Québec vers 6 heures le soir du 1er juin, au grondement d'une canonnade de bienvenue. Tous les navires mouillèrent dans le port, à côté de la flotte remplie de troupes irlandaises, qui les avait précédés. C'était, en tout, près de 9000

(5)—Riedesel n'avait rien du marin. Comme son compagnon, le capitaine Foy, lui avait dit que le voyage ne serait qu'une "bagatelle", le premier matin, en voyant la mer immense tout autour de lui, il aurait demandé au capitaine "s'il était possible que le navire ait dépassé le Canada pendant la nuit". Mieux renseigné, le 24 avril, il écrivait à bord, à sa femme: "Dans cinq ou six jours, nous verrons, j'espère, les côtes de Terre-Neuve."

hommes qui venaient s'ajouter au petit millier de Carleton (6).

(6)—77 femmes allemandes avaient accompagné leurs maris.

LES BRUNSWICKERS AU CANADA

Riedesel à Québec

Riedesel débarqua immédiatement pour aller se rapporter au palais du Gouverneur. Carleton, revenu depuis le 30 des Trois-Rivières, reçut le général allemand avec beaucoup de cordialité, et même d'onction, car Riedesel écrit à sa femme "qu'il ne manque au gouverneur que la perruque et la soutane noire pour ressembler à l'abbé Jérusalem", précepteur de l'héritier de Brunswick. Le général fut invité à dîner pour le lendemain. L'impression agréable que lui avait laissée Carleton, la veille, ne fit que s'accroître. Le gouverneur paraissait bien avoir une préférence un peu trop marquée pour les troupes anglaises, mais Riedesel apprécia le talent militaire du vieux soldat du Génie, quartier-maître de Wolfe, en 1759, blessé aux Plaines d'Abraham, témoin de rudes combats sous le ciel torride de la Havane, en 1761, gouverneur et commandant-en-chef du pays depuis 1766, et qui avait même servi sous les drapeaux allemands du Hanovre avant de venir au Canada. De son côté, Carleton gardait, il est vrai, un mauvais souvenir des proches de Riedesel, mais il semble qu'il estima beaucoup le général au moins comme militaire, sinon comme allemand.

Le général profita de son séjour à Québec pour visiter la ville encore toute bouleversée par le siège récent, mais qu'il trouva encore habitable, comme il le dit à son épouse : "Chère âme, aucun

endroit ne peut être plus confortable pour vous que Québec ! ” Mais le confort n'était pas tout pour Riedesel. La description qu'il fait de la ville déjà historique nous le laisse voir : “ La cité de Québec, qui repose pour la plus grande partie sur une haute montagne, n'est pas ce qu'elle a déjà été. Tout le côté ouest est fortifié, mais les fortifications sont dans un état de délabrement, bien qu'on ait fait effort, l'hiver dernier, et qu'on en fasse encore, présentement, pour les réparer quelque peu aussitôt que possible. Nous trouvâmes sur les murs environ 81 canons en fer et quelques motriers. On avait tiré ces derniers, en toute hâte, des vieilles frégates, pour servir au besoin de la défense de la cité. La cité comptait, en ce moment, environ 1500 maisons, en ayant perdu 500 dernièrement, rasées par ordre du général Carleton. Comme je devais, chaque midi, me rendre au quartier-général, à Québec, pour y recevoir nos ordres, je trouvai une occasion de visiter la mémorable montagne que le général anglais Wolfe escalada, en décembre 1759, avant (7) la prise de la cité, et où lui et le général français Montcalm perdirent la vie. Nous visitâmes aussi l'endroit où le chef rebelle Montgomery tomba, dans une vaine tentative pour gagner du terrain, à la fin de l'année passée, avec l'intention de chasser le général Carleton de Québec. ”

Après son dîner du 2 juin, Riedesel passa en revue les 600 prisonniers américains faits par Carleton, en décembre et en mai précédents. Le 4 juin, fête du Roi: grande pètarade dans Québec suivie, le soir, d'une illumination générale des maisons, d'autant plus générale que les soldats cassaient les carreaux où n'apparaissait pas la lampe ou la chandelle allumée.

Le même jour, Riedesel reçut de Carleton le

(7)—Les Mémoires disent **Après** par erreur.

commandement inattendu d'un corps séparé, composé du bataillon écossais de McLean, le défenseur de Québec; du régiment Riedesel; de 150 Canadiens et de 300 Sauvages, avec ordre de partir immédiatement vers les Américains, à Sorel, et de s'établir dans les environs.

Le régiment du Prince-Frédéric et les Dragons, l'un assez mal coté et l'autre trop lourdement armé et sans chevaux, demeuraient en garnison à Québec et Lévis, sous le commandement du lieutenant-colonel Baum. Ils débarquèrent du 6 au 7 et furent remplacés à bord par des troupes anglaises.

Le 7 au matin, des délégués Sauvages arrivèrent à Québec, pour rencontrer Carleton qui recherchait leur alliance. Ce spectacle extraordinaire amusa beaucoup Riedesel qui n'avait pas eu, comme le gouverneur, à subir, pendant de longues années, ces terribles enfants de la forêt. "A midi, nous dit-il, les chefs des nations sauvages telles que les Abénakis, les Iroquois, les Outaouais et les Hurons, eurent une entrevue avec Carleton. Il leur donna à tous des costumes et des armes. Ils portaient leur tatouage de guerre et avaient les yeux peints en rouge. Ils avaient déjà barbouillé de rouge leurs nouveaux manteaux pour montrer qu'ils étaient prêts à combattre. Quelques-uns d'entre eux venaient de parcourir 450 milles anglais."

L'armée aux Trois-Rivières

Carleton avait son plan tout prêt pour la reprise de Montréal encore au pouvoir des Américains. Aussitôt que le vent s'éleva, au cours de la journée, la flotte partit vers les Trois-Rivières, en même temps que les troupes de terre sous le commandement de Carleton, de Burgoyne et de Phillips. Au cap Rouge, elle jeta l'ancre jusqu'au lendemain. Le 8, par un

beau temps, elle se rendit jusqu'au cap à l'Oiseau où elle rejoignit un détachement anglais. Elle repartit, le 9, pour arriver, à 10 heures du soir, au cap de la Madeleine où l'on apprit la récente victoire de Malcolm Fraser, aux Trois-Rivières, sur l'Américain Thomson, que Sullivan avait envoyé de Sorel (8).

Le 10 au matin, Riedesel se rendit aux Trois-Rivières, où il rencontra Specht et les troupes de Hanau du "Harmony" qui avaient pris part au combat du 8, ainsi que les prisonniers et les blessés américains des Ursulines, parmi lesquels il eut la surprise de retrouver des soldats allemands de Virginie dans leur uniforme de Hessois (9).

Il continua ensuite aux quartiers-généraux de Carleton arrivé depuis le 8 au soir. Celui-ci annonça à l'armée que Sa Majesté le nommait Capitaine-Général. Burgoyne, Riedesel et Phillips devenaient généraux, et Beckwith, Fraser, Powell et Gordon, brigadiers-généraux.

Fraser reçut le commandement de l'aile droite des troupes qui n'avaient pas encore débarqué, soit: les Sauvages, les Canadiens, les Grenadiers anglais, les compagnies d'infanterie légère de tous les régiments anglais du Canada et le nouveau régiment (84e) de McLean.

L'aile gauche, sous le commandement de Riedesel, comprenait tous les régiments de Brunswick et le régiment de Hanau.

Burgoyne commandait les deux ailes.

(8)—Sullivan remplaçait Thomas mort de la picote à Sorel, peu de temps auparavant.

(9)—Les Américains n'avaient pas encore les moyens de vêtir leurs troupes uniformément. Ils prenaient ce qui leur tombait sous la main ou laissaient leurs recrues avec l'uniforme qu'elles portaient. C'est ainsi qu'après l'assaut de Québec, on trouva des prisonniers américains vêtus à l'anglaise, grâce au magasin militaire de Montréal.

Sorel

Les troupes arrivées de Québec s'embarquèrent dans les petits vaisseaux de la flotte de Fraser déjà aux Trois-Rivières et destinée à remonter le lac St-Pierre dont l'eau était peu profonde. Comme le vent avait faibli, on attendit à l'ancre, et Riedesel fut chargé d'aller reconnaître, avec une trentaine d'hommes, la rive sud jusqu'à la rivière Godefroy, en vue de trouver un futur lieu de campement. Il revint, le 13, au petit jour, au moment où la flotte appareillait. Après être allé faire son rapport à Carleton encore à ses quartiers, il partit rejoindre la flotte à bord de "l'Élisabeth". La flotte entra dans le lac St-Pierre, à 8 heures, et jeta l'ancre, faute de vent, jusqu'au lendemain. Carleton arriva sur les entrefaites. Le soir du 13, en cas de surprise, tous les bateaux reçurent l'ordre de charger leurs canons, de tenir de fortes gardes sur les ponts et de faire l'appel de l'un à l'autre tous les quarts d'heure. Des chaloupes patrouillaient autour des vaisseaux, pendant que les Canadiens et les Sauvages en canots visitaient les rives du fleuve. Le 14 au matin, Carleton donna l'ordre de marche et la flotte reprit sa route avec prudence.

1. Le sloop Martin venait en tête. Suivaient:
2. L'infanterie légère anglaise. 3. L'artillerie légère anglaise. 4. Les brigades anglaises. 5. Les troupes de Brunswick et de Hanau. 6. Les 2e et 3e brigades anglaises. 7. L'artillerie anglaise lourde. 8. Les transports de provisions.

Les Canadiens et les Sauvages apportèrent bientôt la nouvelle que les 1500 rebelles américains de Sulli-

(10)—C'était le vaisseau de Carleton qui, à partir de ce moment, monta sur le Rousseau.

van venaient d'évacuer Sorel à l'approche de la flotte (11).

Celle-ci ankra à Sorel, le soir du 14, et une partie de la brigade de Fraser débarqua aussitôt pour prendre possession "de cette place importante".

Le 15 au matin, la première brigade anglaise, avec une partie de l'artillerie, débarqua à son tour et partit immédiatement, sous les ordres de Burgoyne, à la poursuite des Américains, vers Chambly et St-Jean.

Le corps allemand devait aussi mettre pied à terre, et le capitaine Gerlach avait même visité le site de son camp. Mais Carleton changea d'avis, au grand mécontentement de Riedesel qui commença de penser que le gouverneur voulait "lui faire tenir toujours la queue".

Le débarquement

La flotte monta donc un peu plus haut, où elle jeta encore l'ancre. Le 16 après-midi, à l'annonce de l'évacuation de Chambly et de Montréal, Carleton donna l'ordre du débarquement général sur la rive sud, le 29^e anglais devant monter seul avec les vaisseaux à Montréal, pour y tenir garnison. Les troupes reçurent quatre jours de ration et devaient marcher par compagnies, avec l'église de Verchères comme lieu de rendez-vous. Le manque de petites chaloupes et la longue grève rendirent le débarquement difficile et lent. Il dura jusqu'à six heures du soir. Les

(11)—Sur la place des Canons à Sorel, on voit trois pièces d'artillerie aux armes de Georges II qui furent trouvées dans la rivière Richelieu vers 1864. Elles durent y être jetées soit par la garnison anglaise, avant l'arrivée d'Easton, en 1775, soit par Sullivan en abandonnant la place.

bagages restèrent à bord faute de chevaux pour leur transport.

Déshabitués de la marche par leur long séjour sur les vaisseaux, Riedesel et ses soldats durent subir, en plus, une lourde pluie dans leur randonnée. Ils passèrent à Contrecoeur ployant sous leur attirail imbibé d'eau et arrivèrent bientôt à Verchères où Carleton les avait encore devancés. Les Allemands y prirent leurs quartiers à la hâte et s'installèrent pour leur première nuit sur le sol canadien.

LES QUARTIERS DE LAPRAIRIE

Arrivée à Laprairie

Dès le lendemain, les troupes commandées par Carleton se dirigèrent vers Laprairie d'où Riedesel écrivit la lettre suivante à Ferdinand de Brunswick :

Laprairie, 22 juin 1776.

Monseigneur, nous sommes ici les maîtres de toute la province du Canada, et j'ai confiance que la bonne fortune qui a accompagné nos troupes jusqu'ici vous réjouira. Si nous avons eu assez de bateaux et de sloops de guerre pour traverser le lac Champlain, nous aurions été vite dans le dos des colonies. Mais comme nous avons besoin des choses les plus nécessaires pour le traverser, et comme tous les vaisseaux sont encore à construire, ce retard nous fera perdre trois semaines et empêchera matériellement notre progrès. En même temps, toutefois, il nous permettra beaucoup de refaire la santé des troupes qui, à raison des fatigues et de la mauvaise nourriture, sont très épuisées.

Nous avons laissé les navires sans rien prendre de nos bagages, du fait que les attelages requis pour leur transport étaient employés à d'autres travaux. Nous avons marché quatorze mille en trois jours, durant lequel voyage mes officiers et moi-même avons dû aller à pied. Voilà le septième jour que je porte la même chemise et les mêmes bas. Tout d'abord

ce fut désagréable, mais nous l'avons supporté. Tous les officiers font preuve du meilleur esprit et nos troupes sont très robustes et ont très peu de malades. Je suis heureux d'être sous le commandement du général Carleton. Il manifeste un tel mépris pour les rebelles, que je suis sûr que nous les attaquerons bientôt et les aurons au mieux."

Les bagages des troupes arrivèrent bientôt de Montréal et les vaisseaux redescendirent à Québec où la flotte de Douglas les attendait avant de prendre la mer.

Préparatifs de la campagne

A Laprairie, Carleton organisa immédiatement une ligne de défense de la frontière avec ses 9000 hommes, et de façon que les corps puissent se secourir au cas d'attaque.

1. La brigade du général Fraser fut envoyée en garnison à St-Jean, avec le 22^e régiment sur la route de Chambly et l'infanterie légère anglaise sur la route de Laprairie.

2. La brigade du général Gordon fut échelonnée sur la route de Laprairie à Montréal, avec le 29^e régiment à ce dernier endroit.

3. La brigade de Risloth joignait celle de Gordon à celle de Gowell.

4. La brigade de Gowell s'étendait de Risloth à Belleville, l'artillerie restant à St-Charles.

5. La brigade de Riedesel demeurait à Laprairie et aux environs.

Carleton transporta ensuite ses quartiers-généraux à Chambly où il se rendit, par canot d'écorce, en compagnie de Phillips et de Burgoyne déjà revenu de sa courte campagne. Puis il redescendit à Québec,

le 20 juillet, réorganiser le gouvernement civil suspendu depuis l'invasion.

Le gouverneur faisait tout son possible pour hâter l'attaque du lac Champlain, afin de pouvoir envahir les colonies américaines avant l'hiver, mais les énormes préparatifs retardaient l'expédition. Il fallait construire une flotte entière. Les Américains avaient détruit ou pris tous les vaisseaux qui se trouvaient sur le lac, lors de leur passage, et s'étaient eux-mêmes constitués une flotte puissante et aguerrie pour maîtriser cette voie. Tous les soldats charpentiers furent, sans délai, employés à Sorel, Chambly et St-Jean, à la construction de 646 bateaux, mais à peine cent étaient-ils terminés, le 15 juillet suivant. Dix autres démontables venaient d'arriver d'Angleterre, le 7, à bord du "Tartar". Quatre autres de vingt canons qu'on avait tenté de transporter sur des rouleaux à travers les marais, de Chambly à St-Jean, durent être sciés. Le 20, on expédia de nouveaux maçons aux fortifications de l'Isle-aux-Noix, près de l'extrémité nord du lac Champlain.

Les Quartiers de Laprairie

Pendant ce temps, Riedesel trompait son inaction en préparant ses troupes aux futures batailles. Dès le petit jour, il y avait exercice militaire, afin de mieux adapter les soldats à la manœuvre anglaise, calquée sur celle des Français et des Américains et que Riedesel, formé à l'européenne, avait pourtant méprisée au début. Au commencement de juillet, il s'était même plaint au duc de Brunswick de la guerre de sauvages que Carleton lui imposait, mais sa droiture et son jugement lui avait fait reconnaître son tort. Aussi écrivait-il à Ferdinand, le même mois : "Nous avons à prévenir beaucoup de choses et à traverser plus d'un

petit pont pour rencontrer les désirs de nos généraux et ne pas être embarrassés dans ce genre de guerre. Mon principe est de ne jamais rien aggraver et d'obéir aux ordres du général. Voilà la raison pour laquelle il continue d'être content de moi." Il s'était aussitôt plié à la longue expérience du gouverneur au point d'apprendre même à ses soldats à ramer sur le fleuve. Il leur enseigna l'attaque sauvage: "Aussitôt que la première ligne a sauté dans le fossé supposé, le commandement: feu ! est donné. La première ligne tire alors, recharge ses fusils, sort du fossé, se cache derrière un arbre, un rocher, un buisson ou tout ce qui peut se trouver à main, tout en tirant, en même temps, quatre cartouches, de façon à garder la ligne aussi droite que possible. Aussitôt que la première ligne a tiré ses quatre cartouches, la seconde ligne avance et tire le même nombre de coups, de la même manière. Pendant ce temps, les bois, fouillés par les tirailleurs, leur deviennent familiers dans toutes leurs parties." Il fit si bien que Carleton, à la grande jalousie des Anglais, qui n'aimaient pas beaucoup les "Dutch Buggers", lui décerna les compliments les plus flatteurs. Riedesel organisa son camp et le disciplina admirablement. Les soldats devaient toujours être "bien peignés" et avoir "les cheveux poudrés". (Paush). "Tout, sans exception, devait être bien payé, et, au comptant, afin que le peuple de la province gardât sa bonne humeur." Mais, comme les habitants, en bons Normands, abusaient vraiment de cette munificence, Riedesel établit lui-même un magasin à Laprairie, pour permettre à ses soldats de se fournir à meilleur prix. Ce magasin, toutefois, ne fut pas un succès, si l'on en croit les soldats qui trouvèrent bientôt les prix aussi élevés que chez les habitants. Il paraît que certains intéressés s'y enrichissaient. On accusa même Riedesel, qui avait

l'instinct financier très développé, d'en avoir profité, comme le laisse entendre Rosengarten au sujet du fourrage. "Le *forage money* payé aux officiers ajoutait un bon magot à leur paie régulière. Le général Von Riedesel qui avait l'esprit d'économie, aurait rapporté de cette source au delà de 15,000 thalers (12) à son retour dans le Brunswick."

Natif des rudes montagnes de la Hesse, Riedesel supportait bien le climat canadien assez semblable à celui de son pays natal, mais ses soldats souffrirent beaucoup des torrides journées de juillet suivies de nuits trop fraîches, et plus de 300 d'entre eux furent pris de diarrhée et envoyés à l'hôpital. Mais les indemnes trouvaient le temps bon, ainsi que l'admet l'officier Paush: "Comme tous ceux qui vivent encore et se portent bien, je suis parfaitement content, car on trouve toutes les consolations désirables avec les dames et les demoiselles canadiennes. Pour cette raison et en leur compagnie on est heureux et satisfait." Les Canadiennes et les Allemands avaient su vite se comprendre, malgré leurs langues étrangères.

(12)—Environ \$11,000.

LES SAUVAGES ET LES CANADIENS

Riedesel à Montréal

Dans ses loisirs, Riedesel parcourait la campagne à cheval et se rendait souvent jusqu'à Montréal. La ville lui suggéra une page intéressante quoique inexacte :

"Cette cité est plus belle que Québec et peut contenir peut-être 1600 maisons. Son mur n'est rien autre chose qu'un simulacre de mur avec meurtrières pour canons et armes à feu; et ce qu'on appelle la citadelle n'est qu'une maison de bois en triste condition. Ces travaux furent d'abord commencés en 1736. L'île entière, en comprenant la cité, appartient au séminaire (13). Celui-ci compte onze prêtres qui sont dispersés dans les neuf paroisses de l'île. Ce sont les premiers prêtres qui mirent le pied en cette partie du Canada (14). Ils viennent du séminaire de St-Sulpice à Paris, et en dépendent encore aujourd'hui. Ils induisirent le roi de France à leur céder cette île, en 1640 (15). Ils ont fondé un collège très respec-

(13)—C'est-à-dire que le Séminaire en était le Seigneur. Mais des emplacements très nombreux avaient été concédés ou vendus.

(14)—De 1642 à 1657, quinze Pères Jésuites, avaient exercé le ministère à Montréal, avant l'arrivée des Sulpiciens.

(15)—La Compagnie de Notre-Dame de Montréal avait obtenu la cession de l'île, en 1640, de M. de Lauzon. Plus tard, en 1663, Saint-Sulpice l'acquit de la Compagnie de Montréal, à la charge de payer les dettes de ladite Compagnie, lesquelles s'élevaient à deux fois la valeur de la Seigneurie.

table pour la jeunesse qui recevait auparavant l'instruction des Jésuites (16). Près de ce séminaire se trouve le meilleur jardin de tout le Canada. On y cultive la plupart des plantes d'Europe. Le revenu du Séminaire s'élève annuellement à 20,000 thalers (17). Les quelques Jésuites qui restent à Montréal, et aussi dans tout le Canada, détiennent encore leurs propriétés. La paroisse entière de Laprairie (18), par exemple, dans cette ville, leur appartient. L'Hôpital ou Hôtel-Dieu, où se trouvent quelques membres de l'ordre de St-Augustin, est dans un état splendide. Il y a aussi un hôpital pour l'armée. On trouve encore, paraît-il, un couvent, dans la ville, — la Communauté de Secours de la Congrégation de Notre-Dame (19), — un hôpital-général des Soeurs de la Charité, et un cloître (20) de Récollets. Des quatre églises, celles des Jésuites a cessé d'exister."

"Montréal est aussi le marché à fourrures le plus important, avec les Indiens; les traitants visitent de là les chasseurs indiens à l'intérieur, pour y échanger des vêtements, des munitions, des ornements et des liqueurs, pour de la pelleterie."

Députations de Sauvages

A Montréal, Riedesel eut encore l'occasion d'assister à une convention d'Iroquois, le 24 juin, qui se termina par leur alliance avec Carleton.

(16)—Les enfants recevaient l'instruction dans les écoles, fondées dès 1666, par M. Gabriel Souart, curé de Notre-Dame et Sulpicien.

(17)—\$15,000.

(18)—Voir la Question des Biens des Jésuites. Les Jésuites étaient les Seigneurs de la Prairie de la Magdeleine depuis 1647.

(19)—Le général mêle l'église de Bon-Secours avec la Congrégation de Notre-Dame.

(20)—Les Récollets n'ont jamais été cloîtrés.

“Le général Riedesel, écrit-il dans ses mémoires, accompagné de tout son état-major, vint aujourd’hui aux quartiers-généraux, à Montréal, pour assister à une entrevue du général Carleton et de toutes les nations sauvages, vu que, pour la rendre la plus imposante possible, tous les chefs de l’armée avaient été expressément invités à y prendre part. Les chefs de la nation appelés Iroquoise, nommément: beaucoup d’Onantais, Anajutais, Nonlaguahuques et Kanastoladi, se réunirent, à six heures du soir, dans la vieille église des Jésuites qui avait été spécialement préparée pour la circonstance. Le haut-choeur était couvert de tapis, sur lesquels on avait placé une rangée d’escabeaux. Au centre, un large fauteuil à bras pour le général Carleton qui garde son chapeau sur sa tête durant toute la séance. Derrière lui, une table, à laquelle s’assirent les adjudants-généraux Fox et Carleton (21), qui servaient de secrétaires. Il y avait aussi des bancs sur lesquels s’installèrent trois cents sauvages la pipe allumée. Chaque nation avait son chef et son interprète, ce dernier agissant comme orateur et traduisant en français tout ce qu’on disait au général Carleton. Ainsi chaque nation parla pour elle-même. Elles disaient qu’elles avaient su que les rebelles s’étaient soulevés contre la nation anglaise; qu’elles appréciaient la valeur du général Carleton démontrée en frustrant les plans de l’ennemi; que, pour cette raison, elles l’aimaient et l’estimaient et qu’elles venaient offrir leurs services contre les rebelles. Ils blâmèrent les Indiens de St-Louis qui vivaient le plus près des établissements anglais, à environ quatre lieues de Laprairie, pour avoir, jusqu’ici, gardé la neutralité, et ne pas avoir embrassé la cause des Anglais aux débuts de la rebellion. En conséquence,

(21)—Neveu et beau-frère du gouverneur.

on engagea, pour un an, toutes ces nations et leurs postes leur furent assignés. Les Sauvages passèrent la soirée et la nuit à fêter et à danser, ce qu'ils continuèrent encore pendant plusieurs jours. Ils avaient apporté avec eux quelques scalpes de rebelles qu'ils avaient tués, et en firent présent aux généraux Carleton, Burgoyne et Phillips."

Le 18 juillet, Riedesel prenait part à une autre entrevue avec les Sauvages de l'Ouest. Il la relate avec humour: "L'assemblée fut semblable à celle déjà décrite. Cette fois, cependant, les députations venaient des Outaouais, des Couderés et des Saules, tribus qui vivent près des lacs Ontario et Erié. Leur nombre s'élevait à environ cent-quatre-vingt et tous étaient des hommes de belle apparence et bien bâtis. Ils offrirent à leur grandpère le roi d'Angleterre, et à leur père le général Carleton, leurs services contre les Bostonais. Le général Carleton les reçut d'une manière particulièrement cordiale, parce qu'ils venaient de très loin et avaient, dans le passé, aidé les Français. Il n'accepta pas, néanmoins, leurs services, pour le moment, mais les requit de se tenir prêts au besoin, et, entre temps, de protéger le pays de leur côté, car aucune nation — de quelque nom soit-elle — ne pourrait arrêter le progrès de leurs armes. Il les remercia pour la discipline qu'ils avaient observée dans leur marche vers Montréal, et promit de donner à chaque nation quelques dollars en argent, qu'elles auraient certainement, bien qu'ils ne fussent pas encore frappés. Il leur conseilla, donc de laisser quelques-uns de leurs chefs pour recevoir l'argent quand il serait prêt. Ils répondirent au général Carleton qu'ils accepteraient les dollars, non pas comme un présent, mais comme la considération qui les liaient le plus à leur promesse aux Anglais. En réplique, le général Carleton leur accorda encore plus de liberté de commerce,

en leur donnant la totalité du Canada et de l'Europe. Il promit aussi de faire construire d'autres routes spécialement pour les besoins de leur commerce. Les présents que le général Carleton reçut d'eux, consistaient en plusieurs chapelets de coraux. Les Coudres demandèrent, en même temps, que leur ancien chef Machina fut réinstallé. Un des chefs de cette nation portait, en cette circonstance, le manteau du général Braddock qu'il avait tué dans la guerre précédente, et son jeune fils de neuf ans, le veston qui avait appartenu au même. Alors, ils demandèrent la seconde assemblée, ou assemblée d'adieu, qu'on leur accorda pour le jour suivant. Le lendemain, donc, ils tinrent leur seconde assemblée. Le général leur fit distribuer du vin, qui les rendit joyeux et bruyants. Le calumet de paix passa de bouche en bouche."

Le 30 juillet, nouvelle délégation, mais les délégués se soulevèrent à tel point que l'on dut remettre l'assemblée sine die.

Riedesel avait aussi visité le 2 juillet les Iroquois du Sault St-Louis (22). "Nous sommes allés, aujourd'hui, dit-il, au village indien du Sault St-Louis, appelé Kaguohanque (?) en leur langue, et situé à quatre lieues d'ici. A notre arrivée, nous fûmes reçus par le patriarche de la tribu. Les Sauvages avaient sorti leurs drapeaux et formaient deux rangs entre lesquels nous dûmes passer. Ils nous saluèrent par la décharge d'un petit canon et des armes à feu. Nous visitâmes leur église, qui est desservie par un Jésuite et dans laquelle tout est d'argent. Les Sauvages ne cultivent que le maïs, qu'ils préparent de différentes façons pour leur nourriture. Leur principale occupation consiste dans l'élevage du bétail, la chasse et la pêche. Nous rencontrâmes là un Indien, né à

(22)—Caughnawaga.

Frankfort, et qui parlait encore couramment la langue allemande. Il était venu ici avec son père, lorsqu'il n'était qu'un enfant de 10 ans. Le père mourut à la bataille, et le fils grandit au milieu des sauvages, apprit leur langue, adopta leurs coutumes et apparemment, n'avait aucune envie de retourner en Europe. De même, un Hollandais qui avait servi dans l'armée française, fut fait prisonnier dans la guerre précédente, mais sauva sa vie en ayant la chance de se faire adopter par une de leurs familles, d'où, par gratitude, il ne les quittera pas.

Nous dinâmes pauvrement à la maison d'un marchand anglais qui habite ici; achetâmes des Sauvages quelques chevaux, qui sont très bons, et retournâmes dans la soirée. Ils nous donnèrent deux gardes d'honneur qui nous accompagnèrent partout, et stationnaient devant les maisons dans lesquelles notre curiosité nous faisait entrer. Les nations sauvages qui, en plus de celles déjà mentionnées font cause commune avec nous contre les rebelles, sont quelques tribus d'Iroquois auxquelles appartiennent celles du Sault St-Louis, les Abénakis de Bécancour, les Hurons, les Ananutais et les Nepissings (23)."

Le général allemand sut profiter de ces rencontres avec les aborigènes. Déjà, en passant au Bic, lors de son arrivée au pays, il avait reconnu les avantages de la culotte sauvage ornée de franges sur les côtés et que les Canadiens portaient eux-mêmes, prétend-il, pour éviter les morsures des serpents qui y laissaient leur venin. "Cette espèce de vêtement, disait plus tard un de ses soldats, était très bien adapté au climat et à notre condition présente. Il convenait non seulement à la marche, mais il protégeait contre les insectes."

(23)—Sauf celle du Sault St-Louis, les tribus nommées ne sont pas iroquoises.

tes qui agacent les hommes sur le champ de bataille et dans le camp." Riedesel n'avait pas tardé à le recommander pour l'armée, ou, tout au moins, l'ample pantalon des marins qui lui ressemblait. A l'automne, il en affublait même ses lourds dragons, afin de les soulager quelque peu et ceux-ci s'en trouvèrent si bien que l'armée toute entière l'adoptait presque aussitôt à la place de la culotte courte, et que l'on dû, pour satisfaire au besoin, y employer jusqu'aux vieilles tentes militaires.

Riedesel et les Canadiens

Quant aux Canadiens, malgré leur conduite "déloyale" et leur amitié pour les Bastonais, Riedesel leur marqua toujours une grande estime. Au Bic, il avait admiré leurs maisonnettes simples, mais rutilantes de propreté, leurs beaux troupeaux, leurs excellentes terres cultivées avec soin. A Laprairie, il eut le plaisir de goûter leur hospitalité. "Les maisons n'ont qu'un étage, écrivait-il à Madame, mais au-dedans on y trouve quatre pièces très propres. Les habitants sont excessivement courtois et obligeants. Je ne crois pas que nos paysans, dans les mêmes circonstances, se conduiraient d'une manière aussi satisfaisante". Vrai pays de cocagne au climat rude, mais salubre et où les arrières-grandspères encore alertes ne sont pas rares. "Vous trouverez, ce pays magnifique, répète-t-il, le 28 juin. Le pays et les paysages du Canada sont beaux". C'est avec délectation qu'il savoure le sucre du pays et surtout la petite bière d'épinette "saine et rafraîchissante", et dont il apprend même la recette exacte. Toutefois, en bon Allemand qui regrette sa choucroute, il déplore que les Canadiens négligent trop le jardinage. Mais la présence des armées ne favorisait pas l'horticulture. Les habitants ne pou-

vaient plus protéger leurs champs contre les maraudeurs. A tel point que, le 29 juillet, sur la plainte des habitants du Richelieu, Carleton ordonna certains déplacements de troupes pour protéger les rives de la rivière contre les marins anglais qui pillaient comme en pays conquis. Les cultivateurs ne furent pas sans apprécier le goût tout particulier des Allemands pour les légumes, surtout après que l'un d'eux s'empoisonna avec de la carotte à moreau, mais ils ne tenaient guère à les nourrir gratuitement, comme la coutume s'en répandait, malgré leur surveillance.

LE COMBAT DU LAC CHAMPLAIN

Les espions américains

Tout en regrettant la lenteur des préparatifs, Riedesel, comme les autres officiers, croyaient avoir très vite raison des Américains. Mais, sans compter que les communications étaient très mauvaises et que Howe, à New-York, ne donnait pas signe de vie, Washington avait profité du répit que l'incurie des généraux anglais lui accordait, pour organiser son armée sur un pied formidable. Au lieu des 7,000 sansculottes qui constituaient ses troupes, au printemps de 1776, il avait maintenant 30,000 soldats disciplinés et à toute épreuve. De plus, il s'était organisé un service d'espionnage propre à faire pâlir d'envie Riedesel lui-même, et ses estafettes battaient la campagne canadienne encore hospitalière aux Bastonais. En juillet, ils tuèrent même le général Gordon, isolé sur la route de Chambly, "pour lui voler sa montre et son épée". Leur audace allait jusqu'à glisser en fin de juillet, au prétentieux Burgoyne qui remplaçait Carleton à Chambly, une très aimable lettre du Congrès américain où celui-ci conseillait au général anglais de ne pas risquer la peau de ses 60,000 protégés (24) contre 3,000,000 d'Américains. Burgoyne outragé riposta par un ordre terrible, que Riedesel trouva vraiment trop "passionné" pour un général: "Tous les commandants de régiments sont requis d'informer leurs officiers, sous-officiers et soldats de ne plus accepter d'autres lettres des rebelles qui ont pris les

(24)—En vérité 90,000.

armes contre leur roi; et si quelques autres délégués de cette populace osent approcher de nos piquets, sauf pour demander merci, ils devront être arrêtés immédiatement et emprisonnés en punition de leur crime. Toutes ces lettres, même adressées au commandant-en-chef, seront remises non-ouvertes au prévost et brûlées par le bourreau." L'"excitable" général envoyait, en même temps, un parti faire une reconnaissance à Crown Point, place forte des ennemis au sud du lac Champlain.

Les Brunswickers à l'Isle-aux-Noix

Sur les entrefaites, Riedesel était descendu à Québec, au commencement d'août, pour y recevoir l'artillerie de Hanau arrivée le 29 juillet, sur un vaisseau qui avait devancé en mer, la 2e division des troupes de Brunswick, et pour rendre visite à son vilain régiment du Prince-Frédéric, en garnison à la citadelle et dont il avait de mauvaises nouvelles. Après avoir calmé les mutins et reçu les ordres de Carleton, il remonta à Laprairie avec la nouvelle artillerie, puis partit immédiatement, avec tous ses soldats, pour le fort de l'Isle-aux-Noix encore inachevé, où il s'installa en prévision de la prochaine poussée.

Le 17 septembre, la seconde division de ses troupes, à bord de cinq transports, arrivait enfin à Québec et venait immédiatement le rejoindre, en partie, au fort de l'Isle-aux-Noix. "Les troupes de Brunswick eurent beaucoup à faire pendant leur séjour sur l'île. En plus d'accomplir leur devoir militaire sur les fortifications, comme sentinelles, etc, elles durent, en dehors du service, travailler aux fortifications, et apporter des provisions de St-Jean sur des petits bateaux, afin de ravitailler les magasins. On établit des magasins et des dépôts sur l'île pour que tout soit à main

quand l'armée traverserait le lac. Ce fut la raison principale pour tant fortifier l'île. En plus des fortifications on érigea des block-haus et des casernes."

Les régiments allemands, avant l'arrivée de la seconde division, se composaient ainsi, à l'Ile-aux-Noix:

	Officiers	Soldats
Bataillon des grenadiers	49	328
Régiment de Riedesel	54	380
Régiment de Hanau	56	432
	159	1140

Cette brigade devait stationner à l'endroit, jusqu'à l'arrivée de Powell pour la remplacer, au cours de la prochaine campagne.

Le 5 octobre, toute la flottille de 700 bateaux était rendue à la Pointe-au-Fer, au nord du lac, évacuée par les Américains deux jours plus tôt, et le corps de Carleton s'embarquait sans délai, le 9 suivant, et partait à la rencontre de la flotte ennemie.

Le Combat naval

Le lac Champlain qui se déverse dans le Richelieu, est un ruban d'eau de 90 milles de long et de 5 à 15 milles de largeur. A son extrémité sud, il se rétrécit en canal jusqu'à Ticonteroga, l'ancien fort Carillon. A l'époque, un portage très élevé, de deux milles, le réunissait au lac George étroit, mais navigable, puis un chemin de 10 milles joignait ce dernier lac à la rivière Hudson qui coule vers New-York.

Le 10 octobre, ayant appris la présence d'une flotte adverse près de la Grande Ile, le gouverneur partit à sa recherche. Après avoir jeté l'ancre pour la nuit, il continuait sa route, le lendemain, lorsque

l'avant-garde vint l'avertir qu'une frégate américaine fuyait derrière l'île voisine de Valcourt. On détacha dix canonnières pour se mettre à sa poursuite. Elles l'atteignirent peu après, et le feu commença de part et d'autre. Au bout de quelques heures, la frégate s'échoua sur la grève où son équipage l'abandonna, pendant que les vainqueurs sauvaient les Allemands de Hanau dont la canonnière coulait. Carleton prit immédiatement les devants à bord d'un douze canons (25), commandé par le lieutenant Dacres. On découvrit aussitôt la flotte ennemie composé de 15 vaisseaux, au fond d'une baie. Dacres sortit toutes ses voiles, afin de couper la retraite aux Américains. Il leur tint tête jusqu'à 8 heures du soir, alors que la flotte anglaise, commandée par Pringle, arriva à son secours. Comme il était trop tard pour continuer le combat, Carleton fit cerner la baie pour la nuit, par terre et par eau. Mais il avait compté sans l'audace d'Arnold qui commandait justement cette flotte américaine et leva l'ancre, dans l'ombre et le silence, pour filer, en toute quiétude, à travers les vaisseaux ennemis. Carleton qui n'avait pas jugé à propos de tenir des gardes en éveil, fut bien étonné, au soleil levant, de trouver la baie déserte. La rage au cœur, il attendit, jusqu'au soir, un vent favorable qui ne vint pas. Il ordonna, néanmoins, la poursuite et la flotte partit en pleine nuit. Le 13 au matin, on retrouva les adversaires à l'Isle des Quatre-Vents. A 11 heures, la canonnade recommençait, et, à midi, cinq navires américains flambaient sur la rive. Carleton courut aux troupes des 10 autres qui s'éloignaient à toutes voiles. Il en captura un à la Roche-Fendue et en brûla un autre. Cinq s'échouèrent ou coulèrent. De sorte que Arnold arriva, le soir, avec trois navires

troués, à Ticonderoga, d'où il était parti, quelques jours plus tôt, avec une belle flotte de seize vaisseaux. Il laissait, de plus, entre les mains de Carleton, plus de 110 prisonniers. Les autres avaient péri sur leurs navires ou dans les flots tumultueux du lac. Les vainqueurs ne comptaient qu'une douzaine de morts et de blessés. La flotte canadienne resta à l'ancre, jusqu'au lendemain, entre la Roche-Fendue et Crown-Point.

LES QUARTIERS D'HIVER DE 1776-77

Le retour

Approuvé par le sage Riedesel, Carleton qui connaissait bien l'hiver canadien et la force de Ticonderoga, ne crut pas prudent de continuer la campagne, malgré l'ardeur présomptueuse de Burgoyne et de Phillips. Il ordonna le retour des troupes au Canada. La flotte alla donc rejoindre le reste de l'armée à Pointe-au-Fer, l'Isle-aux-Noix et St-Jean, pendant que le gouverneur restait à Crown-Point avec une partie des troupes, dont l'artillerie de Hanau, dans l'intention d'y tenir garnison jusqu'au printemps.

En quartiers

Le 18 octobre, Carleton ordonnait à l'armée de prendre ses quartiers d'hiver. Il choisit les Bruns-
wickers pour couvrir le territoire compris entre Chambly, Sorel et Berthier, d'un côté, et Yamaska, St-François, Nicolet et Batiscau, de l'autre, avec leurs quartiers-généraux aux Trois-Rivières. Le 20, Riedesel afficha l'ordre de marche suivant, rédigé "en bon allemand" (Paush) pour ses 2282 soldats de l'Isle aux Noix et de Lacolle:

"Ordre de marcher aux quartiers d'hiver pour les troupes allemandes, tel qu'ordonné par Son Excellence le Général Carleton. Le matin du 21, à 7 heures, la compagnie de yagers, le bataillon de grenadiers et le régiment Riedesel quitteront Pointe-au-Fer et procéderont vers St-Jean dans leurs bateaux,

après avoir déposé les provisions qu'ils avaient pour six jours, dans le magasin du premier endroit. Ils camperont au même endroit qu'occupa précédemment le bataillon des grenadiers.

Le régiment de Hesse-Hanau qui est présentement stationné à Lacolle, quittera aussi cet endroit, le matin, pour se choisir le meilleur site pour un camp, à St-Jean. Ce régiment laissera les provisions en main, au magasin de St-Jean. La compagnie de yagers s'unira encore au bataillon d'infanterie légère, à St-Jean.

Le colonel Specht, avec la moitié de son régiment Von Rhetz, marchera le 22, de Chambly à St-Charles, prenant, au magasin de Chambly, autant de provisions qu'il croit nécessaire pour la marche. Le colonel Specht continuera sa marche et franchira le St-Laurent, près de Sorel, et de là se rendra aux Trois-Rivières, où l'autre moitié de son régiment s'unira de nouveau à lui. Son régiment ira prendre alors ses quartiers d'hiver dans les paroisses de Champlain et la moitié de Batiscan et de Ste-Anne, le régiment Von Rhetz devant occuper l'autre moitié de ces deux dernières paroisses. On enverra des détachements proportionnés de ces régiments dans les paroisses de l'autre côté de la rivière, à savoir, dans les paroisses en face de celles où les troupes sont en quartiers. Ces deux régiments demeureront sous le commandement du colonel Specht durant l'hiver.

Afin de donner au commissaire le temps de faire les arrangements nécessaires pour l'approvisionnement des troupes, les régiments devront apporter avec eux des vivres pour dix jours. Ils devront, de plus, les transporter avec leurs bagages, de Sorel à leurs quartiers respectifs, par eau. Ceci est ordonné afin d'éviter autant que possible le transport par terre.

Le 22, les régiments de dragons, de Riedesel et de Hesse-Hanau marcheront de St-Jean à Chambly et occuperont le camp justement abandonné par le colonel Specht. Avant de quitter Chambly, ils prendront des provisions suffisantes pour durer jusqu'à ce qu'ils atteignent Sorel.

Le 23, les régiments de dragons et de Riedesel marcheront vers St-Charles et de là vers les Trois-Rivières où ils prendront leurs quartiers-d'hiver. Deux escadrons du régiment de dragons et trois compagnies du régiment de Riedesel prendront leurs quartiers dans la cité, les deux autres compagnies du dernier régiment prenant quartier à Pointe du Lac; et les deux escadrons de dragons restant à la Madeleine. Ces dernières troupes, aussitôt que les circonstances le permettront, suivront les mêmes ordres au sujet des provisions et de leur transport, que ceux donnés à la brigade du colonel Specht.

Le Major-Général Riedesel commandera ces régiments lui-même. Ceux-ci enverront aussi des détachements sur la rive de la rivière opposée à leur camp.

Le 24, le régiment de Hesse-Hanau quittera Chambly et fera les mêmes arrangements relatifs au transport des provisions, etc. Il traversera le St-Laurent près de Sorel, et prendra ses quartiers d'hiver dans les paroisses de Berthier et de Maskinongé. Les détachements de ce régiment se rendront à St-François et Sorel, pour y franchir le fleuve.

Les paroisses de la Rivière-du-Loup et Machiche (26) recevront le régiment du Prince-Frédéric, lequel, de Québec, se rendra à ses quartiers sous le commandement du brigadier général Von Gall. Le bataillon de grenadiers de Brunswick demeurera à St-Jean jus-

(26)—Louiseville et Yamachiche.

qu'à ce que le régiment de Hesse-Hanau ait quitté Chambly; il marchera alors sur Chambly, et, le jour suivant, sur St-Charles, St-Denis et St-Ours, auquel dernier endroit il prendra ses quartiers d'hiver. Il se procurera, à Sorel, des provisions pour dix jours.

Le régiment d'infanterie légère Von Barner demeurera à Belleville et Chambly. Ce bataillon prendra ses rations au magasin de ce dernier endroit.

Un ordre a aussi été envoyé, aujourd'hui, au régiment du Prince-Frédéric, à Québec, de se tenir prêt à quitter cette cité, du moment qu'il sera relevé par un régiment anglais. Dans ce dernier cas, il prendra ses quartiers d'hiver à la Rivière du Loup et Machiche; et le lieutenant colonel Praetorius fera en sorte de s'entendre avec le lieutenant-gouverneur Crémahé quant à la possibilité de transporter son régiment par bateaux, jusqu'aux Trois-Rivières.

Tous les régiments s'efforceront d'incorporer ceux qui ont déjà fait partie du détachement commandé par St-Léger, (27) également ceux qui sont convalescents. On apportera aussi leur bagage lourd des endroits où il a été laissé temporairement.

Tous les régiments sont par la présente avisés que quelques régiments anglais, dans leurs marches vers leurs quartiers d'hiver, auront à passer par leur district. Par conséquent, on leur donnera autant de maisons que nécessaires pour leur accommodation, ainsi que toute l'assistance qu'ils requièrent. (28)

Cette distribution dans les quartiers n'est que temporaire. Je me réserve d'ordonner tous autres détails nécessaires pour la distribution des régiments selon leurs effectifs.

Tous auront aussi, proportionnellement, le même nombre de maisons.

(27)—Probablement décimé dans un combat.

(28)—Les Allemands et les Anglais se détestaient.

Mes quartiers-généraux, durant l'hiver, seront aux Trois-Rivières; et, afin d'assurer la dépêche, les rapports de chaque régiment seront envoyés, d'une paroisse à l'autre, aux quartiers-généraux.

RIEDESEL."

Pointe-au-Fer, 20 octobre 1776.

Changement de Quartiers

Le 21 octobre, le général allemand partait pour Crown-Point, où il rejoignit Carleton, après avoir failli périr, dans une tempête sur le lac. Riedesel demeura une semaine avec le gouverneur à étudier la topographie et les conditions du pays. (29) Cette étude approfondie les convainquit de l'impossibilité de passer l'hiver dans le fort démantelé de Crown Point et Carleton abandonna le projet de s'y établir. "Si nous avions pu," écrivait Riedesel à Ferdinand, le 10 novembre, "commencer notre expédition, quatre semaines plus tôt, je crois que tout aurait été terminé cette année; mais n'ayant aucun abri ni aucune des autres choses nécessaires, nous fûmes incapables de rester à l'autre bout du lac Champlain. Mais, je crois, avec de bonnes raisons, que toute l'affaire se terminera avec une autre campagne. Les rebelles perdent courage. Ils savent qu'ils se laissent égarer par des ambitieux, mais ils ne voient pas encore comment sortir de l'impasse". D'ailleurs la prise récente de New-York par les Anglais, malgré les échecs subséquents de Howe, en Pensylvanie, et de Clinton et Cornwallis, en Virgi-

(29)—Riedesel connaissait déjà la topographie du lac Champlain préparée par le Major Kingston, adjudant-général de Burgoyne, le 31 mai 1776. Il l'avait même déjà envoyée au duc de Brunswick. Elle est reproduite dans ses Mémoires.

cette confiance.

Le 28 octobre, Riedesel quittait Crown-Point avec l'artillerie de Hanau et revenait à Pointe-au-Fer. Quelques jours après, Carleton suivait le même chemin, avec le reste des troupes qu'il avait gardées près de lui.

Le 3 novembre, Riedesel arrivait aux Trois-Rivières.

Ce retour inattendu de Carleton nécessita de nombreux changements dans les quartiers d'hiver qui affectèrent, cependant, moins les troupes allemandes que les autres.

Le 20^e régiment anglais occupa l'Isle-aux-Noix. St-Jean et Chambly reçurent aussi des troupes anglaises;

le bataillon de grenadiers de Breymann s'établit à Repentigny, l'Assomption et St-Sulpice;

le bataillon de Barner, à St-François, Yamaska, La Baie, St-Antoine, et Nicolet jusqu'à Bécancourt;

l'artillerie de Hesse-Hanau, à Lachine;

les grenadiers anglais, à Verchères, Varennes, Boucherville et St-Jean;

le 31^e régiment anglais, à Sorel, St-Ours, St-Denis, St-Charles et St-Antoine;

le 53^e régiment anglais, à Chambly, St-Denis et Beloeil;

le 29^e régiment anglais, à Montréal;

le 47^e régiment anglais, à Lachine;

le régiment écossais de McLean, dans les paroisses au-dessus de Montréal;

le corps de John Johnson, sur l'Île de Montréal;

le 9^e régiment anglais, sur l'Île Jésus;

le 62^e régiment anglais, à Pointe Lévis et Kamouraska;

le 34^e régiment anglais, à Québec;

les volontaires de Morrin et du Capitaine Fraser furent licenciés.

La Vie des Soldats

Tous les soldats que Riedesel ne pût loger par groupes dans les édifices publics, furent billetés, par deux ou trois, chez les habitants du district, les déloyaux en attrapant plus que les autres, selon leur dis-crédit. Les soldats recevaient leurs provisions réguliè-res et payaient leurs hôtes pour le reste. Ils devaient aussi fournir à leurs logeurs le combustible qu'ils allaient bûcher au bois voisin. Un officier subalterne visitait les maisons tous les jours, un supérieur tous les deux jours, et enfin, le colonel, toutes les quatre se-maines. Chaque jour de paie, il y avait inspection générale et exercice, quand il faisait beau temps. Les malades étaient hospitalisés dans le couvent des Ursu-lines des Trois-Rivières, qui avait déjà servi d'hôpital militaire. Les troupes allemandes se procuraient leur provisions à Sorel et aux Trois-Rivières. Les autres magasins militaires se trouvaient à Québec, Montréal, Laprairie et l'Isle-aux-Noix.

En prévision du froid, Riedesel avait habillé chaudement ses soldats. Ils reçurent chacun une cu-lotte bleue de matelot, boutonnée sur le côté de la jambe, un veston de corderoy blanc, un "capot" gris à collet de mouton blanc et bordé de bleu, des mitaines de corderoy bleues et un casque de laine de même cou-leur. Le général les encouragea à adopter les coutu-mes canadiennes qui avaient presque toujours leur utilité, même pour l'armée. "Ils apprirent l'usage de la raquette, au grand amusement des habitants pour qui c'était une seconde nature." (Rosengarten). Les Allemands n'avaient pas trop à se plaindre, d'ailleurs, car "bien qu'ils ne voyaient pas beaucoup de vraie

guerre, ils menaient une vie salubre dans les forêts canadiennes, accompagnant les Indiens dans leurs longues marches, chassant et pêchant, et goûtant une existence bien plus agréable que les soldats allemands chez-eux ou dans les armées du Sud." (Rosengarten). De plus, les Canadiens, tout en gardant une sympathie platonique aux Bastonnais, mitigée, toutefois, par la défaite, n'étaient pas idéologues au point de se contenter de beaux sentiments et de perdre de vue l'intérêt de leur tranquillité et de leur gousset. Ils firent belle façon aux vainqueurs: "Il n'y a rien à craindre des Canadiens, écrit Carleton à Germaine, tant que les choses sont à l'état de prospérité, rien à espérer d'eux quand on est dans la détresse. Il y en a parmi eux qui sont guidés par des sentiments d'honneur, mais la multitude est influencée par l'espoir du gain ou la crainte de la punition". Peu importait aux Canadiens ce que pensaient Carleton et les Anglais loyaux, pourvu que leurs produits se vendissent bien au marché et que le bonheur régnât à leurs foyers.

Promenades à Québec

Le succès des armées anglaises et le soin que Carleton prenait de se conserver la sympathie des Canadiens avaient, en effet, ramené la prospérité et la gaieté partout. Mgr Briand et les seigneurs respiraient. Comme les quartiers-d'hiver donnaient beaucoup de loisirs aux militaires, Riedesel en profita pour aller visiter ses amis et partager leurs plaisirs. Le 31 décembre, malgré une douloureuse entorse au pied, il était à Québec pour assister à la célébration du premier anniversaire de l'Évacuation de la ville. La fête commença par une grand'messe chantée par l'évêque, à la Cathédrale. Une cérémonie extraordinaire y eut lieu. "Plusieurs Canadiens convaincus de conspiration fu-

rent traînés à la cathédrale et, une corde autour du cou, dûrent entendre une longue grand'messe et demander ensuite pardon au Roi, à l'Eglise et à Dieu." (Rosengarten). Bien doux supplice quand la loi autorisait la pendaison pour un tel forfait. Mais Carleton n'y eut jamais recours, même dans les situations les plus périlleuses, tant par diplomatie que par humanité. Les soldats déserteurs eux-mêmes n'eurent tout au plus que le fouet. A 10 heures, un autre service divin, au temple protestant de la basse-ville. Vers midi, des salves d'artillerie retentirent de la citadelle. Puis un grand dîner réunit 60 invités chez le gouverneur Carleton, qui s'était mis en frais. Le soir, à 7 heures, 90 dames et 150 messieurs remplissaient le grand restaurant anglais à la mode. Le bal dura jusqu'au matin et on y dansa avec tant d'ardeur qu'un Monsieur Guilard en mourut d'apoplexie sur le coup, sans toutefois que ce fâcheux contretemps dérangerât le moins du monde la scottish commencée. On enleva le corps au son de la musique.

Ce début si agréable engagea Riedesel à prolonger son séjour à Québec où, d'ailleurs, nombre d'amis le retenaient malgré lui: "Les honneurs et les politesses s'accumulent sur moi!" écrivait-il à Madame, au milieu de ces réjouissances. Vert galant de quarante ans, le général appliqua son coup d'oeil militaire à l'étude des dames elles-mêmes. "La femme du général Carleton ne sera pas de votre goût, elle est trop fière. Madame Murray, au contraire, est une femme de mérite. Tous les officiers lui trouvent une ressemblance avec vous, c'est pourquoi je la préfère à toutes les autres femmes." (30) Sans insister sur ce compliment à l'adresse d'une épouse jalouse, nous ne pouvons

(30)—Madame Murray était la femme d'un officier anglais.

qu'endosser l'opinion du général sur Lady Maria Howard Carleton, la jeune poupée blonde de 25 ans, qui faisait les honneurs du palais du gouverneur. Tous ceux qui la connurent plus tard, lorsqu'elle revint au pays avec son vieux, mais encore alerte Lord Dorchester, convinrent qu'elle était d'une dignité qui tourna finalement à la mégalomanie. Elevée à la cour de Versailles, ce qui, entre parenthèse, la rendit sympathique aux Français et influa peut-être sur la conduite de son mari à l'égard des Canadiens, elle en avait gardé toute la prétention impertinente, à la grande irritation des officiers anglais qu'elle traitait de fort haut.

Aux Trois-Rivières

Riedesel retourna aux Trois-Rivières, le 18 janvier, et, le 20 suivant, il y célébrait la fête de la reine d'Angleterre qui prit cet hiver-là un éclat inaccoutumé, par tout le pays, à cause de la présence de troupes nombreuses. Il y eut dîner et souper magnifiques chez Riedesel. Le caribou, l'orignal, la tourtre, la perdrix, enfin tout le gibier du pays fut à l'honneur. Un grand bal suivit auquel prit part toute la société de l'endroit. Celle-ci sût se rendre agréable au général, si l'on en juge par les impressions qu'il confie à sa femme, dans sa lettre du 16 avril: "Ici, aux Trois-Rivières, vous trouverez trois familles qui vous accableront de politesses et feront pour vous tout ce que vous pourrez désirer. D'abord le grand-vicaire (31) qui a une cousine du nom de Cabenac, une demoiselle pleine d'esprit qui, j'en suis sûr, vous plaira; ensuite, il y a la famille de Mr Tonnancourt, un colonel de milice et un veuf, *mais* qui a trois filles, extrêmement bien éduquées, qui seront une très bonne compagnie pour vous".

(31)—M. Saintonge.

Le succès de sa fête de la Reine encouragea le général à répéter ces agapes toutes les semaines. "Je fais cela, écrit-il, partie pour donner aux officiers l'occasion d'avoir quelques distractions, et aussi pour les détourner des visites aux tavernes et des mauvaises compagnies". Riedesel, en effet, ne tolérait dans son camp ni les viveurs ni les joueurs contre lesquels il sévit même à l'occasion, comme nous le prouve un de ses ordres: "Je veux parfaitement permettre tous les amusements que les troupes peuvent choisir ou se procurer pour elles-mêmes, afin de passer le temps dans le présent état d'inaction. Un de ces amusements est le jeu des dix épingles qui profite au corps d'une manière particulière par l'exercice des muscles. Mais j'apprends avec peine que de simples soldats jouent pour des piastres et même pour des guinées, avec le résultat que les hommes qui ont économisé un peu, perdent tout d'un seul coup; d'autres, encore, s'endettent et, après avoir perdu leur argent, craignant de venir en difficulté avec leurs créanciers, désertent et deviennent ainsi d'éternels esclaves. Le général Riedesel est si bien informé de l'état de choses qu'il sait fort bien le fait qu'un soldat, la semaine dernière, a perdu neuf guinées en un jour et a, alors, déserté. Le général Riedesel ne défend pas de jouer aux dix épingles, mais il ne permet pas que ses soldats jouent pour de l'argent; même cela est déjà défendu aux soldats par les "règlements". Les commandants de bataillon publieront donc des ordres stricts défendant de jouer aux dix épingles pour de l'argent, et les officiers sont, par le présent, enjoint de surveiller ceux de leur compagnie qui désobéiront à cet ordre. On annoncera aussi, aux diverses compagnies, que ceux qui ont perdu des piastres et des guinées, devront immédiatement le faire savoir, afin que les commandants voient à ce que l'argent perdu soit restitué. Ceux qui à l'avenir se-

ront pris à jouer pour de l'argent seront sévèrement punis. (32).

RIEDESEL,
major-général."

D'ailleurs Riedesel avait garde de laisser les soldats se désœuvrer. Profitant de la température si douce qui fit appeler cet hiver de 1776, l'hiver des Allemands, (33) il parcourut son district militaire sans répit, si bien que, du 20 février au 10 avril, il avait franchi 580 milles en carriole canadienne. Comme le combat du lac Champlain lui avait appris la supériorité du tir des Américains, il exerça ses soldats au feu vif et à longue distance que pratiquaient les rebelles, et tint ses troupes en haleine par des manoeuvres régulières et rapides qui lui valurent de nouvelles louanges du gouverneur.

(32)—Cambridge, 11 avril 1778.

(33)—Le fleuve n'aurait pas pris, sauf sur le lac St-Pierre et les rives, quand une vague de froid arriva en mars.

LES PRÉPARATIFS DE LA CAMPAGNE

Une loi de conscription

Les préparatifs de la prochaine campagne commencèrent dès les premiers jours de mars. Une centaine de nouveaux bateaux furent construits et les autres réparés; les forts déjà existants furent remis à neuf et d'autres établis. Bien plus, Carleton qui n'avait plus à user de la même prudence qu'en 1775, maintenant qu'il avait une armée puissante sous ses ordres, avait immédiatement fait passer, au commencement de l'année 1777, une nouvelle loi de conscription ainsi conçue:

Ordre du Général Carleton au sujet de la Milice de la Province de Québec.

1.—Toutes les personnes de 16 à 60 ans serviront dans leurs paroisses; et, au cas d'insoumission, le coupable sera condamné à une amende de cinq livres sterling et à la confiscation de son fusil, où sera possible d'arrestation, selon les circonstances.

2.—Tout milicien qui, par mauvaise conduite, se rendra indigne de l'honneur de servir dans ce corps, n'aura plus la permission de porter d'armes à feu. Ceux qui refusent de s'enrôler seront aussi punis de la même manière que la dernière classe nommée et seront, de plus, forcés de faire double service avec leurs attelages ou autrement, pour un an, ou jusqu'à ce qu'il se soient soumis à leur capitaine de milice, en présence

des plus vieux et des plus respectables citoyens de la paroisse. Ce qui se fera toujours le dimanche, après la cérémonie publique.

3.—Les capitaines de milice enverront, chaque année, à leurs officiers supérieurs et aux inspecteurs un rapport du nombre de leurs officiers subalternes et de leurs miliciens aptes au service.

4.—Tout milicien qui change de résidence en fera rapport à son capitaine.

5.—Les capitaines ou les autres officiers de milice rassembleront leurs compagnies, les deux derniers dimanches de juin, ou les deux premiers de juillet. Ils examineront aussi leurs armes, et les exerceront au tir à la cible, sans oublier de les instruire, en de telles occasions, des devoirs de leur service. Les colonels de la milice et les inspecteurs passeront une revue une fois l'an.

6.—Le gouverneur choisira un certain nombre de miliciens, en temps de guerre, lesquels, dans l'accomplissement de ses ordres, marcheront quand il le jugera à propos, et serviront d'accord avec les troupes royales, mais seulement comme miliciens sous les officiers royaux choisis par le gouverneur. A l'expiration de l'année, ces miliciens seront remplacés par d'autres.

7.—Tout habitant qui est âgé de plus de soixante ans et garde un serviteur, ou possède une terre et un attelage, servira, lorsque nécessaire, au transport des fournitures de l'armée.

8.—Les capitaines de milices auront constamment l'oeil sur les déserteurs, soit soldats, marins, vagabonds, espions et autres suspects, et arrêteront tous tels individus.

9.—Les personnes exemptes de tout service militaire sont :

1. Les conseillers, les juges et autres officiers civils.

2. Les gentilshommes, appelés *primitis*, et aussi la petite noblesse, reconnus comme tels avant que le pays soit conquis.
3. Les officiers en demi-paie ou licenciés.
4. Toutes personnes appartenant au clergé, et,
5. Les étudiants des deux séminaires de Québec et de Montréal et, de même, toutes personnes employées à une fonction publique utile."

Cependant, Carleton n'avait pas l'intention d'appliquer immédiatement cette loi de conscription. Il ne tenait nullement à remplir ses cadres de déserteurs dangereux, et à se créer des tracasseries inutiles au moment d'affronter les rebelles américains. Il connaissait suffisamment l'esprit de la population pour savoir que la moindre tentative de coercition soulèverait la province, laquelle constituerait, dans les circonstances, une arrière-garde capable de lui couper les vivres et même de lui tirer dans le dos au moment opportun. Mais il voulait avoir en main une machine toute prête à fonctionner au cas de l'insuccès de sa prochaine campagne, afin de prévenir l'invasion qui pourrait s'ensuivre. De fait, le gouverneur n'utilisa cette loi qu'à l'automne et sous une forme très mitigée, aux Trois-Rivières et à Montréal. Les enrôlés, d'ailleurs, furent presque immédiatement licenciés, dès que le danger disparut.

Burgoyne

En mai 1777, au moment où le gouverneur mettait la dernière main à l'organisation de sa campagne, Burgoyne, qui était passé en Angleterre, au retour du lac Champlain, sur la nouvelle de la maladie grave de son épouse, arrivait avec des ordres du rancunier Germaine. Ces ordres, pour une partie signée du mois d'août 1776, signifiaient à Carleton de limiter

ses activités au Canada, et, pour l'autre partie, signée du commencement de 1777, lui enlevait le commandement-en-chef au bénéfice de Burgoyne. C'était la conséquence supposée du retrait du lac Champlain, l'automne précédent. On reconnaît, en général, que Burgoyne, malgré son ambition, n'était pour rien dans la disgrâce de Carleton dont il avait, au contraire, finalement apprécié la ligne de conduite en termes favorables, auprès de la Cour. Le gouverneur, dont le "Irish-Scotch stock" avait prévalu, malgré son sang-froid, dans sa correspondance aigre-douce avec Germaine, s'attendait un peu à ce coup de jarnac du ministre (34). Le 10 mai, il abandonna son commandement à Burgoyne, auquel, loin de manifester la moindre antipathie, il prêta, en tout, le secours de son expérience. Riedesel, pourtant dans les bonnes grâces de l'aimable Burgoyne, n'en ressentit pas moins la perte que l'on faisait. "Une grande faute, dit-il, fut, sans aucun doute, commise ici par le ministre britannique, comme les événements le démontrèrent. La première question à régler était, à savoir, la possession de l'intérieur du pays, où la poursuite de la guerre importait le plus, et à peu près n'importe qui, en l'absence du général Carleton, aurait pu voir à l'administration du Canada, dont les habitants se montraient très loyaux, et dont on venait justement d'arranger les affaires internes. Carleton avait, jusque là, travaillé avec énergie et succès; il connaissait l'armée à fond et jouissait de la confiance des officiers et des soldats. C'était un grand risque que de déplacer un homme si singulièrement qualifié pour une position aussi importante, et sans meilleure raison... Quoi-

(34)—Les apologistes de Germaine ne trouvent rien de mieux à dire en sa faveur, qu'il fut la victime de la haine de tous ses subalternes, surtout de Carleton, sans trop bien expliquer comment et pourquoi.

que grandement affligé, il se plia au désir de son souverain et exécuta ses ordres à la lettre... mais, malgré son apparente résignation et le soin avec lequel il vit à chaque détail, tous ceux qui étaient familiers avec Carleton savaient qu'il quitterait bientôt le théâtre de la guerre" (35).

Derniers préparatifs

Burgoyne avait reçu de Germaine, stratège en chambre, le plan de la prochaine campagne. Le général devait opérer sa jonction, sur la rivière Hudson, avec Howe, parti de New-York, et une autre armée, partie du lac Ontario. Le 28 mai, il donnait l'ordre à Riedesel de concentrer toutes les troupes allemandes pour un embarquement imminent. Seuls 667 Allemands devaient rester au pays sous les ordres d'Ehrenkrook, avec le 29^e, le 31^e, le 34^e, et aussi le 11^e anglais que l'on attendait d'Angleterre. Le 30, Carleton vint rendre visite à Riedesel, aux Trois-Rivières, avant son départ. Leurs adieux furent touchants. Une appréhension leur faisait craindre qu'ils ne se revissent peut-être jamais plus.

Le 31, Burgoyne donna ses dernières instructions pour la marche à Riedesel et, en conséquence, celui-ci publia l'ordre suivant :

"Le bataillon d'infanterie légère devra se trouver entre St-Denis et Sorel, le 2 juin; il continuera alors sa marche pour atteindre Chambly le 6.

"On transportera les attelages et les bagages par terre, jusqu'à Ste-Thérèse, où le bataillon embarquera et se rendra, par voie de St-Jean, Isle-aux-Noix et

(35)—Bien qu'il eût demandé son rappel immédiat, Londres maintint Carleton à Québec encore un an, jusqu'au 26 juin 1778.

Pointe-au-Fer, à Cumberland-Head, sur la rive nord du lac Champlain, le lieu de rendez-vous.

"Le bataillon de grenadiers de Breymann traversera le St-Laurent, le 3, entre Berthier et Sorel, laissant un jour de marche derrière le bataillon d'infanterie légère et prenant la même route. Les régiments de Hesse-Hanau et du Prince-Frédéric de Brunswick, sous le brigadier Von Gall, suivront les Grenadiers. Le régiment Riedesel, le 5 juin; le régiment des dragons, le 6, et le régiment Von Rhetz et Specht, sous le brigadier Specht, le 7, traverseront le St-Laurent et suivront la même route.

"Tous les bagages lourds, ainsi que les malades, resteront aux Trois-Rivières.

"Tous les régiments prendront, à leurs magasins respectifs, des rations suffisantes pour durer jusqu'à leur arrivée à Cumberland-Head, où on leur distribuera des vivres frais.

"Comme il n'y a pas un nombre suffisant de vaisseaux pour tous les régiments, on transportera le bagage par eau et les troupes qui ne pourront prendre place à bord devront aller par terre, parallèlement aux bateaux, jusqu'à St-Jean ou tout autre point où les autres vaisseaux leur seront fournis.

"Tous les régiments et les compagnies, avant de quitter leurs quartiers d'hiver requerront des paroisses respectives, où ils ont pris leurs quartiers durant l'hiver, des certificats qu'ils ne doivent à personne et que personne n'a aucun grief contre eux. Ceci est ordonné afin de ne pas perdre notre bonne réputation de discipline."

Le 1er juin, les 667 Allemands du lieutenant-colonel Ehrenkrook, qui devaient demeurer au Canada, arrivaient aux Trois-Rivières pour y remplacer leurs compagnons partants. Cette garnison se composait comme suit:

Régiment	Et.-Maj.	Capt.	Ltnt	Off.	Sold.
des Grenadiers		1	1	6	72
Prince-Frédéric. . . .		1	2	8	91
Rhetz	1	1	2	7	91
Riedesel			2	7	91
Specht		1	2	7	91
Bataillon					
Von Barner		1	1	6	68
Régiment					
Hesse-Hanau		1	2	7	96
Total	1	6	12	48	600

Départ des troupes

Les troupes de Riedesel se mirent en marche, le lendemain, 2 juin. Elle comprenaient 3,958 Brunswickers ainsi partagés:

Régiment	Off.	S-off.	music.	sol- dats	servi- teurs
des Dragons	20	33	8	246	29
Prince Frédéric.	27	62	15	533	41
Rhetz	27	62	15	535	41
Riedesel	27	62	15	535	41
Specht	27	62	15	535	41
Régiment					
des Grenadiers	19	45	20	452	28
Barner	24	56	14	528	36
Etat-Major	6	7		6	4
	177	389	102	3,372	261

Total: 3,958.

Les fameux dragons n'avaient pas encore reçu leurs chevaux, et ne devaient jamais les recevoir. Ils portaient toujours, néanmoins, leur attirail formida-

ble de cavalerie: pantalon de cuir, hautes bottes et gantelets, sabre énorme et carabine courte, avec lesquels ils devaient jouer au fantassin. Riedesel les soulagea en leur donnant la culotte sauvage à bande bleue et blanche qui eut tant de vogue.

Le bataillon des Yagers, sous Barner, se rendit à Sorel; le régiment du Prince-Frédéric, à Maskinongé et Berthier; l'état-major et trois compagnies du régiment de Specht, au Cap de la Madeleine; une compagnie du régiment Von Rhetz qui avait passé l'hiver sur la rive sud du St-Laurent, à Bonsecours (Saint-Louis) et St-Pierre (de Sorel), où elles s'unirent à leurs régiments.

Le général Riedesel et son état-major quittèrent Trois-Rivières, le 5, en bateau, puis s'arrêtèrent, le soir, à Maskinongé. Le brigadier-général Specht les y avait précédés avec son régiment.

Le 6, Riedesel établissait ses quartiers-généraux à Sorel, près de "l'excellent 67^e anglais, commandé par le brave colonel Anstruther", déjà installé pour voir à la protection des bateaux et des magasins.

Chambly

Le 7, Riedesel transportait ses quartiers-généraux à Chambly, où le bataillon de Barner et le bataillon de grenadiers de Breymann était arrivé de la vielle. Le lendemain, les troupes allemandes établissaient leur camp en haut de Chambly. Burgoyne y arriva lui-même avec ses troupes, le 10. Pendant que les soldats "portageaient" à grand'peine les bagages, à cause des rapides de 2 lieues entre Chambly et Ste-Thérèse, Burgoyne et Riedesel se rendirent à St-Jean, par des routes différentes. Le général allemand y admira le beau travail accompli par la garnison durant l'hiver, en vue de la présente campagne.

Le 12, Carleton vint de nouveau saluer les généraux avec lesquels il se rendit à l'Isle-aux-Noix, le lendemain, pour revenir aussitôt, tous ensemble, à Chambly.

Sur les entrefaites, un messenger envoyé par Madame Carleton, arrivait de Québec avec de grandes nouvelles bien propres à réjouir, en particulier Riedesel. Il annonçait l'arrivée, au Bic, de 39 vaisseaux chargés de troupes et de matériel de guerre. Soit onze compagnies anglaises, et 400 yagers de Hanau. Des recrues, de l'argent, des uniformes, des dépêches, mais aussi celle qu'il attendait avec anxiété: son épouse bien-aimée avec ses trois enfants.

MADAME RIEDESEL AU CANADA

Réception à Québec

Madame Riedesel languissait en Angleterre depuis longtemps, (36) dans l'attente d'une place à bord d'un navire en partance pour le Canada. Débarquée sur le sol anglais, le 1er juin 1776, avec ses trois enfants, Augusta-Gustava, âgée de 5 ans, Fredérica, de 2 ans, et la toute nouvelle Caroline, elle n'en partit que le 15 avril de l'année suivante, grâce aux soins de Burgoyne et d'un armateur qui la reçut à bord de son vaisseau de commerce. Le général avait donc raison de fêter la nouvelle. Comme on était à table, on but à la santé de l'heureux époux et de sa famille. Puis Riedesel prit immédiatement sa plume pour écrire à sa femme, à Québec, une longue lettre de recommandations qui commençait ainsi: "Vous êtes bienvenue, mon cher ange, sur le continent canadien!" Mais Madame Riedesel n'avait pas attendu cette lettre dans sa hâte de retrouver son mari qu'elle craignait encore de lui voir échapper.

Le 11, elle débarquait à Québec, qu'elle trouva "parfaitement beau à première vue." Les canons tonnèrent en son honneur, puis elle alla prendre le dîner chez Madame Carleton qui avait envoyé sa calèche au-devant d'elle au port. Arrivée au palais du gouverneur, après avoir grimpé les côtes qu'elle trouva "sales et incommodes", elle reçut les hommages de la société québécoise réunie pour la circonstance. "Les

(36)—Elle a raconté son séjour en Angleterre, dans son journal.

dames furent bien étonnées, nous dit-elle, de me trouver vêtue à l'anglaise, car après avoir vu les femmes de nos soldats habillées de gilets, de manteaux courts et de chapeaux ronds à oreilles, (37) elles supposaient que telle était la mode allemande. La mode canadienne pour les femmes, continue-t-elle avec une légère intention de revanche, consiste en un très long manteau d'étoffe écarlate. Les riches le portent en soie et elles ne sortent jamais sans ce vêtement. Celles-ci portent, en plus, une sorte de chapeau en laine filée avec de grandes boucles de rubans de couleur, qui, par là même, distingue la noblesse des autres classes. En effet, la noblesse se glorifie tellement de sa toilette, qu'elle déchirerait celle de la femme du pays de rang populaire qui oserait s'en orner. Les larges manteaux cachent souvent de sales et méchants habits. Elles portent, de plus, un jupon de dessous et des vestes à longues manches. Et, quand elles sortent, elles se coiffent de larges capines qui leur couvrent toute la tête et la face, et qu'elles bourrent de plumes en hiver."

Vers Chambly

Après cette revue un peu maligne des modes de nos ancêtres qu'elle trouva, toutefois, très polies et résistant aux instances de Madame Carleton qui descendait pour une fois de son piédestal et voulait la garder auprès d'elle, Madame Riedesel partait, au cours de l'après-midi, avec ses enfants et trois servantes, dans une grande chaloupe de la flotte. A force de rames, Madame arriva tard dans la nuit, à la Pointe-aux-Trembles, par un beau clair de lune et au son de la fanfare qui l'escortait. Au petit jour, elle

(37)—Sans doute en prévision de l'hiver "aux arpent de neige".

repartait, à bride abattue, sur la route de Mr Haldimand, (38) dans une calèche de poste qu'elle trouva un peu cahotante, bien que ses conducteurs eussent le don de l'amuser beaucoup. "Les Canadiens parlent sans cesse à leurs chevaux et leur donnent toutes sortes de noms. Ainsi lorsqu'ils n'étaient pas occupés à fouetter leurs chevaux ou à chanter, ils criaient: "*Al-lons, mon Prince! Pour mon Général!*" Plus souvent encore, ils disaient: "*Fi donc, Madame!*" Je pensais que ces dernières paroles s'adressaient à moi, et je demandai: "*Plaît-il?*" — *Oh!* reprit le conducteur, *ce n'est que mon cheval, la petite coquine!*" Arrivé à Batiscau, (39) malgré ses supplications et ses terreurs, elle dût continuer sa route en canot d'écorce, au milieu d'une tempête de grêle, jusqu'aux Trois-Rivières, où elle fut reçue en triomphe par les Allemands, au bord du fleuve. Elle s'arrêta, pour la nuit, dans la maison que lui avait minutieusement préparée son mari. Le 13 au matin, dans la tempête qui sévissait toujours, elle monte dans la calèche couverte de l'aimable grand-vicaire Saint-Onge et file, à toute vitesse, vers Berthier où un dilemme se pose. Elle doit choisir entre deux routes, celle du Sud par Sorel et le Richelieu et celle du Nord par Montréal et Laprairie. Elle choisit malheureusement la route du nord, pendant que son mari arrivait à Sorel, à sa rencontre, par celle du Richelieu.

Arrivée de Madame

Le 13, Madame Riedesel couche à Montréal et repart, de grand matin, pour Chambly où elle apprend le départ de son mari pour Sorel. Carleton et les officiers lui font une réception enthousiaste et la conso-

(38)—Haldimand, gouverneur intérimaire aux Trois-Rivières de 1760 à 1763, répara cette route en 1760.

(39)—Elle dit Berthier, par erreur.

lent en lui assurant que le général serait bientôt de retour. Le lendemain, en effet, elle aperçoit de loin, un "Canadien" qui descend de voiture, prend dans ses bras ses fillettes, aux aguets sur la route, et les embrasse avec effusion, malgré leur crainte de cet homme étrangement vêtu. "C'était mon mari!" s'écrie-t-elle dans son journal. Ils restèrent deux jours ensemble à Chambly. Mais, le 18, les dernières troupes arrivèrent au rendez-vous de Cumberland-Head, sur le lac Champlain et Riedesel renvoya son épouse et ses enfants aux Trois-Rivières, malgré le grand désir qu'elles avaient de l'accompagner.

Sur la route de Sorel

Madame Riedesel et ses enfants prirent avec tristesse la route de Sorel pour retourner aux Trois-Rivières. "Cette fois, je n'allai pas si vite, nous dit-elle, car, à chaque arrêt de poste, mon coeur se déchirait à nouveau." Mais le pays la distrait agréablement. "Comme nous passions à travers un bois, je vis, tout ensemble, quelque chose comme un nuage qui s'avancait au-dessus de ma voiture. Nous fûmes d'abord effrayés, jusqu'au moment de découvrir que c'était un volier de pigeons sauvages qu'on appelle *tourtres* et qu'on trouve en telles quantités que les Canadiens en vivent plus de six semaines chaque fois. On fait la chasse à ces pigeons avec les fusils chargés des plus petits plombs et, quand ces oiseaux sont en vue, on fait du bruit. Les oiseaux s'envolent alors et les chasseurs tirent au beau milieu, avec les meilleures chances du monde. Quelquefois ils en blessent deux à trois cents qui sont ensuite abattus à coups de bâtons. Les Canadiens vendent une part de ces oiseaux et mangent le reste, soit en soupe ou en fricassée d'un goût excellent préparée à la crème et à l'ail. A ce temps de

l'année, on en mange partout." Et en telles quantités que le général allemand Loos (40) écrivait: "Les gens ici se tuent à manger." Le pâté de tourtres rendit Madame Riedesel reconnaissante au possible et c'est avec le même enthousiasme que son mari qu'elle vante le foyer canadien où l'on mange si bien. "On est généralement reçu avec bonté par les habitants du pays qui, pour la plupart, demeurent dans de bonnes maisons à vastes pièces et à jolis rideaux de lit. Chaque maison a une spacieuse salle d'entrée, et, au moins, trois ou quatre pièces. . . Les maisons sont peintes en blanc, ce qui leur donne une très belle apparence, surtout quand on passe sur le St-Laurent, car, à distance, leur aspect devient encore plus splendide. Chaque habitation a un petit verger, et, le soir, les troupeaux revenant à la ferme présentent un très charmant coup d'oeil." Madame s'étonne, toutefois, qu'on laisse ainsi les bestiaux errer dans les bois et qu'ils reviennent sans faute, à l'heure de la traite et du fourrage. Elle admire la famille canadienne: "Quand un Canadien marie sa fille, il demande à son gendre s'il à l'intention de demeurer près de lui, et, lorsque sa réponse est affirmative, il lui construit une maison et une étable pas loin de sa propre demeure; ainsi la terre environnante est, par là, rendue productive et la culture et la population du pays en profitent grandement."

Résidence aux Trois-Rivières

Quelques jours plus tard, Madame arrivait aux Trois-Rivières. "Je revins aux Trois-Rivières toute triste et remplie d'anxiété. Ma compagnie invariable

(40)—Ce général Loos que nous retrouvons plus loin était un intime des Riedesel. Il faisait partie de la garnison de Québec.

était le grand-vicaire et sa soi-disante cousine." (41) "Soi-disante" et ce qui s'ensuit! Cancan outrageant pour le clergé canadien et, en particulier, pour M. Saint-Onge et sa cousine Mademoiselle Cabenac, que Madame Riedesel estimait pourtant beaucoup quand elle écrivait: "Elle était de bonne compagnie et conversait agréablement. Il avait les mêmes qualités et avait de la culture". On lui a dit que tous les prêtres en agissaient ainsi. La bonne foi et la charité si remarquables de Madame Riedesel ont été surprises pour un coup. "A côté de ces connaissances, j'avais aussi le couvent des Ursulines, ou encore les Soeurs de la Merci, dont l'unique occupation est de soigner les malades, dans l'hôpital contigu à leur établissement. . . Je trouvais, parmi les soeurs, plusieurs personnes très aimables, avec lesquelles je passai beaucoup de jours agréables. . . Elles estimaient beaucoup mon mari; et j'appris qu'il leur envoyait souvent du vin et de la viande rôtie. Prenant exemple sur lui, je fis de même et même plus; car je me faisais apporter mon dîner au couvent et le partageais avec elles. La compagnie, et peut-être le vin, mais plus que tout cela, le désir de me divertir, les animaient tant, qu'elles allaient jusqu'à se travestir pour danser une espèce de danse cosaque, en même temps qu'elles me costumaient en nonne. Une jeune novice qui avait conçu une affection particulière pour moi, me trouva une telle ressemblance avec la Sainte Vierge, dans cet attirail de soeur, qu'elle me conjura de faire une religieuse immédiatement. "Très bien, repris-je, si mon mari devient prieur, afin qu'il vive avec nous." Elle manquait tellement d'expérience qu'elle crut l'arrangement possible. Elle nous laissa et, peu après, nous la trouvâmes à genoux

(41)—La famille de Tonnancourt avait probablement quitté les Trois-Rivières, car Madame Riedesel n'en fait pas mention.

devant un crucifix, remerciant Dieu de ma conversion . . . Dans le couvent, il y avait aussi un séminaire pour jeunes demoiselles où on leur apprenait toutes sortes d'ouvrages. Les soeurs chantent d'une façon exquise; et, quand elles chantent dans le choeur, derrière les rideaux, on croit vraiment entendre le chant des anges."

En dehors de ces distractions, Madame Riedesel s'occupait du soin de ses enfants, de quelques travaux féminins et de lectures. Car elle ne prisait pas beaucoup les quelques officiers allemands en garnison aux Trois-Rivières. Elle eut même maille à partir avec le paie-maître Godecke que l'état plutôt précaire de la caisse militaire, avait rendu serré. Comme d'habitude, elle ne s'en laissa pas imposer et Godecke reçut une rude semonce du général à qui Madame s'était plainte sans délai, non sans avoir, au préalable, dit vertement sa façon de penser à l'arrogant caissier. Dorénavant, elle put, à son aise, faire venir ses fourrures de Montréal et maître Godecke devint d'une obséquiosité telle à son égard, qu'il en rendit son épouse jalouse par les compliments qu'il faisait de la générale, dans ses lettres.

Madame se promenait aussi dans le jardin que son mari lui avait ordonné sur sa propriété. (42) Il y avait fait tracer des allées et semer les légumes indispensables à un bon allemand et profitables à un bon économe, bien que "la vie coûtât moins cher de moitié aux Trois-Rivières, qu'à Québec et Montréal." Les enfants s'y amusaient ou allaient au Couvent voir les soeurs qui les cajolaient à qui mieux mieux. Quelquefois, elles faisaient, avec leur mère, une promenade en poste dans les environs de la ville, "à raison d'un che-lin par lieue."

(42)—Anciennement habitée par Carleton.

A l'armée

Mais Madame Riedesel ne supportait plus la vie loin de son mari. Elle insista tant et si bien pour le rejoindre à l'armée, surtout depuis que les inquiétantes nouvelles de la campagne arrivaient, que le général l'envoya chercher par son fidèle Willoe et Madame partait aussitôt avec ses enfants, accompagnée d'une petite troupe de recrues, à bord de deux bateaux. Et le 14 août, après plusieurs aventures qu'elle raconte plaisamment dans son journal, elle arrivait au fort Edward, au sud du lac Champlain, où Riedesel vint la retrouver le lendemain.

LE DÉASTRE

L'embarquement des troupes

Le 19 juin précédent, Burgoyne donnait aux troupes leur position de campagne, à Cumberland Head. Le général Phillips commandait l'aile droite et Riedesel, l'aile gauche.

L'avant-garde de Phillips se composait de deux groupes de Canadiens. Le brigadier-général Fraser suivait avec le 24^e régiment, les grenadiers anglais et l'infanterie légère. À l'arrière-garde, le brigadier-général Powell commandait, à droite, la 1^{ère} brigade anglaise composée du 47^e, du 53^e, et du 9^e régiments; le brigadier-général Hamilton commandait, à gauche, la 2^{ème} brigade anglaise composée du 21^e, du 62^e et du 20^e régiments. Soit un total de 4,000 hommes pour l'aile droite, dont 200 Canadiens.

L'avant-garde de Riedesel se composait de deux groupes d'Indiens; le lieutenant-colonel Breymann suivait avec l'infanterie légère de Barner et son bataillon de grenadiers allemands. À l'arrière-garde le brigadier-général Specht commandait, à gauche, la 1^{ère} brigade allemande composée des régiments de Rhetz, Specht et Riedesel; le brigadier-général Gall commandait, à droite, la 2^{ème} brigade allemande composée des régiments de Hanau et du Prince-Frédéric. Soit un total de 4,000 hommes pour l'aile gauche, dont 300 Sauvages.

Les 300 dragons de Brunswick formaient la réserve à l'arrière de l'armée.

L'armée totale comprenait donc environ 8,300 hommes, dont 3,800 Anglais, 200 Canadiens, 4,000

Allemands et 300 Sauvages. Près de 2,000 nouvelles recrues devaient venir s'ajouter au corps de Riedesel, à leur arrivée au pays. Mille chevaux, en nombre insuffisant pour l'usage des dragons, servaient à l'artillerie et au transport des bagages.

Le 20 juin au matin, les tambours battirent, les canons grondèrent. Burgoyne passa rapidement les troupes en revue et ordonna l'embarquement immédiat. Bientôt toute l'armée quittait Cumberland-Head, aux accords des musiques militaires.

On croyait s'en aller au triomphe, on s'en allait au désastre.

Bennington et Saratoga

"Il est certain que nous appréhendons beaucoup plus les dangers qui menacent ceux que nous aimons, lorsqu'ils sont absents, que lorsqu'ils sont près de nous". Cette pensée de Madame Riedesel manifestait bien son état d'âme. lorsqu'elle rejoignit son mari. Courageuse, ardente et dévouée, elle ne devait pas faire regretter au général sa présence à ses côtés dans les heures, bien plus, dans les années tragiques qui se préparaient pour eux, comme pour toute l'armée déjà réduite et lâchée par les Canadiens et les Sauvages, harcelée par un ennemi acharné, au coeur de la forêt américaine hostile et sans issue, où Burgoyne l'avait entraînée, malgré Riedesel, après les premiers succès de la campagne. Le 16 août, sans nouvelle de Howe, à New-York, lequel, après avoir lui-même attendu en vain les ordres promis de lord Germaine, marchait à la conquête de Philadelphie au Sud, ni de St-Léger parti de Niagara pour le rejoindre et qui se faisait battre à plate couture près du lac Ontario, Burgoyne subissait son premier échec à Bennington où les lourds dragons allemands de Baum sans chevaux et perdus dans ce

pays inconnu, furent envoyés à la boucherie et n'eurent pour oraison funèbre que le blâme de leurs camarades anglais. Puis ce fut la désastreuse capitulation de Saratoga, le 17 octobre, après la lutte désespérée d'une armée amoindrie de 5,800 hommes (43) affaiblis contre les 25,000 Américains de Gates, lutte au cours de laquelle Madame Riedesel pansa les blessés sous la mitraille. Enfin ce fut l'humiliation du général qui connaît sa première défaite après une carrière de victoires, et qui voit son commandant-en-chef, cause de son déshonneur immérité, fêter, le sourire aux lèvres, avec les vainqueurs méprisants. La veille même de la capitulation, Burgoyne, général en dentelle capable de jouer le sort d'une bataille pour les baisers d'une maîtresse ou pour un bon repas, ripaillait encore au champagne avec la femme d'un commissaire de l'armée, (44) pendant que ses soldats aux abois attendaient ses ordres et tombaient sous les balles, tenant dans leurs mains crispées des armes inutiles que les chercheurs de reliques découvrent encore dans le sol historique de Bennington et de Saratoga.

(43)—Exactement 5801.

(44)—Burgoyne, fils naturel de Lord Lingley, n'était, au fond, qu'un brillant courtisan, sans réelle valeur militaire. Il avait déjà manifesté de la bravoure et obtenu des succès d'audace en Portugal (1762), mais la stratégie n'y était pour rien. Plein d'entregent et très aimable, mais impulsif, vaniteux, bavard et incapable d'accepter d'autre avis que le sien. De plus, sans discipline dans sa vie privée, il n'en avait pas plus dans sa vie de soldat. Après Saratoga, il retourna (5 avril 1778) en Angleterre où on le reçut froidement, mais il évita la cour martiale, grâce à ses influences et à sa séduction. Il devint même le favori de la reine pour laquelle il écrivait des petits vers et des comédies assez goûtées. Il mourut, en 1792, encore glorieux et chargé d'honneurs.

Les troupes de la Convention

La convention faite entre Gates et Burgoyne stipulait la libération immédiate des prisonniers de Saratoga, mais le Congrès américain, déjà peu disposé à la générosité et excité de plus par LaFayette qui craignait de voir ces soldats renforcer les armées ennemies, atermoya et finalement refusa de ratifier le traité de son général. Pour comble, les malheureux vaincus à qui on avait d'abord donné le nom encore honorable de *Troupes de la Convention*, ne furent plus appelés que "Les Prisonniers de Guerre", comme pour mieux leur faire sentir le mépris du traité.

A Cambridge

Les Prisonniers de Guerre furent trainés par les routes comme un vulgaire troupeau, au milieu d'une population ameutée, jusqu'à Cambridge, près de Boston, où on les parqua, pendant un an, aux frais du trésor anglais.

En Virginie

Comme Londres, outragé d'une telle foi punique, manifestait son intention de ne plus soutenir ces troupes prisonnières, le Congrès américain, qui n'avait plus à compter sur l'aide financière de la bienveillante mère-patrie, et qui redoutait de plus une nouvelle offensive contre la Nouvelle-Angleterre, ordonna l'envoi des prisonniers en Virginie, moins exposée et plus en état de nourrir cette armée de crève-faim. Ce qui restait des malheureuses troupes décimées par la guerre, la maladie et la désertion que favorisaient le plus possible les recruteurs américains, se mit en marche, au commencement de novembre 1778. Terrible odyssée

de 678 milles que les héroïques vagabonds parcoururent durant 12 semaines, en proie à la famine, aux épidémies et à la fureur d'une populace sans pitié. En juin 1779, ils arrivaient à Lancaster, en Virginie, leur nouveau lieu de détention, où ils croupirent sous un soleil torride, jusqu'à l'été de 1783, trouvant tant bien que mal leur maigre pitance chez les fermiers et les planteurs qui consentaient à les donner comme compagnons à leurs esclaves nègres. Néanmoins ces soldats n'étaient pas à bout de leur martyre. Non seulement les commissaires du Congrès, chargés de voir à leur subsistance, troquaient sans vergogne pour des effets détériorés ou subtilisaient tout simplement les provisions ou les vêtements qu'on leur envoyait, mais les prisonniers furent encore séparés des seuls protecteurs qui leur restaient, leurs officiers, témoins et compagnons de leur infortune. Les "ennemis de la liberté", Adams avait demandé "qu'on les pende tous", et Washington, lui-même, leur avait conseillé de "se suicider". Et vraiment le conseil semblait sage au spectacle attristant d'une telle désolation.

Les Riedesel

Bien que systématiquement éloigné de son armée, Riedesel n'en continuait pas moins à l'entourer de ses soins, à sa résidence de Cambridge, puis à Charlottetown, en Virginie, veillant à sa discipline et à sa sécurité. Madame Riedesel, elle-même, ne resta pas indifférente à cette misère dont elle eût à subir sa dure part, les fermiers chez qui elle logeait avec ses enfants, s'ingéniant, quelquefois, à les affamer ou à les ridiculiser d'une manière barbare. Afin de créer à son mari les sympathies puissantes dont il avait besoin, elle fit valoir tout son charme auprès des officiers américains de qui elle acceptait les invitations à dîner et même au

bal, malgré son amertume cachée, les humiliations et les cruautés dont on l'y abreuvait souvent. Elle leur rendit même, à l'occasion, la politesse. C'est ainsi qu'elle attira au général Riedesel, les bonnes grâces des généraux Schuyler, Washington et même LaFayette qu'elle régala, en passant à Hartford, d'un fin dîner dont il était amateur reconnu. Elle trouva ce général français exquis, mais elle ne lui en mâcha pas moins, en bon français, sa façon de penser au sujet de l'amitié qu'il prétendait garder au roi d'Angleterre et qu'il manifestait si mal en le combattant. (45)

Naissance d'America

C'est sur la permission de Washington que son mari, mal relevé d'une récente insolation dont il souffrit toute sa vie, obtint d'aller, sur parole, à New-York, encore au pouvoir des Anglais, au mois de novembre 1779. C'est là que le 8 mars de l'année suivante, Madame accoucha d'une fille à la grande déception du général. "Il fut encore une fois désappointé, nous dit-elle, car il comptait si sûrement avoir un fils, qu'il avait déjà choisi pour lui le nom d'Americus. Alors, comme l'héritière inattendue prenait la place de l'héritier attendu, le nom masculin fut mis au féminin et la petite reçut au baptême le nom d'America."

Libération

En octobre 1780, après trois ans de captivité, un échange obtenait à Riedesel, sa libération, en même temps qu'à Phillips qui avait partagé son sort depuis Saratoga. Aussitôt nommé lieutenant-général par

(45)—LaFayette avait déjà été l'hôte du roi d'Angleterre, à Londres.

Clinton, à New-York, Riedesel reçut le commandement de Long-Island et s'installa à Brooklyn où Madame Riedesel alla le rejoindre, au printemps de 1781.

Mais le climat de New-York, pas plus que celui de la Virginie, ne convenait à la santé délabrée du général. "Il avait plus d'espoir de se remettre au Canada où l'air est plus pur et plus fortifiant et dont le climat lui avait déjà été si favorable". D'ailleurs Riedesel désirait reprendre le commandement des troupes allemandes restées au pays. A grand regret, le général Clinton lui donna la permission de partir et, le 22 juillet, Riedesel et sa famille, après avoir distribué leur superflu aux pauvres et à l'armée, s'embarquaient à bord du *Little Deal* qui appareillait pour le Canada avec une flotte chargée de troupes anglaises et de 950 Allemands libérés, dont 450 Brunswickers et 500 soldats de Hanau.

Retour au Canada

Les vents contraires les retinrent huit jours à l'ancre. Enfin, le 1 août, la flotte mettait à la voile. Elle s'arrêta ensuite, quelques jours à Halifax, où le gouverneur promena les visiteurs et les régala de homards "royalistes", ainsi appelés, paraît-il, depuis la Révolution Américaine, alors que ces crustacés quittèrent en masses les rives du sud pour venir s'établir sur les bords de la Nouvelle-Ecosse en bons anglais royalistes jusqu'à l'*uniforme*. (46)

Enfin, le 10 septembre, la flotte jeta l'ancre un peu plus bas que Québec, après un voyage orageux de huit semaines, rendu encore plus désagréable par la mauvaise tenue du méchant petit navire du général.

(46)—Un sévère commentateur déplore l'anecdote de Madame Riedesel, parce que, en vérité, le homard ne porte son uniforme rouge qu'après avoir été au feu.

Celui-ci ne put subir la mer plus longtemps et il débarquait aussitôt avec sa famille et toute sa suite.

HALDIMAND ET RIEDESEL

A Québec

Riedesel envoya sans délai son adjudant, à Québec, avec l'ordre suivant :

A bord du *Little Deal*, devant Québec,
10 septembre 1781.

Le major-général Von Riedesel annonce aux troupes de Brunswick du Canada, son arrivée dans la province, après une absence de quatre ans, une période passée dans la misère, le chagrin et toutes les privations possibles. Il a laissé le reste des troupes capturées dans cette triste condition, et sans le moindre espoir d'une libération rapide. Le général ressent une joie intense à la prochaine perspective de revoir encore une fois ces troupes qu'il a toujours considérées comme ses amis; et il a confiance de trouver chez-elles les mêmes bonne volonté, ponctualité et zèle dans le service qu'elles ont montrés autrefois. Il trouvera un réel plaisir à tout faire pour le bien-être des troupes, tant comme corps que comme individu.

Pour le présent et jusqu'à nouvel ordre, tous les rapports, listes, applications, etc., seront envoyés au brigadier-général Specht, jusqu'à ce que le général soit plus au courant des circonstances, et jusqu'à ce que la durée de son séjour et sa future destinée lui soient connues.

Riedesel, major-général."

Haldimand

Aussitôt rendu à Québec, Riedesel se rapporta à Haldimand, gouverneur du Canada depuis le départ de Carleton, le 27 juin 1778. Contre son habitude, Haldimand reçut le général allemand avec une extrême cordialité. Mais il faut dire que le Suisse de Neuchâtel avait servi avec Riedesel sous Frédéric le Grand, leur maître en despotisme militaire, despotisme qu'ils appelaient "le grand esprit de devoir". Il s'y ajoutait aussi la mutuelle sympathie de deux mercenaires de Sa Majesté le Roi d'Angleterre. De plus, pendant la guerre de Sept Ans, Frédéric Haldimand avait fait du service jusqu'en Pensylvanie et avait aussi été blessé à la bataille de Carillon, (47) en 1758. Et il n'y avait pas longtemps qu'il avait tenu le commandement-en-chef de New-York, puis le gouvernement de la Floride: autant de souvenirs presque communs avec le général Riedesel qui avait bien connu Ticonteroga, New-York et le Sud américain. Ils se savaient d'ailleurs, une passion pareille pour l'horticulture (et aussi les bons dîners) qu'ils avaient acquise dans leurs campagnes de Hollande.

Et si le grain de sable de Cromwell joua un grand rôle dans les affaires britanniques, les graines de semence des deux nouveaux amis ne produisirent rien de bon pour les Canadiens. Toujours est-il que le vieux cerbère de 65 ans qui présidait alors aux destinées de notre pays, le "grogneur", comme le surnommaient ses rares intimes, éclaira pour Riedesel, son visage bilieux d'un sourire engageant, et adoucit la dureté de ses yeux bruns scrutateurs et de sa bouche aux lèvres minces et fielleuses, qui gâtait d'ordinaire sa ressemblance remarquable avec Washington.

(47)—Victoire de Montcalm. Carillon devint Ticonteroga après la Conquête.

La surprise déjà générale en voyant cet atrabilaire, sans cesse en proie à son mal de pierre, étreindre le général "toujours en bons termes avec tout le monde", le visage rond et rose, tourna à l'étonnement, lorsque, trois jours plus tard, Haldimand, célibataire enragé qui détestait les femmes encore plus que les hommes, s'empressa auprès de Madame Riedesel, avec une galanterie inaccoutumée. "Mon mari, écrit Madame Riedesel, gagna vite l'affection du lieutenant-général Haldimand (qui était gouverneur de la province et commandant-en-chef du Canada) bien qu'il lui fût représenté comme un homme avec lequel il était difficile de s'entendre et à qui personne ne pouvait jamais plaire. J'eus la satisfaction, non seulement de recevoir de lui des marques de bonté, mais de gagner son amitié que je gardai tant qu'il vécut. Des gens essayèrent de nous inspirer de l'antipathie contre lui; mais nous n'écoutâmes rien. Au contraire, nous agîmes, envers lui, à coeur ouvert, une ligne de conduite qu'il ne tarda pas à reconnaître par des remerciements, surtout à cause du fait qu'il était très peu habitué à recevoir un tel traitement, à cet endroit."

La tyrannie

Haldimand voyait arriver Riedesel avec d'autant plus de plaisir que, tout comme Carleton, au printemps de 1776, il se trouvait en mauvais termes avec une population que la défaite de Burgoyne avait encore révolutionnée et que les nouvelles rumeurs d'invasion américaine ramenaient aux rêves de liberté. Au contraire de Carleton, qui avait su tolérer habilement les manifestations d'indépendance, afin de ne pas augmenter l'anarchie, Haldimand avait voulu mâter la rébellion à la manière forte. L'Acte de Québec, malgré la sympathie que lui accordaient le clergé et la no-

blesse, n'avait pas réussi à satisfaire les Canadiens. Il ne les mettaient pas à l'abri de la confiscation de leurs biens et de l'emprisonnement pour dettes. Le peuple n'acceptait pas, non plus, les lois pénales anglaises que l'Acte avait confirmées. "Aucun peuple au monde n'est plus attaché à ses lois et à ses coutumes," s'écriait Haldimand dans un moment d'indignation. Mais il aurait dû penser que les tristes sires, Suisses hérétiques ou fanatiques Anglais, ses plus chères créatures, qu'il avait chargés d'administrer la justice, n'étaient pas hommes à rendre l'institution populaire. Le peuple ne craignait plus l'armée humiliée et criait contre les corvées, si bien que tout ce mécontentement se manifesta par des harangues terribles au Conseil Législatif, un autre fruit de l'Acte de Québec. Ce Conseil encore composé d'une majorité des "intolérables" Anglais dont parlait Murray et Carleton, avait pourtant assez à souffrir de leur arrogance brouillonne et de leur avidité insatiable. Cependant Haldimand, toujours sincère, si l'on en juge par le programme de bonnes résolutions qu'il rédigeait à son arrivée au pays, mais toujours destiné à prendre le bâton par le mauvais bout, s'appliqua, sur l'avis de ses petits-mâîtres, à aggraver encore la situation. Il avait si peu confiance dans la loyauté des Conseillers, qu'il laissait entendre à Germaine que "les circonstances pourraient l'obliger à engager sa responsabilité un peu plus qu'il ne le voudrait". Il essaya, auparavant, de remplir le Conseil de ses satellites. Les troubles ne firent que grandir. Dans ces conditions, il se crut autorisé à ne soumettre au Conseil que les mesures secondaires, jugeant les Conseillers indignes et incapables de s'élever plus haut. Encore, les trouvait-il, pour la plupart, trop intéressés personnellement, (comme Allsopp, Cuthbert, Grant et Lévesque, tous marchands de blé) pour traiter certaines affaires dans l'intérêt du pays. Cela de-

venait une obsession, une tyrannie que le peuple n'était pas disposé à subir.

Invitations à la révolte

L'excellent service des postes des Américains avec le Canada, bien meilleur que celui d'Haldimand, qui tempêtait à l'année contre le retard de ses lettres, ne laissait pas de tenir le Congrès au courant des affaires canadiennes. Bien plus, celui-ci ne ménageait pas ses réponses et c'était une avalanche d'invitations à la révolte, signées des noms de Washington et de La-Fayette. Même, à l'automne de 1778, arrivait une longue "Déclaration au nom du Roy à tous les Anciens François de l'Amérique Septentrionale", signée par l'amiral d'Estaing et où l'on parlait de "frères ayant le même sang, la même langue, les mêmes coutumes, les mêmes lois que les François, et qui se devaient de joindre leurs anciens compatriotes, afin de secouer le joug d'une nation étrangère".

La nouvelle d'un traité entre la France et les Etats-Unis à l'effet que le Canada et la Nouvelle-Ecosse seraient remis à "Notre Grand Monarque" Louis XVI, avant le 20 juin 1780; ensuite celle, encore moins probable, d'une bulle du Pape qui permettait aux Canadiens de prêter leur appui à la France; et enfin celle d'une prochaine invasion américaine qui ne fut manquée, en effet, que par la défection d'Arnold, achevèrent l'anarchie. "On ne parle partout dans le pays, écrivait Haldimand à Germaine, que de l'arrivée prochaine d'une armée d'invasion . . . Bien que je sois reconnaissant envers le clergé en général, de la bonne conduite qu'il tint durant l'invasion de la province, en 1775, je suis bien informé que, depuis que l'on sait que la France doit entrer dans le conflit, et depuis que l'adresse du comte d'Estaing et une lettre de M. de la

Fayette aux Canadiens et aux Sauvages, ont circulé dans la province, plusieurs prêtres ont changé d'opinion, et, au cas d'une nouvelle invasion, adopteraient, je le crains, une autre ligne de conduite."

Danger à la frontière, anarchie au dedans, c'était là le sort de Haldimand, déjà habitué, d'ailleurs, à n'avoir que le fond du panier et souvent par sa faute. L'arrivée de Riedesel, avec ses quelques recrues, lui procurait un excellent général dont les troupes allemandes du Canada avaient grand besoin, et surtout l'homme qu'il lui fallait pour organiser le système de fiches qu'il se proposait d'établir au pays pour se renseigner sur l'opinion publique.

Riedesel à Sorel

Madame Riedesel demeura quatre semaines, à Québec, à la magnifique résidence du général Haldimand (48). "On avait fait de grands changements à la maison du gouverneur qui, auparavant, ressemblait à une caserne. Il l'avait meublée et garnie dans le goût anglais et bien qu'il n'ait été ici que cinq ans, (49) déjà ses jardins étaient remplis de fruits de choix et de plantes exotiques qu'on croyait à peine pouvoir croître sous ce climat. Il avait, toutefois, profité d'une excellente exposition au sud. La maison se trouvait sur une hauteur, presque à la cîme."

"Pendant ce temps, le général Haldimand monta à Sorel avec mon mari pour lui montrer où il devait s'établir dans cette ville. Rendus là, il lui dit avec beaucoup d'amitié, qu'il regrettait fort que nous ayions à résider dans de si misérables logis, mais que, ce poste étant d'une importance considérable, il ne

(48)—Elle allait aussi chez Madame Murray, sa sosie.

(49)—Plutôt trois ans. Haldimand arriva au Canada, le 27 juin 1778, à bord du "Montréal".

connaissait personne d'autre capable de le remplir. Comme il ne pouvait pas nous faire construire une maison immédiatement, il en acheta une dont les murs venaient d'être terminés. Il donna néanmoins, des ordres pour que tout fut prêt pour nous recevoir à la veille de Noël, et nous pria de donner notre avis pour l'arrangement des pièces."

Sorel était, après Québec et Montréal, la plus importante place forte du Canada. Situé à l'embouchure de la rivière Richelieu, ce poste déjà fameux depuis les débuts de la colonie, commandait le lac Champlain, ainsi que les rivières Yamaska et St-François qui se jettent un peu plus bas dans le lac St-Pierre et servaient alors de route favorite aux espions américains. Déjà, en 1778, Haldimand avait conseillé à Lord Germaine l'achat de la Seigneurie de Sorel. "La faculté de communiquer si aisément avec toutes les parties de la province par voie d'eau, lui donne un avantage singulier, soit pour avancer soit pour retraiter, et il est absolument nécessaire d'y avoir un corps aussi considérable que possible, du fait qu'elle couvre les deux avenues du lac Champlain et du St-François, que les rebelles ont beaucoup utilisées, leurs terres, à cet endroit, avoisinant celles des Canadiens de beaucoup plus près que tout autre dans la colonie. Ce voisinage est le plus dangereux pour nous à cause d'une Tribu d'Indiens domiciliés sur cette dernière rivière et qui commencent à être ingouvernables et sont, on le craint, alliés aux Rebelles. En conséquence, c'est mon intention si les circonstances et le temps me favorisent, de faire de Sorel une place forte avec les travaux permanents que son importance requiert. La Seigneurie de l'endroit appartient à des Marchands d'Angleterre, et ses habitants, (50) population re-

(50)—Haldimand parle des Loyalistes.

marquable par son courage et sa décision, se sont beaucoup distingués par leur attachement au gouvernement, même à l'époque où les Rebelles étaient maîtres du pays, en reconnaissance de quoi, je pense qu'il serait dans l'intérêt du Roi de leur donner quelques marques de faveur publiques, telle que la remise des rentes qu'ils paient aux Seigneurs pour leurs terres. Et comme la Seigneurie est à vendre, pour un prix n'excédant pas £ 3000, auquel elle a déjà été offerte, je sou mets à Votre Excellence, s'il ne serait pas mieux de donner ordre de traiter immédiatement avec les Propriétaires, Messieurs Greenwood et Wigginson, marchands de Londres."

Les Loyalistes

Le 13 novembre 1781, le gouvernement achetait, en effet, la Seigneurie, par devant Mtre Ringuet, à Montréal, pour la somme de £ 3300. Haldimand, afin de donner suite à son projet d'en faire une barrière à l'entrée de la province, l'avait déjà peuplée de Loyalistes, dont Sorel comptait au delà de 70 familles, en 1777, sur une population totale de 1500 âmes. Pour augmenter encore leur nombre, il divisa la Seigneurie en petits lots de 60 acres, chaque acquéreur devant avoir, en plus, un lot de ville à Sorel et la balance de quelque 200 acres à la baie des Chaleurs ou à Cataracoui (Kingston) (51).

(51)—On donnait:

5000	acres	aux officiers supérieurs,
3000	"	aux capitaines,
2000	"	aux officiers subalternes,
200	"	aux sous-officiers,
200	"	aux soldats,
50	"	de plus pour la femme et chaque enfant,
200	"	à chaque enfant de loyaliste à sa majorité.

Le gouverneur, qui "passait à Sorel la plus grande partie de son temps", réalisa promptement ses plans de fortifications, dès qu'il eut l'acquiescement de Londres. Aux redoutes temporaires qu'il y avait établies dès le début, il ajouta d'autres constructions plus durables, des magasins pour l'armée, des casernes (52) et fit aussi creuser le port pour faciliter l'atterrissage et la navigation (53). Riedesel n'eût donc qu'à admirer les améliorations considérables que Haldimand avait faites déjà à son nouveau poste. "C'est un poste très important que je désire vous confier", lui avait dit le gouverneur, et vraiment la réalité dépassait ses prévisions. Sans délai, le général allemand y installa ses quartiers-généraux.

(52)—On voit les fondations de ces casernes à Sorel. Une caserne existe encore, mais elle ne date que de 1814. Elle sert de hangar à la Canada Steamship Lines. Malgré les années et le défaut d'entretien, elle est restée très solide.

(53)—Haldimand fit aussi creuser les premiers canaux de Côteau du Lac et des Cascades.

LES PRISONS

Les troupes au Canada

Haldimand pouvait avoir sous ses ordres, à cette époque, environ 4451 soldats, soit 1200 Anglais, formés en trois bataillons de grenadiers, et 3251 Allemands. Ces derniers comprenaient les 667 soldats restés au Canada avec Ehrenkrook, en 1777, 1164 recrues arrivées en avril 1778, 470 autres, en septembre de la même année, les 450 Brunswickers et les 500 soldats de Hanau libérés qui venaient d'arriver avec Riedesel. Le nombre des Brunswickers s'élevait à environ 2520; 1378 autres étaient encore prisonniers aux Etats-Unis et 405 étaient morts à la bataille ou disparus.

Réorganisation

Après le désastre de Saratoga, leur souverain fit partager les troupes de Brunswick, encore en garnison au pays, en trois bataillons de quatre compagnies, au lieu de cinq. On mit le régiment du Prince-Frédéric, revenu indemne du lac Champlain, sur le pied de deux autres bataillons formés des détachements de troupes restées à St-Jean et dans les forts du lac Champlain. Chaque compagnie comprenait ainsi beaucoup plus d'hommes qu'auparavant, tandis que le nombre des officiers était tellement insuffisant que cette armée en devenait, par le fait même, presque "de nul service", vu le refus des soldats de se laisser incorporer dans les détachements anglais ou commander par les arrogants officiers de Sa Majesté. Un détachement de 200

hommes du régiment de Hanau ne comptait que trois officiers, dont l'un même servait dans l'artillerie anglaise par ordre d'Haldimand. On avait négligé l'habillement de ces troupes et elles souffrirent cruellement du froid dans les hivers qui suivirent, à tel point que, en décembre 1779, 14 soldats allemands et 2 femmes, partis des Trois-Rivières avec une troupe commandée par Thomä, pour aller prendre leurs quartiers d'hiver, périrent sur le lac St-Pierre, et 30 autres de leurs compagnons eurent des membres gelés.

Quartiers d'hiver

Le 8 octobre, les troupes reçurent l'ordre de prendre leurs quartiers d'hiver. Riedesel s'occupa, au plus tôt, de la réorganisation de son armée. Il constitua son bataillon de grenadiers en compagnies qu'il distribua aux régiments d'infanterie. Le plus faible, celui de Rhetz, obtint, de plus, une compagnie du régiment du Prince-Frédéric. Néanmoins ces compagnies ne comptaient pas la moitié de leur nombre originaire, et manquaient encore d'officiers — elles n'en avaient que 74 — au point que ceux-ci durent cumuler les fonctions moyennant une paie additionnelle pour leur surcroît de travail.

En vertu de l'ordre-général signé à Québec, le 20 octobre 1781 :

1. Le capitaine de cavalerie Von Schlagenteuffel, senior, commandait le régiment de dragons;

2. Le lieutenant-colonel Praetorius, le régiment Prince-Frédéric;

3. Le lieutenant-colonel Von Ehrenkrook, le régiment de Rhetz;

4. Le lieutenant-colonel Von Hills, le régiment Riedesel;

5. Le major Von Lucke, le régiment Specht;

6. Le lieutenant-colonel Von Barner, le bataillon d'infanterie légère.

Les troupes partirent immédiatement vers leurs quartiers d'hiver et s'établirent comme suit :

1. Les troupes du major Clark, à Québec, sur l'Île d'Orléans, et de la Baie St-Paul à Yamachiche, sur la rive nord; de Kamouraska au lac St-Pierre, sur la rive sud du St-Laurent.

2. Les troupes du major général Von Riedesel, de Bécancourt à la Pointe-au-Fer, sur la rive nord du Lac Champlain, et de La Prairie à Sorel.

3. Les troupes du brigadier-général Von Specht, sauf celles de la rive sud du St-Laurent, de Montréal à Yamachiche, et sur la rive sud, de Côteau-du-Lac à La Prairie.

4. Les Canadiens et les Indiens, dans leurs villages respectifs, sous le commandement du lieutenant-colonel Campbell, et les Mohawks, de même, sous les ordres du colonel Daniel Claus.

5. La flotte du lac Champlain était sous le commandement du capitaine Chambers.

La Samaritaine (54) ou Hôpital militaire des Allemands se trouvait sur la rive gauche du Richelieu, en face de Sorel.

Il y avait aussi, à Sorel, depuis le commencement de 1778, un autre établissement appelé l'Hôpital des Invalides qui hospitalisait plusieurs centaines d'invalides de guerre ou "Outside Chelsea Pensioners", et consistait en une trentaine de maisonnettes, sur trois rangées, au sud-est de la Place d'Armes, le Carré

(54)—Les Allemands appelaient leurs ambulanciers "les Samaritains". Cet hôpital militaire devint, par la suite, une maison de pension qui subsista jusque vers 1880, alors qu'on la démolit.

Royal actuel. Lors du tracé des rues, en 1785, ces maisonnettes furent transportées près du fleuve, au bout de la rue Prince. La dernière des pensionnaires, fille d'un invalide, y mourut en 1845.

L'effervescence

Durant l'été qui venait de se terminer, une grande sécheresse avait annihilé presque toutes les récoltes, au point que l'armée dut réquisitionner le chaume des couvertures de granges pour nourrir les chevaux pendant l'hiver qui approchait. Afin d'éviter la famine, Haldimand crut devoir lancer une ordonnance obligeant les habitants à mettre leurs blés et leur bétail sous la protection militaire. Les habitants, soupçonnant un nouveau piège pour leur enlever le peu qui leur restait ou pour les empêcher de vendre leurs produits à un prix rémunérateur, s'ingénierent à tout cacher et à déjouer les inquisitions que les troupes faisaient dans les campagnes. Ce "déloyalisme" irrita encore plus Haldimand qui se vengea en multipliant les corvées, payées, il est vrai, mais bien plus onéreuses que rétributrices pour les habitants. Selon le besoin et en tout temps, il leur fallait fournir les garnisons de bois scié et fendu, construire des maisons pour messieurs les Loyalistes, sans feu ni lieu, mais pleins de morgue et d'exigences, travailler aux routes, surveiller les pêcheries et transporter des provisions et autres fournitures aux différents postes. Ces abus n'étaient pas pour éteindre l'amour des Canadiens pour les champions de la liberté, dont les drapeaux continuaient de flotter au souffle de la victoire. Le golfe fourmillait de navires américains qui interceptaient les communications avec l'Angleterre, mais les nouvelles arrivaient en surabondance par les rivières Yamaska et St-François où les Bostonais avaient

perfectionné leur service au point d'avoir un confortable chemin secret jusqu'à Albany. Leurs courriers apportaient de nouvelles adresses de sympathie, de nouvelles proclamations de fraternité qu'ils affichaient eux-mêmes sur la tribune du crieur de village, pour ne pas trop compromettre leurs amis canadiens qui les hébergeaient généreusement. Sur les remontrances de l'Evêque, qui craignait avec raison la vengeance d'Haldimand, quelques curés menacèrent bien leurs ouailles rebelles de la peine éternelle, mais il n'y en eût qu'un seul qui remit aux autorités le placard "empoisonneur" apposé à la porte de sa cure. On soupçonna les Jésuites de soulever les sauvages de Caughnawaga. Un Sulpicien, le Père Valinière, fut expulsé sur l'ordre d'Haldimand, qui fit même interdire le recrutement de la société en France, de peur d'augmenter le nombre des agitateurs. On en suspecta d'autres de fomenter la révolte chez les Sauvages du Lac des Deux-Montagnes et de St-Regis.

La terrible nouvelle de la capitulation de Cornwallis, à Yorktown, le 19 octobre, (les mauvaises nouvelles ont des ailes), n'avait pas, non plus, tardé à venir jeter la consternation chez les troupes, mais la joie, mal contenue, malgré la crainte des représailles, chez les "déloyaux" Anglais de Montréal et de Québec et chez les Canadiens en général. Les mystérieux placards se promenaient de plus belle et annonçaient en termes bibliques le Mane, Thecel, Phares du régime anglais au Canada même. Bien plus, une autre rumeur, confirmée celle-là par une prompte dépêche de Londres, circulait par toute la province, informant qu'une grosse flotte française quittait Brest, à destination probable du Canada. Des personnages louches parcouraient les campagnes, la révolte ouverte s'organisait dans l'ombre, on saluait déjà, verre en main, l'arrivée des nouveaux "libérateurs".

Les fiches d'Haldimand

Haldimand aux abois jugea le temps venu de prendre les grands moyens. Pendant qu'il se chargeait lui-même du district de Québec, il donna ordre à Riedesel de couvrir tout le territoire compris entre le lac St-Pierre, le lac Champlain et Montréal, et de faire dresser par les officiers la liste complète de tous les habitants avec leur opinion politique. Les suspects furent étroitement surveillés par les soldats, surtout anglais, car le gouverneur qui avait déjà envoyé Ehrenkrook soumettre les rebelles de Terrebonne, en 1778, admettait que "pour maintenir l'ordre dans les paroisses, les Allemands se montraient tout à fait inutiles." Ils y allaient trop mollement. Récompense généreuse était aussi promise aux délateurs d'occasion ou de profession qui, pourtant, n'avaient pas besoin de ce nouveau stimulant pour manifester leur "zèle".

Malgré le rude hiver et sa mauvaise santé, Riedesel dût se morfondre en carriole sur les routes, afin de tenir ses troupes en alerte et faire avancer la construction (une autre invention du gouverneur) d'une multitude de block-haus, dans les plus paisibles paroisses, pour la protection du pays contre ses propres habitants. Dès le premier décembre, de retour à Sorel, par un temps de chien, le général écrivait à Haldimand, à Québec: "J'ai passé la nuit à la Pointe-Olivier (55). J'ai donné instruction à l'officier en charge de prêter une attention toute spéciale aux habitants, et de voir à ce que nul étranger ne vienne dans la paroisse, hors de sa connaissance, et de plus qu'aucun des habitants ne quitte l'endroit sans l'en avertir... A La Savane (56), j'ai posté un sous-officier avec dix

(55-56)—Endroits près de St-Jean et Laprairie.

hommes du régiment de Hesse-Hanau pour exercer une stricte surveillance sur les habitants. . . . A Châteauguay j'ai donné ordre au capitaine Casten-Dyk (Castonguay ?), au fait de la conduite des habitants, de prévenir la venue d'émissaires hostiles dans la paroisse, parce que je crois que les rebelles ont, de cette façon, entretenu une correspondance avec les déloyaux de Montréal."

Haldimand, qui avait un penchant naturel pour les postes, se crût même autorisé à s'en instituer le Maître suprême au point de violer jusqu'au secret des lettres qu'il soupçonnait d'exhaler un parfum de rebellion. La moindre équivoque classait le correspondant parmi les agitateurs.

Les Prisons

Carleton avait bien emprisonné quelques tristes individus, tel que le sieur Walker, mais Haldimand y alla d'une autre main. Le soupçon le plus futile menait au cachot, déjà illustré par Mtre Fleury-Mesplet et son compère Jautard, "coupables d'avoir diffamé tous les officiers du Roi et d'avoir essayé de jeter la colonie dans la confusion", avec leur petite satire "Tant pis, Tant mieux": le Docteur Pellion mis aux fers, l'année précédente, pour avoir collectionné des lettres de Washington et de LaFayette; Charles Hay, rebelle écossais de Québec; de Sales Laterrière, directeur des Forges de St-Maurice, accusé d'avoir fourni des pioches, des poêles et des canons aux Américains de l'Invasion; surtout le marchand François Cazeau, financier des Américains et souleveur de Sauvages, et l'immortel Pierre du Calvet, des Trois-Rivières, aux procès mieux connus que sa tombe: "Personne n'a connu ta tombe, O Du Calvet!" (Fréchette). Les prisons regorgèrent bientôt de

citoyens "félons", à tel point que, le couvent des Récollets lui-même n'y suffisant plus, le gouverneur donna l'ordre aux militaires et aux amateurs trop zélés de modérer leur enthousiasme. Il écrivait, en particulier, à Riedesel: "Je crains qu'il y ait trop de ces individus (déloyaux) dans la province et, comme nous manquons de place pour y loger les prisonniers, je désire qu'on n'arrête plus de gens, à moins qu'on ne trouve un soupçon fondé contre eux." Le problème d'ailleurs se compliquait du fait qu'un grand nombre de Loyalistes arrivaient des Etats-Unis, mêlés à autant d'espions américains qui vivaient ensuite, comme les premiers, aux frais de la province qu'ils venaient trahir.

Dans toute cette vilaine affaire, sans être possédé de la folie de persécution du gouverneur Haldimand, Riedesel n'en vivait pas moins dans les transes que ses anciens geôliers, cachés sous la défroque loyaliste, ne cherchassent, encore une fois, à le faire prisonnier, au coeur même du pays, en représailles contre la méthode forte qu'il appliquait aux Canadiens. "Nous ne restions pas dans le village de Sorel même, nous dit sa femme, mais à peu près à un quart de mille plus loin, et, si près des avant-postes, que, comme mon mari ne désirait pas être capturé, six hommes dormaient chaque nuit, à l'entrée, sur des bancs."

À SOREL

La résidence de Riedesel

Madame Riedesel était venu retrouver son mari, à Sorel, vers la mi-octobre, pendant la construction de leur résidence. "En attendant, dit-elle, nous logeâmes chez un habitant de l'endroit. On mit notre plan à exécution et, à notre grand étonnement, nous pûmes manger notre "pudding" de Noël, plat avec lequel les Anglais célèbrent toujours la Noël, dans notre nouvelle maison, bien que les arbres et les planches qui servent à la construction, ne furent abattus et sciés qu'à notre arrivée. (57)

Pendant que le général parcourait les routes de son district avec ses inquiétudes, Madame Riedesel restait à Sorel dans sa solide demeure si bien chauffée "que, malgré le rude hiver de cette année-là, on s'aperçut à peine du froid". Tout au plus si le bois vert qu'on avait employé pour la construction de la maison, déchirât-il le joli papier à muraille en séchant et laissât-il passer quelques petits courants d'air. Madame y jouissait de toutes les commodités. "Nous

(57)—Cette maison existe encore à Sorel. Elle a été restaurée successivement par tous les gouverneurs et les commandants des Forces, jusque vers 1880, alors qu'elle tomba dans le domaine privé. Ses résidents les plus remarquables après Riedesel et Haldimand, furent le duc de Kent; le duc de Richmond qui y fut mordu par son renard favori et en mourut peu après; lord Dalhousie, Benjamin D'Urban et Sir Wilm Eyre, l'hôte de la jeune Emma La-jeunesse. Devenue la grande Albani, celle-ci visita cette maison chère à son coeur, lorsqu'elle revint au pays, il y a quelques années.

avions une grande salle à dîner, et, tout près, une jolie pièce pour mon mari, contigue à notre chambre à coucher; ensuite, une coquette petite chambre d'enfant avec laquelle communiquait une chambre pour notre aînée; enfin, un grand et beau salon que nous utilisions comme boudoir. Le vestibule ressemblait plutôt à une belle pièce. De chaque côté, il y avait des bancs, et, au milieu, un grand poêle, dont les solides tuyaux se prolongeaient au plafond et chauffait toute la maison. Au-dessus, il y avait encore quatre grandes chambres: une pour nos servantes; une autre pour nos serviteurs et deux autres pour les amis. Au printemps 1782, on construisit deux couloirs, l'un de la maison à la cuisine et l'autre, à la buanderie. (58) La salle de garde se trouvait au-dessus de cette dernière."

Madame et les Canadiens

En montant à Québec, en voiture, après son débarquement, au mois de septembre précédent, Madame Riedesel avait précisé ses anciennes impressions sur la vie canadienne et fait de nouvelles découvertes. C'est ainsi qu'elle parle des glaciers, au fond des granges, que les habitants remplissent de glace, l'hiver, pour la conservation de leurs provisions durant l'été. Mais elle apprit, à Sorel, comment garder les aliments pendant la froide saison. "L'hiver canadien est très sain, bien que rude, car, comme la température est uniforme, on peut prendre les précautions nécessaires contre le froid. C'est pourquoi, le peuple ne souffre pas du froid autant que nous. Au commencement de novembre, on met toutes les provisions en réserve pour l'hiver. Je fus très étonnée quand on me demanda

(58)—Une tradition prétend qu'un couloir souterrain se rendait à la rivière tout près.

combien de volailles et, surtout, combien de poissons il me fallait pour l'hiver. Je demandai où je mettrais ces derniers, puisque je n'avais pas d'étang? — Au grenier, reprit-on, où ils se conserveront mieux que dans la cave. — En conséquence, j'y déposai trois à quatre cents poissons qui se conservèrent frais et exquis, l'hiver entier. Tout ce qu'il y avait à faire, quand nous désirions quelque chose pour la table, tel que de la viande, du poisson, des oeufs, des pommes et des citrons, c'était de les mettre dans l'eau froide, le jour précédent. De cette façon, toute la glace s'en allait et la viande devenait aussi juteuse et tendre qu'à l'ordinaire. Bien plus, on entasse les volailles dans la neige qui forme autour une croûte de glace, à tel point qu'on doit les enlever avec la hache".

De Sorel à Québec

Mais, à Sorel, sauf l'"inspiration" du général Loos, *"la belle Cordelia, en couleur de rose, qui met tous les coeurs en contribution à Sorel et à Montréal"*, (59) Madame Riedesel ne voyait que des officiers et, bien que cette compagnie lui fut agréable, elle n'appréciait plus autant leurs galanteries depuis que l'embonpoint et l'âge lui annonçaient le déclin de sa merveilleuse beauté que le Roi d'Angleterre lui-même avait apprécié naguère d'un baiser inattendu, en pleine cour. Le général Loos, un intime qui n'avait pas la réputation de nuancer ses pensées, le lui avait dit, un jour, plutôt grossièrement. Elle lui avait répondu assez vivement de prendre garde d'être aussi téméraire avec les autres femmes, car elles pourraient lui faire regretter son impertinence.

(59)—Une jeune fille amie des Riedesel.

Pour revoir les dames de ses amies, Madame Riedesel profitait donc des jours ensoleillés et des belles routes blanches, soit seule ou avec ses enfants, soit avec son mari, quand l'occasion s'y prêtait, pour aller faire une promenade, à Québec, chez les dames de ses amies. Elle était toujours bienvenue chez "Monsieur" Haldimand, qu'elle recevait d'ailleurs, toujours princièrement à ses nombreuses visites à Sorel. Le gouverneur lui préparait un choix des dernières gazettes et des livres les plus récents qui s'accumulaient leentement à la bibliothèque qu'il venait de fonder à Québec. Il en envoyait de même aux Riedesel, par messagers. (59a)

Madame Riedeseel a oublié de nous relater toutes les surprises agréables ou désagréables de ces 140 milles en carriole, sur le lac St-Pierre, dans les forêts et les champs enneigés. Elle décrit, toutefois, la pêche aux petits poissons des chenaux qu'elle prétend se faire plutôt en bas du fleuve. "Il y a aussi, dans cette partie du pays, nous dit-elle, un petit poisson appelé petite morue, que l'on prend sous la glace. A cet effet, on creuse de grands trous, dans la glace, à des intervalles de six à huit cents pieds. Dans ces ouvertures, on place des filets que l'on attache solidement, avec des cordes résistantes, à de longues perches. On en prend de cette façon quelquefois cinq à six pleines carrioles. On place ensuite les poissons dans les glacières (60) où ils gèlent instantanément et demeurent dans cet état jusqu'à ce qu'on en ait besoin. On les retire alors, les fait dégeler et les met immédiatement

(59a)—Haldimand avait fondé cette bibliothèque, en 1780. La plupart des livres n'arrivèrent toutefois qu'en 1782. Cette bibliothèque échut plus tard, à la Quebec Historical Society.

(60)—Les glacières sont superflues. A moins que Madame veuille parler des glacières du Père Hiver. Le froid extérieur est suffisant.

au chaudron et les mange. Ces poissons, surtout quand on les fait frire dans du beurre, ont un goût savoureux."

Soirées québécoises

Madame Riedesel passait jusqu'à six semaines dans la capitale, l'hôtesse de Madame Mabane ou de Madame Murray. Chaque jour, elle dînait chez le gouverneur qui aimait beaucoup ses enfants et les gardait souvent auprès de lui. Le soir, on se réunissait encore au palais pour y jouer les cartes et causer en compagnie du Dr Mabane, "ami très zélé" de Haldimand, de son épouse et de quelques autres, Suisses ou Allemands pour la plupart. Après un excellent dîner préparé selon les règles de l'art culinaire le plus raffiné, arrosé de bon vin et de bonne bière, on passait au salon où les dames engageaient une partie de bégue, tandis que les hommes s'installaient confortablement, la pipe allemande au bec et un bock auprès d'eux, autour du grand foyer où pétillaient les bûches. La conversation se tenait en français ou en allemand pour plaire à Haldimand qui parlait mal l'anglais et ne l'écrivait même pas. On y discutait graines de semence et affaires politiques jusqu'à une heure avancée de la nuit.

La débâcle

Les voyages en carriole, au son des grelots et des chansons canadiennes, avaient un plus grand charme pour Madame Riedesel que pour le général dont les randonnées par les cinglantes poudreries, avaient quelque peu refroidi l'enthousiasme. Au printemps de 1782, à la fonte des glaces, ils partaient encore pour Montréal, sur l'invitation de Haldimand qui s'y trou-

vait de passage. Les Riedesel s'y rendirent par la route tracée sur la glace du fleuve. Le gouverneur les garda avec lui une semaine entière. "Nous retournâmes à la maison par le même chemin, écrit Madame. Cette aventure, n'était pas seulement imprudente, mais hasardeuse au plus haut degré, car, à ce moment, le dégel avait commencé et, tout le long de notre route marquée de branches d'arbres plantées par intervalles, la glace était déjà couverte d'eau. Je dois expliquer ici, que l'usage de marquer ainsi une route sur la glace avec des arbres, permet d'avoir bientôt un chemin bien battu, car toutes les voitures suivent la même trace. Nos conducteurs canadiens semblaient très timides, mais ils n'auraient pas voulu sortir de la route ordinaire, disant qu'il y avait moins de danger à la suivre que d'en tracer une nouvelle. A cinq heures de l'après-midi, nous arrivâmes à Sorel, sains et saufs, bien que nous ayions voyagé, presque tout le long, dans l'eau qui, parfois entraînait dans nos carrioles. Le lendemain matin, en me levant, je vis, à ma grande frayeur, un navire, toutes voiles déployées, qui montrait la rivière dans le même chemin que nous avions parcouru avec tant de risques la nuit précédente. (61)

Produits Canadiens

A son retour à Sorel, Madame eut l'occasion d'aller aux sucres dont son mari lui avait déjà parlé en

(61)—La débâcle dont parle ici Madame Riedesel ne peut être que celle de la rivière Richelieu dont la glace part régulièrement une dizaine de jours avant celle du fleuve. On en tient même compte, aujourd'hui, pour prédire l'ouverture de la navigation. De plus, aucun navire, sauf en perdition, ne s'aventurerait sur le fleuve, sans risque d'être écrasé, pendant toute la semaine que dure la descente de ses glaces. Sur la rivière Richelieu, au contraire, il n'y a pas de danger à courir, le lendemain même de la débâcle.

termes flatteurs pour le palais. "Les Canadiens, dit-elle, tirent des érables une espèce de sucre que, pour cette raison, on appelle *sucre d'érable*. Au printemps de l'année, on va dans la forêt armé de chaudrons et d'écuelles, dans lesquels on recueille la sève des incisions faites aux arbres. On la fait bouillir et, la meilleure partie, on la garde pour son propre usage. Ce sucre d'érable n'a qu'un défaut, celui d'être trop brun; quant au reste, il est très bon, surtout pour les maladies de poitrine." (62)

Curieuse et friande, Madame avait aussi goûté à l'excellente gelée dont elle avait même essayé la recette, et qu'on fabriquait avec les "attocas" que les Sauvages trouvaient en abondance dans les bois environnants et qu'ils venaient vendre au village. "Mais, dit-elle, tous les autres fruits sont très rares, et ce n'est qu'à Montréal qu'on peut trouver de bonnes, oui, d'excellentes pommes appelées "reinettes" et une sorte de grosse pomme rouge, au goût très excellent qu'on appelle "bowrrassas". (63) Les Canadiens les mettent en barils que l'on doit tenir debout et que l'on enveloppe de papier collé, après quoi elles se conservent jusqu'à la dernière. Mais on emploie pour cela de petits barils, car, s'ils se brisent, les pommes ne se conservent plus. Les fruits, néanmoins, coûtent très chers, surtout les poires, moins rares que les pommes, mais qui ne se conservent pas aussi facilement. Je commandai six barils de pommes et un demi-baril de poires. On peut imaginer ma surprise quand on me contraignit à payer pour cela vingt-deux guinées. J'avais bien demandé, il est vrai, le prix auparavant, mais on n'avait pu alors me donner de prix bien défini."

(62)—Plutôt: d'intestins!

(63)—Bourassa?

Autant pour se défaire de ces vilains exploiters que par goût de la culture, aux premiers beaux jours du printemps, le général faisait planter 1200 arbres fruitiers dans le vaste terrain qui entourait la maison. (64) Il y ordonna aussi un jardin semé de fleurs, mais aussi de toutes sortes de végétaux comestibles. "Cela rendit le jardin, non seulement un ornement, mais aussi utile. Tout poussa merveilleusement, et, chaque soir, nous allions dans le jardin et cueillions entre cent cinquante et deux cents concombres, dont je faisais des marinades. Cette façon de préparer ces légumes était inconnue des Canadiens; et, pour cette raison, je leur fis cadeau, à tous, de ces marinades, surtout au général Haldimand qui les déclara excellentes. C'était, en fait, comme si je vivais sur une magnifique ferme. J'avais mes vaches, un grand nombre de volailles et des porcs de Virginie qui sont noirs, plus petits que les nôtres et à pattes très courtes. Je faisais mon beurre moi-même." Et le général complétait le tableau dans une lettre à un ami: "Gusta est ma laitière, mais sa soeur ne fait rien autre chose que de courir les nouvelles dont elle tient un journal."

Les Soldats à Sorel

Dans son enthousiasme champêtre, Madame s'écrie: "C'était vraiment la terre promise des soldats." Et elle nous les montre cultivant leur petit jardin attaché à chaque maison, avec les semences que leur fournissait son mari. Elle les suit jusque dans leur cuisine où ils préparent, à l'envie, la meilleure bouillotte, composée moitié de viande salée et moitié de viande fraîche, avec toutes sortes de légumes et des chaussons

(64)—Ce terrain, encore magnifique, ne contient que des chênes, des pins et des ormes plus que centenaires.

de pâte; ou bien, deux ou trois jours par semaine, une fricassée de poisson pêché au filet, dans la rivière prochaine, par les compagnies que le général y envoyait à tour de rôle.

Toutefois, bien que Madame essaie de nous convaincre de leur bonheur parfait, en nous montrant, de plus, ces "casernes joliment tenues" où chacun passe agréablement le temps comme dans une géorgique, elle finit par avouer, tout au moins, qu'il y avait un *mais*. "Mais, malgré tout cela, la plupart d'entre eux avaient leurs yeux ardents tournés du côté de leur patrie." Et, d'ailleurs, leur confort n'était pas si grand, puisque Riedesel se lamentait lui-même sur leur sort à Haldimand, en août suivant, dans une lettre où il disait que les soldats dont plus d'un quart dépassait la quarantaine, vivaient, à Sorel, une vie misérable, dans leurs casernes glaciales, en hiver, affreusement chaudes, en été, et fourmillantes de parasites incommodes. "Toutes les casernes, à Sorel, sont pleines de punaises et d'autres vermines, de sorte que les soldats, lorsqu'ils veulent prendre un peu de sommeil, doivent s'asseoir en face de leur lit pour toute la nuit. À cause de ce fait désagréable, je suis forcé de demander la permission de faire camper les troupes aux endroits que j'ai déjà mentionnés à Votre Excellence. Cela donnera aussi au maître des casernes, l'occasion de les faire réparer par l'ingénieur en chef du département." Haldimand consentit à la demande du général et les casernes furent nettoyées et réparées à fond, pendant que les troupes s'installaient dans l'ancien camp américain, sur le bord du fleuve, en aval de Sorel.

Madame Riedesel profita de la présence des ouvriers et d'une absence de son mari, pour faire réparer, en même temps, sa résidence. On fit la guerre aux courants d'air des murs; on repeignit à neuf les portes, les fenêtres, les chaises, les tables, et un nouveau pa-

pier à muraille recouvrit le dégât de l'hiver précédent. De sorte que le général, à la grande joie de son épouse, ne put contenir sa surprise, à son retour, en retrouvant son rustique foyer aussi joliment transformé.

Autour du village

Madame Riedesel trompait sa solitude, à Sorel, par des promenades en voiture dans la campagne environnante. Elle y rencontrait les Canadiens plus nombreux qu'au village même. Cultivateurs pour la plupart, ils laissaient aux chers Loyalistes de Haldimand, les lots gratuits que sa généreuse Magesté octroyaient à ces nouveaux venus, au coeur même de Sorel, où ils accaparaient le petit commerce et la petite industrie du temps. Madame Riedesel aimait à causer, en excellent français, avec nos braves habitants et elle se plaisait à leur rendre des visites qui lui permettaient d'apprécier encore mieux leurs belles moeurs. "Comme leurs fils et aussi leurs gendres, aussitôt mariés, se construisent près de leurs parents, de très jolis groupements se forment tout autour. C'est pourquoi ces gens s'appellent eux-mêmes des "*habitants*" (*Settlers*) et non pas des paysans. . . Les demeures sont excessivement confortables; et on y trouve des lits remarquablement bons et propres. Tous les chefs de famille ont des lits à rideaux; et, comme les salles communes sont très vastes, ils y placent leurs lits. De plus, ils ont de grands poêles pour la cuisine. Leurs soupes sont très riches et consistent, la plupart du temps, en lard, viande fraîche et légumes qu'ils font cuire ensemble dans un chaudron et servent en même temps que les entremets. . . Les habitants sont hospitaliers et joyeux, et chantent et fument tout le jour. Ils sont pleins de santé et vivent très vieux. En effet, ils n'est pas rare de rencontrer

des personnes très âgées qui vivent avec leurs arrières-petits enfants, lesquels en prennent le plus grand soin." (65)

(65)—Elle dit que les femmes du bas du fleuve ont fréquemment le goître.

LA PAIX

Un calme de surface

Un calme de surface régnait maintenant au pays, qui n'était pas, cependant, pour assoupir l'énervement des troupes. Des lettres "déloyales" interceptées annonçaient une toujours prochaine invasion de La-Fayette et de Rochambeau au Canada, mais Washington qui ne tenait pas à voir les Français remplacer les tyrans britanniques, à la frontière du Nord, mit obstacle au projet en occupant les armées françaises alliées à la conquête de la Floride. Lui-même resserrait son étreinte autour de New-York, seul coin de terre américain encore au pouvoir des Anglais. North, en apprenant la défaite de Yorktown s'était écrié: "Mon Dieu! tout est perdu!" Et les événements subséquents lui donnaient bien raison. Le 20 mai 1782, Haldimand apprit la chute déjà lointaine du ministère militariste anglais, sans savoir quelle panacée apportaient les pacifistes qui avaient pris les rênes du pouvoir. Carleton, commandant-en-chef à New-York, depuis le 16 avril, temporisait, de son côté, sur les ordres du gouvernement de Londres, bien qu'il se sût capable, avec les 15,000 soldats massés autour de lui, (66) de reprendre la lutte compromise, avec des chances de succès. D'autant plus que l'amiral Rodney, en avril même, venait de venger sa défaite d'Ouessant, en infligeant à la fameuse flotte française de Brest unie aux Espagnols, un terrible échec, à Saintes, dans les An-

(66)—Il y avait alors, à New-York, 8000 Allemands, 5000 Anglais, 1700 Provinciaux.

tilles françaises. Tout cela Haldimand ne l'apprit que par bribes, l'insouciance du gouvernement et de Carleton, ce dernier peu disposé à se dépenser inutilement dans les circonstances, s'ajoutant à la lenteur de la poste. Et, la plupart du temps, les seuls renseignements contrôlables que le gouverneur obtenait, ne lui arrivaient que par des estafettes qu'il envoyait spécialement au sud dans le but de les recueillir sur place. Ces quelques nouvelles, ils les communiquait, soit par lettres, soit par dépêches, à son ami le général.

A Montmorency

Un tel état de choses permit aux Riedesel de consacrer encore à l'amitié, les longs jours d'attente qui s'imposaient.

"Pendant l'été de 1782, écrit Madame, nous passâmes plusieurs semaines très agréables, à Québec. Le gouverneur Haldimand s'était construit une maison, sur une colline, et qu'il appelait Montmorency, d'après la grande et fameuse chute d'eau de ce nom. Il nous amena à sa maison. C'était son coin favori, et certainement rien ne peut égaler son site. Cette célèbre cataracte de la Montmorency plonge d'une hauteur de cent-soixante trois pieds, avec un bruit effrayant, à travers une crevasse entre deux montagnes. Pendant que le général nous montrait ce magnifique spectacle, je laissai, par hasard, tomber la remarque que ce serait splendide d'avoir une petite cabane, juste au-dessus de la cataracte. Trois semaines plus tard, il nous amena encore à la chute. Nous grimpâmes par un sentier escarpé et par-dessus des morceaux de roc qui était reliés par de petits ponts à la manière des jardins chinois. Quand nous atteignîmes le sommet, il me tendit la main pour me conduire à une petite construction qui surplombait directement la chute elle-

même. Il fut étonné de mon courage, lorsque, sans un mouvement d'hésitation, j'entrai immédiatement dedans. Mais je lui assurai que je n'étais pas le moins du monde effrayée en compagnie d'un homme aussi prudent que lui. Il nous montra comment la maisonnette était fixée à cet endroit. En voici le plan. Il avait fait étendre huit forts chevrons de la rive jusqu'à quelque distance au-dessus de l'abîme dans lequel tombait la cataracte. Ces poutres reposaient sur les rochers pour un tiers de leur longueur, et la maisonnette reposait sur elles. C'était une scène terrible, mais majestueuse. On ne pouvait non plus rester longtemps dans la maisonnette, car le bruit était horrible. En haut de cette chute, on prenait de la superbe truite, qui coûta, néanmoins, la vie à un officier anglais. . . Nous visitâmes aussi, une fois, la chute, en hiver. Et, en cette circonstance, les figures étranges et variées, formées par la glace, offraient un magnifique spectacle. Mais nous manquâmes les hurlements des eaux."

Mademoiselle Canada

Après avoir fait l'honneur d'une "Miss America" aux Etats-Unis, lors de son séjour à New-York, Madame Riedesel ne voulut pas être en reste avec notre beau pays et, le 1 novembre 1782, naissait, à Sorel, Mademoiselle Canada, en l'absence du général qui surveillait, au moment même, des travaux de fortifications à l'Isle-aux-Noix. "Que la Fortune fasse que ce soit un fils!" avait confié le général à un ami, le 16 octobre précédent. Il fallait donc amortir un nouveau choc. "J'étais si bien, nous dit Madame, que je fus capable d'écrire à mon mari pour lui annoncer la nouvelle arrivée. Mais comme il désirait beaucoup un petit garçon, il pensa que je voulais blaguer; et

quand, à table, on proposa la santé de sa nouvelle fille, il relut ma lettre attentivement pour voir si ce n'était pas, en réalité, un petit garçon. Finalement, toutefois, il fut bien forcé de se convaincre; mais, à son arrivée à la maison, le 5, il trouva la petite demoiselle si belle, qu'il se consola de son désappointement et la mignonne contribua beaucoup à notre joie commune."

L'enfant fut baptisée par le chapelain du régiment Riedesel, le Révérend Mylius, dans la petite chapelle privée attenante à la maison, où la famille et les intimes assistaient aux cérémonies religieuses ordinaires. Elle eut pour parrain le général Loos et pour marraine sa jeune soeur Augusta Riedesel. Le parrain fit les cadeaux d'usage qu'il décrit plaisamment dans une lettre au *malheureux* père:

St-Ignace, 24 novembre 1782.

Mon cher ami,

J'ai reçu ta chère lettre de parrainage. Je te remercie beaucoup de l'honneur; et comme exécuter de mon testament, tu dois apprendre que j'ai légué à ma filleule, cent *Louis d'or* pour une bague ou des pendants d'oreilles. Je dis expressément une bague, comme souvenir durable, car ça ne se brise pas facilement, et, en cas de nécessité, on peut la mettre en gage chez un Juif ou un Chrétien. J'espère que Lady Fritz et toi ne m'en voudrez pas trop de ne pas mettre la somme plus forte. Mais, comme tout le monde me rogne, je dois rogner moi aussi.

Le Pasteur Mylius, aussi, est un trop bon apôtre pour prendre plus que son saint collègue, Jean. Ce dernier acceptait, à chaque baptême, du miel sauvage et des sauterelles: je lui en enverrai (à Mylius), le printemps prochain. *Ad interim*, donne-lui une

pièce de veau rôti que je lui dois déjà. La chère Demoiselle Augusta, aura, à titre de marraine, la petite fleur du jardin de Caldwell, (67) la forget-me-not, en retour de laquelle, elle devra me donner une poudrette *en drap d'argent brodée d'or*. (68) Les sages-femmes et toutes les gardes-malades en certaine circonstance délicate, recevront des provisions salées pour cinq jours, par l'intermédiaire de mon peseur, et pour lesquelles elles paieront le prix ordinaire; ainsi, tout le monde sera satisfait et ma générosité bien établie.

Tout à toi,

Loos.

Le traité provisoire

Le 17 mars 1783, Haldimand écrivait, de Québec, la lettre suivante au général Riedesel: "Cher Monsieur, je vous suis très obligé de m'avoir envoyé le discours du roi par messenger rapide. J'étais excessivement désireux de l'avoir, et je l'ai lu avec grand plaisir, bien qu'Il (69) soit quelque peu humble. Je crois qu'Il est pour la guerre, et que cette concession était nécessaire, sous les circonstances, afin de s'assurer pour lui-même le bon vouloir de ses sujets au cas où la paix imposerait des conditions trop sévères. Dans un tel cas, je ne crois pas que la nation fera les offres finales. Je crois, aussi, que la paix se fera maintenant ou qu'on poursuivra la guerre avec plus de zèle que jamais. Notre marine n'a rien perdu de son lustre et, bien que nos expéditions sur terre n'aient pas été un succès, on pourrait encore tout redresser, et

(67)—Un ami.

(68)—Evidemment vice versa. Loos, à son habitude, s'amuse à taquiner.

(69)—Le Roi.

même obtenir de nouveau la suprématie sur ce continent. Néanmoins, à tout reste, la paix me paraît désirable; et, quoi que nous cédions les colonies, la paix sera plus honorable pour la nation après avoir poursuivi la guerre si longtemps contre de si formidables coalitions; et, en dépit, aussi, des cabales et des divisions intestines qui suffiraient déjà pour la ruiner. Ce qui nous arrive aujourd'hui, surprendra aussi la famille Bourbon. La haine contre le pouvoir surgira; des alliances se formeront contre elle, dans le but de lui rogner les griffes; et les Américains, qu'elle protège maintenant, seront peut-être les premiers à s'enrichir de sa succession. Il ne me paraît pas qu'ils puissent longtemps rester amis.

J'attends des nouvelles de New-York et d'Halifax, à tout moment, par lesquelles nous apprendront, peut-être, ce que sera notre sort, et je crois sincèrement que cela nous donnera l'espérance de nous voir l'un l'autre, l'automne prochain, à Londres, et, à l'hiver, en Brunswick. Amen.

J'ai etc. . .

Fréd. Haldimand."

Ces prévisions et ces espoirs de Haldimand devaient se réaliser en grande partie et quelques-uns, au moment même où il écrivait. Le nouveau ministère de Shelburne, élu pour la paix, n'avait pas vu sans terreur les succès toujours croissants de ses ennemis, à peine entrecoupés de quelques victoires anglaises chèrement achetées et, ordinairement, sans lendemain. L'Angleterre, aux prises avec la France, l'Espagne, la Hollande, et même la Prusse pourtant en neutralité armée, en avait déjà suffisamment sur les bras. Elle avait cru, d'abord, ne faire qu'une bouchée de la révolte américaine, mais les gigantesques développements que celle-ci avait pris, sous l'impulsion de Washing-

ton et de Franklin, et les défaites essuyées par les armées anglaises, l'avaient fait revenir, mais trop tard, de son illusion. Afin de sauver au moins l'honneur, comme disait Haldimand, le gouvernement ne crut rien faire de mieux que de reconnaître officiellement les Etats-Unis. Mais, à son grand désappointement, les Américains triomphant accueillirent cette ouverture plutôt comme un aveu de défaite que comme un message de paix, et leur ambition ne fit que grandir. Toutefois, la conclusion de la paix ne devenait plus guère qu'une question de jour et, le 30 novembre 1782, un traité provisoire était signé, à Londres, entre le gouvernement anglais et les représentants du Congrès américain. La nouvelle n'en arriva, en Amérique, qu'au cours de l'été 1783, un peu après celle de la victoire de Rodney, le 12 avril 1782, que l'on avait fêtée royalement à Québec en brisant, selon la coutume, les vitres des gens paisibles qui avaient oublié de s'éclairer à giorno.

Le perspicace Riedesel s'ouvrait ainsi de cette paix, à Haldimand, dans une lettre écrite de l'Isle-aux-Noix, au commencement d'octobre: "Je suis un trop bon patriote et (bien que je ne sois pas Anglais) j'aime trop cette nation pour ne pas déplorer une paix disgracieuse conclue après une guerre si coûteuse et si sanglante qui a duré sept ans. Si ce pas donne la paix et le repos à des millions de citoyens, je serai satisfait, à raison de l'énorme dette causée par cette guerre, des lourdes taxes dont l'intérêt même prendra naturellement un long temps à se payer. Et la diminution du commerce, par la perte des divers canaux (70) qui ont disparu, doit en fait, mettre la nation hors de ses gonds, causer du mécontentement et une nouvelle op-

(70)—Marchés.

position et aussi créer un renouveau de tristesse chez sa Majesté le Roi.

“Ce sont là des signes que, je suis peiné de le dire, je vois dans l'avenir. Plaise à Dieu que j'aie tort, et que je me sois laissé emporter par mon imagination. Si, comme je le crains, le Canada et la Nouvelle-Ecosse doivent être les seules provinces que conserveront les Anglais en Amérique, on devra leur prêter une attention toute spéciale, afin de rendre leur approche aussi difficile que possible. De la sorte, l'ennemi, au cas d'une rupture qui arrivera tôt ou tard, ne pourra pas s'en rendre maître, avant l'arrivée des secours d'Angleterre. . .”

Derniers quartiers-d'hiver

Comme tous ces renseignements restaient encore vagues et que, par ailleurs, les rumeurs d'invasion restaient toujours à l'ordre du jour, malgré la saison tardive, Haldimand ordonna aux troupes, le 26 octobre, de prendre leurs quartiers-d'hiver en conséquence, et chargea Riedesel de terminer les travaux de défense à St-Jean, à l'Isle-aux-Noix et à tous les autres points stratégiques. Pendant que les sapeurs travaillaient sans relâche, par une température atroce, les troupes prirent leurs quartiers dans l'ordre suivant:

1.—Les dragons, à St-Antoine, dans la partie ouest de St-Charles et de Beloeil;

2.—Le bataillon des grenadiers, à Berthier, L'Annoy et Lavaltrie, fournissant, en plus, un poste d'officiers et vingt-cinq hommes à Pointe-du-Lac;

3.—Le régiment Rhetz, à St-Denis, dans la partie-est de St-Charles, de Beloeil et de Pointe-Olivier, à l'exception du corps de garde et de la compagnie du capitaine Olers destinés à Sorel;

4.—Le régiment Specht, à Yamaska, St-François, La Baie et Nicolet. Le régiment fournissait aussi un officier et vingt-cinq hommes, sous le commandement du général Clarke, aux casernes des Trois-Rivières;

5.—Le bataillon d'infanterie légère de Barner, à St-Sulpice, Repentigny et l'Assomption.

Les grenadiers et le bataillon d'infanterie légère, après avoir traversé le St-Laurent, se mirent aussitôt sous le commandement du brigadier général Specht.

Ces différents corps de troupes, en majeure partie à l'Isle-aux-Noix, quittèrent cet endroit ainsi que suit:

1.—Les grenadiers et le bataillon d'infanterie légère,

2.—Le régiment Von Specht,

3.—Le régiment Von Riedesel,

4.—Le régiment de dragons,

5.—Le régiment Von Rhetz.

Les bateaux, sous les ordres du quartier-maître Barnes, échelonnèrent les troupes de l'Isle-aux-Noix à leurs quartiers, jusqu'à Sorel.

Les régiments se procurèrent leurs rations:

1.—A Chambly, pour ceux de Beloeil et de Pointe-Olivier;

2.—A St-Denis, pour le reste des trois compagnies de Rhetz et le régiment de dragons;

3.—A Sorel, pour la garnison de Sorel, les troupes d'Yamaska et de St-François;

4.—Aux Trois-Rivières, pour celles de La Baie et de Nicolet.

Les recrues qui arrivèrent plus tard, furent distribuées aux différents régiments, puis, ensuite, redistribuées aux compagnies, par *lots casting*. (71)

(71)—Tirage au sort?

On manquait toujours d'officiers. Toutefois, en novembre, tous les officiers encore prisonniers de guerre en Virginie, furent échangés, en même temps que quelques soldats, et arrivaient à Sorel avec d'autres recrues du 5e transport. Le général eut alors, sous ses ordres, 139 officiers et 2,831 Brunswickers ainsi partagés:

Dragons	277
Prince Frédéric	618
Rhetz	401
Riedesel	399
Specht	396
Grenadiers	253
Infanterie légère	425
Etat-major	19
Détachés ou en congé	43
	2,831

Riedesel, comme par le passé, s'appliqua à adapter ses troupes au climat-du pays. Comme la neige avait tombé en abondance et qu'il trouvait les mocassins canadiens merveilleux pour la marche, le 29 décembre, il lançait un ordre où l'on trouve ce paragraphe original: "Les neiges fréquentes dans cette province, obligent ceux qui vont en expéditions, remplissent leur devoir dans un poste avancé, etc. de porter des souliers mous. Cela ne peut se faire à moins que chaque homme soit pourvu de mocassins; le port de ceux-ci, en hiver, à la place des souliers, sur le devoir ou en dehors, sera permis, sauf qu'il est défendu à un régiment à Québec ou en garnison de parader avec." En conséquence, les soldats reçurent chacun une paire de mocassins, un article de toilette très bon marché, chaud et confortable. Ils portaient aussi une espèce de bottine en peau qui montait jusqu'au genou. Ces bottes sauvages duraient tout l'hiver et ne coûtaient que 4 chelins 6 deniers.

L'ORDRE DE RETOUR

Cessation des hostilités

Même au commencement de l'année 1783, on ne connaissait encore rien de précis au sujet du traité provisoire de novembre précédent, qui reconnaissait l'Indépendance des Etats-Unis. Les armées américaines continuaient leurs campagnes victorieuses comme si rien n'était. Au Canada, les commandants agissaient au meilleur de leur jugement, selon les rumeurs souvent contradictoires dont ils recevaient l'écho. On parlait de paix un jour et, le lendemain, de la continuation de la guerre. Haldimand écrivait à Riedesel au sujet de "la grande avidité qu'on manifestait, dans tous les cercles, d'apprendre la moindre chose." C'est ainsi que les généraux devaient observer le plus grand secret, devant les Canadiens aux aguets, sur leurs plans de défense. "Ils craignaient, non sans cause, que les déloyaux les entendent, et qu'une rébellion se développe, que Haldimand se sentait trop faible pour supprimer"... Il n'avait pas, non plus, une confiance sans bornes dans les prétendus Loyalistes. Cette crainte d'une attaque subite n'était pas sans fondement, car, en février, on apprenait l'apparition des troupes américaines dans le Vermont et du côté de Niagara. Seul le dégel et les mauvaises routes empêchèrent cette nouvelle invasion du Canada.

Toutefois, les nouvelles se précisèrent et, le 20 mars, les hostilités cessèrent. Le vœu que Riedesel avait formulé, la veille, se réalisait: "Je remercie le ciel que le jour approche où je pourrai retourner dans ma patrie, y faire donner à mes enfants une meilleure

éducation et y restaurer ma santé." D'autres soucis lui faisaient encore désirer de quitter le Canada. Sa femme était à peine remise d'une assez grave opération à la poitrine, à la suite de la naissance de sa dernière fille qui venait, elle-même, de mourir: "Ma fille aînée Augusta, écrit Madame Riedesel, qui aimait beaucoup sa petite soeur, tomba malade de douleur, et ma plus jeune, América, aussi, faillit mourir de la même cause, avant même que sa soeur ne fut inhumée. Mais le médecin (72) qui était encore avec nous, fit si bon usage de ses remèdes qu'elle nous fut conservée. Mon mari fut tellement hors de lui, à la suite de toutes ces calamités, que nous ne pûmes le convaincre de venir dans la maison, avant que le docteur ne lui eut assuré que ses patientes se portaient bien. Nous inhumâmes notre bien-aimée petite morte à Sorel, et l'officier me promit qu'elle aurait un monument, avec une inscription, sur sa tombe, afin d'empêcher les habitants, qui étaient d'aveugles et fanatiques catholiques, d'enlever l'enfant hérétique de la terre consacrée." En attendant le monument, "quelques officiers catholiques allemands (73) placèrent une croix avec une inscription sur la tombe de la petite Canada". Il convient de dire ici, pour expliquer la conduite des habitants catholiques de Sorel, que la soldatesque se servait *manu militari* de l'église catholique pour ses offices et du cimetière catholique pour ses inhumations et cela malgré les protestations du curé comme catholique et propriétaire. En 1778, le colonel McKensie, du 31^e régiment, décédait à Sorel. Le "irrévérend Mr Scott", chapelain du 34^e depuis 1777 et démis de ses fonctions, en 1782, sur les plaintes de St-Léger, n'ayant

(72)—Kennedy.

(73)—L'armée allemande comprenait des catholiques, des réformistes et des luthériens.

pas de cimetière protestant, "voulut forcer le curé Martel à accepter l'inhumation dans son cimetière. Il refusa. Le major Naime, commandant de la garnison, fit défoncer la porte du cimetière et enterrer le colonel." Le même conflit s'était renouvelé à l'occasion du décès de Canada Riedesel.

De plus, le général à qui une lettre scellée de cire noire avait appris, en 1781, la mort de son souverain Auguste de Brunswick, en reçut une autre, le 18 mai de la présente année, où son frère lui annonçait la mort de leur père, survenue le 5 septembre 1782, au manoir de Lauterbach, à l'âge de 77 ans. On demandait Riedesel pour le règlement de la succession.

Ordre de retour

Ce fut donc un grand soulagement pour lui, quand, vers le milieu de juin, la dépêche suivante, datée de Londres, lui enjoignit de se préparer à passer les mers:

White-Hall, le 6 avril 1783.

Mon Cher Monsieur,

Comme les négociations préliminaires à la paix entre Sa Majesté et les Etats-Unis d'Amérique sont commencées, et qu'on a l'intention de s'abstenir de toutes opérations contre le Canada, j'ai reçu ordre du Roi de vous informer que le gouverneur Haldimand à reçu instructions de voir aux préparatifs nécessaires pour votre retour et celui des troupes de Son Altesse le duc de Brunswick. Je vous prie de me permettre d'ajouter que c'est avec une satisfaction toute particulière que je vous communique l'assurance du bon plaisir de Sa Majesté, et c'est son désir royal que je vous l'exprime de la meilleure manière possible.

Je suis etc.,

North."

Carleton qui s'apprêtait à évacuer New-York, lui adressait, en même temps, cette lettre :

New-York, 6 juin 1783.

Mon cher Monsieur,

“Comme je viens de recevoir des ordres de sa Majesté le Roi d'envoyer en Europe, sans délai, toutes les troupes allemandes qui servirent dans l'armée, je suis en train de faire les préparatifs nécessaires pour qu'elles partent aussi rapidement que possible. J'ai l'intention d'embarquer celles qui appartiennent au duc de Brunswick, les premières. J'ai aussi donné les mêmes ordres au sujet de celles de ces troupes maintenant dans le district de la Nouvelle-Ecosse. Elles marcheront sur Dunen, où se fera le rendez-vous, et où vous recevrez de nouveaux ordres.

Quelques-unes des troupes de Brunswick demeureront un peu plus longtemps en Nouvelle-Angleterre, mais on a pris les mesures pour leur libération.

J'ai etc.,

Guy Carleton.”

Riedesel profita de la première occasion pour écrire au duc Ferdinand de Brunswick :

Sorel, 2 juillet 1783.

“... Nous avons reçu l'ordre de nous embarquer. Cela me donne l'espoir assuré de pouvoir bientôt payer mes respects à Votre Altesse en personne, et j'aspire à ce moment.

Ma santé est toujours au même état chancelant, tantôt mauvaise, tantôt passable. Ma seule espérance repose, maintenant, dans le climat. Mon retour dans la patrie peut encore restaurer mes forces, car là je ne serai exposé, ni à l'extrême chaleur, ni au rude

froid. Ce sont ces variations qui ont tant affaibli mon système nerveux. Je ne parlerai pas de la paix qui vient d'être faite, car il me coûte considérablement de confesser les désavantages qui s'y rattachent. Nous devons espérer que cette partie de la nation, dont l'influence a amené la paix, trouvera aussi les moyens de contrebalancer ses maux. Les Américains, en ce moment, paraissent fiers et souls de joie, mais ils sont candides.

A parler raisonnablement, ils connaissent les vrais ressources de leurs ennemis. Alors ils changent de ton et aperçoivent les nuages suspendus sur eux. Seize piastres par homme et quatre chelins par livre sterling sur la bière, voilà les taxes qu'ils se sont créés et qui ne sont nullement en harmonie avec la prospérité dont les habitants avaient joui, sous d'autres rapports, avec le gouvernement britannique.

La province du Canada est aussi compromise par la paix, et je crois que cela provient d'une fausse appréciation de sa position. Le ministre anglais a consenti à céder aux Américains plus de territoire qu'ils n'en demandaient réellement. Le général Haldimand est, par conséquent, placé dans une mauvaise situation, car il ne sait pas comment satisfaire aux demandes des Indiens, et comment protéger le commerce des Hautes-Terres. Mais, sans y prendre garde, j'entre dans des matières que je pourrai exposer de façon plus satisfaisante, à Votre Altesse quand j'aurai la faveur de vous voir en personne. J'ai eu le malheur de perdre, au mois de mars, la plus jeune de mes filles, née le 1 novembre de l'année dernière. Mais, grâce à Dieu, ma femme se porte très bien, et, elle et les enfants, se recommandent à votre souvenir.

Je demeure, etc.,

Riedesel."

Les troupes de Brunswick encore prisonnières aux Etats-Unis ne devaient donc pas venir rejoindre Riedesel au Canada, comme il l'avait désiré. Le 6 juin, elle s'embarquaient déjà pour l'Allemagne.

Haldimand, sur la demande de Riedesel, donna immédiatement des ordres pour hâter, en autant que possible, le départ de l'armée. Il permit aux Allemands de rester dans leurs quartiers-d'hiver jusqu'au jour de l'embarquement, ce qui eut don de leur plaire beaucoup. Le général s'occupa activement de tous les préparatifs, afin que les troupes soient prêtes au moment propice. L'Angleterre, en effet, trouvait qu'elles lui coûtaient cher, et elle tenait à les voir profiter de la belle saison pour partir vers leur pays. D'ailleurs les Allemands qui avaient décidé de retourner dans leur patrie, ne désiraient pas languir plus longtemps au Canada.

LE DÉPART

Le navire de Frederica

Après avoir tout mis à point, Riedesel descendit à Québec avec sa famille, aux premiers jours du mois de juillet. Le gouverneur les avait conviés à venir lui rendre visite avant leur départ. "Le général Haldimand, aussi, désirait beaucoup retourner en Angleterre, nous dit Madame, et il était allé jusqu'à solliciter son rappel. Nous formâmes des projets ensemble pour faire le voyage de retour sur le même navire. Un jour, comme nous étions à sa résidence et nous promenions avec lui dans son jardin, nous vîmes une quantité de vaisseaux arriver dans le port, et, entr'autres, un très beau navire, à l'ancre, au pied de la montagne. Le général dit: "Ce sont certainement les vaisseaux qui doivent ramener vos troupes en Europe. Peut-être ferons-nous le voyage ensemble." Là-dessus, ma petite Frederica, qui se tenait près de moi, lui dit: "Bien, alors, si nous partons, vous nous donnerez ce navire, il est si beau! — Mon enfant, reprit-il, je le ferai, certes, volontiers, si c'est un transport, mais que dira le roi d'Angleterre, si j'en retiens un spécialement pour toi, car le coût en sera considérable? — Oh! répliqua-t-elle, le roi aime sa femme et ses enfants, et cela lui ferait beaucoup plaisir, si papa ramenait sa famille saine et sauve, et vous, ne seriez-vous pas content si votre petite femme (le bon général appelait toujours ma fille aînée Augusta, sa petite femme) traversait sans accident?" Il rit de bon coeur à cette réplique et dit: "Bien, nous y verrons." Deux jours après, il vint me voir dans la matinée et, les larmes aux

yeux, il me dit que nous devions nous séparer: — "Vous aller partir, mais je dois rester. Vous me manquerez beaucoup. J'ai trouvé, en votre mari, un homme en qui on pouvait se confier, et, dans tous les amis de votre famille, des gens que nous rencontrons rarement. J'avais espéré que nous retournerions ensemble, mais le roi en a ordonné autrement et je dois lui obéir. Entretemps, j'ai pensé à ce que votre fille m'a dit, et, comme c'est mon désir le plus vif que vous fassiez le voyage vers l'Europe en sûreté, j'ai moi-même examiné le navire qu'on avait choisi pour vous, afin de constater s'il était convenable, mais je le trouvais peu sûr. Au contraire, je trouvais celui qui plût tant à votre fille, aussi bon que je pourrais le désirer pour vous, et, pour cette raison, bien qu'il ne soit pas du nombre de ceux qu'on a choisis pour le transport des troupes, j'ai néanmoins assumé la responsabilité de le retenir et de le faire mettre en état de vous recevoir vous et votre famille. Maintenant, allez le visiter, afin qu'on le prépare pour votre confort exactement comme vous le désirez. Votre mari doit aller à Sorel, et vous feriez bien de l'accompagner jusque-là, afin de faire tous les préparatifs nécessaires pour le voyage. Mais vous devrez revenir aussitôt et me réserver votre compagnie pour le court temps qu'il vous restera avant votre départ". Il me laissa alors profondément émue. Comment ne pas donner à un tel homme, toute son amitié? . . ."

Les derniers apprêts

"Une heure plus tard, le major Twiss vint me conduire à bord du vaisseau. C'était un grand trois-ponts "west-india" en bonne condition. (74) Le

(74)—Il s'appelait le "Québec".

capitaine, lui-même, avait une haute réputation d'excellent marin, d'homme courtois et intègre. On me montra chaque partie du navire, et on me demanda de choisir les pièces que je désirais, car il me fallait certainement une salle à dîner et un boudoir. Je ris et dis: "Comment pouvez-vous me donner ces accommodations? — Laissez-moi faire quant à cela", reprit le major. Il fit immédiatement déplacer les canons qui étaient sur le pont de tir, percer une large fenêtre d'un bout à l'autre, et, de chaque côté, fit faire des appartements pour les messieurs, dans lesquels on fixa solidement les lits, les chaises et les tables. Nous retînmes, pour notre usage, la grande cabine dans laquelle mon mari et moi-même avions une chambre avec deux lits, et contigue à une autre pour nos enfants. En résumé, tout était aussi confortable que possible dans une telle prison flottante."

La tombe de Canada

"Le jour suivant, je partis pour Sorel. Afin de voyager plus rapidement, on me recommanda de faire le trajet en bateau. Je suivis la suggestion, mais nous trouvâmes bientôt l'eau trop basse et on me dit qu'il fallait de nouveau me rendre à terre. (75) "Mais comment pourrions-nous l'atteindre, dis-je, car je ne vois ici que des marécages et des roches?" On proposa alors de me porter, ce qui était, en vérité, une effrayante entreprise, car nos porteurs glissaient à tout instant. Quand nous eûmes enfin touché terre, une nouvelle difficulté nous attendait, car nous avions à gravir une haute et rocheuse montagne. Je protestai que je ne serais jamais capable de la grimper, mais les Canadiens qui sont habitués à ce genre d'exercice et

(75)—Probablement à St-Jean des Chaillons, sur la rive sud.

peuvent grimper comme des chamois, m'assurèrent que ce n'était pour eux qu'une bagatelle, et, de plus, qu'il n'y avait pour nous d'autre alternative que de gravir la montagne. Par conséquent, ils montèrent mes enfants, et, en même temps, deux des hommes me hissèrent vers le faite, dans leurs bras. La montagne était tellement escarpée que ceux qui montaient devant moi, semblaient devoir tomber sur moi; en plus de tout cela, la chaleur était intolérable. Finalement, après beaucoup de peines et de misères, nous arrivâmes à la cîme; et il était grand temps, car j'étais si complètement à bout, que je fus obligée de m'asseoir, et mes veines enflèrent tellement, pour m'être échauffée de la sorte, que mes pauvres enfants devinrent excessivement inquiètes à mon sujet. Nous dûmes passer une nuit sur la route. Je trouvai, toutefois, un bon lit et quelques rafraîchissements, deux choses dont j'avais besoin pour restaurer mes forces; et, le matin suivant, nous reprîmes de nouveau notre voyage.

"A notre arrivée à Sorel, je trouvai mon mari déjà très occupé, et, de mon côté, je me mis au travail avec un tel entrain que, au bout d'une semaine, je fus capable de retourner à Québec, où mon mari me rejoignit bientôt. Avant de partir, cependant, je pris la peine de parler au prêtre de la paroisse qui était un excellent homme, (76) au sujet de la tombe de ma petite fille, à cet endroit, et de lui exprimer mes craintes que quelqu'un de la population très bigote qui vivait là, dans un excès de zèle aveugle, ne viole le tombeau de mon enfant non catholique. Mais il m'assura que l'enfant n'avait reçu que le baptême et n'était pas confirmée; et qu'on la regardait, par conséquent, comme un ange dont les cendres ne seraient pas profanées. Il me donna aussi sa parole qu'il en prendrait soin personnellement. . ."

(76)—M. Martel (1775-1805).

Adieu à Québec

“A notre retour à Québec, j'appris que les nouveaux changements à notre navire étaient tellement avancés que tout y avait pris un aspect entièrement différent, et que le général Haldimand lui-même était allé plusieurs fois surveiller les travaux, et, de plus, avait envoyé à bord une vache avec son veau, pour que nous ayions toujours du lait frais. Il avait aussi fait couvrir de terre une partie du pont supérieur et y avait fait mettre des plants de laitue, ce qui n'était pas seulement agréable, mais excessivement (sic) sain dans un voyage en mer. Nous achetâmes aussi plusieurs volailles, moutons et des légumes, tellement je prenais soin (car nous étions plusieurs) que notre table, à laquelle s'asseyaient vingt-deux personnes, chaque jour, soit bien pourvue. Notre médecin, le docteur Kennedy, à notre passage aux Trois-Rivières, nous avait supplié de nous arranger de telle sorte que sa famille, nommément, sa femme et ses trois filles, deux servantes et un serviteur, puissent traverser en Europe avec nous. Nous lui promîmes donc d'en parler au général, (77) car cet homme était très habile et nous pensâmes qu'il serait d'une importance capitale que nous l'ayions avec nous. Quand je lui fis ma demande, le général me répondit: “Le navire vous appartient, arrangez tout à votre goût, mais vous ne connaissez pas la prétention de ces gens qui vous donneront beaucoup de trouble.” J'appris, par la suite, au prix d'une dure expérience, qu'il connaissait bien son monde. Par conséquent, on prépara une autre cabine contigue à la nôtre pour Madame Kennedy et deux de ses filles et une servante, mes enfants prenant dans leur propre chambre, leur troisième fille, qui

(77)—Haldimand.

avait dix ans. Le docteur lui-même occupa une des cabines dans le grand espace du salon.

À notre départ, mon mari envoya au bon général, sa jument favorite, avec son joli poulain, et, en retour, il m'envoya un manchon et une collerette de zibeline magnifiques, pour nous rappeler le pays que nous avions habité si longtemps. Souvenir très approprié, car les fourrures de toutes sortes sont les principaux produits du Canada. Des marchands anglais deviennent riches en envoyant ici des marchandises sans valeur, qu'ils échangent pour des pelleteries qu'on prépare ensuite en Angleterre.

Le général offrit aussi à ma fille Augusta, un superbe chien de chasse, et, encore, ne négligea-t-il aucune occasion de nous manifester son amitié; et, à notre départ, il était tellement affecté, que nous en fûmes, nous aussi, profondément troublés.

Deux jours avant notre départ, les officiers anglais eurent la délicatesse, dans une comédie qu'ils donnaient deux fois la semaine, et dont ils offraient les recettes aux pauvres, après en avoir déduit les frais d'éclairage, de nous servir, à la fin de la représentation, une chanson vraiment touchante exprimant leur regret au départ de nos troupes et qui finissait par des remerciements à mon mari pour ses bons traitements à l'égard de chacun d'eux, et par le souhait que nous fassions un voyage heureux.

Après que mon mari eût vu à l'embarquement des troupes, nous prîmes le dîner et le thé avec le général; puis il nous conduisit lui-même au navire, où il nous dit un adieu cordial et douloureux, en même temps que plusieurs autres qui nous avaient manifesté de l'amitié.

Nous appareillâmes pour notre voyage de retour en Europe, à peu près au milieu du mois d'août. Mon mari, moi-même et nos trois enfants, comme je l'ai

dit, traversions sur le même navire. Le matin après notre embarquement, on donna le signal du départ. Chacun s'était apporté une aussi grande provision de viande fraîche que possible, et, une heure après, toute notre flotte mettait à la voile."

Cette flotte comprenait, entr'autres, 16 vaisseaux pour la 1ère division de Brunswick, 8 vaisseaux pour la 2ème division, soit un total de 105 officiers, 1776 soldats de Brunswick et 64 femmes. Le navire de Riedesel, lui-même, comme une dernière attache à notre pays, portait le nom bien canadien de "Québec".

SIC TRANSIT. . .

La traversée du "Québec"

La flotte arriva bientôt au Bic où elle resta à l'ancre durant quinze jours, faute de vent. Un beau dimanche, pendant le service du pasteur Mylius, la brise s'éleva providentiellement et la flotte repartit.

C'est, ensuite, l'arrivée des pigeons fatidiques du navire-amiral qui viennent se réfugier sur le navire de Riedesel, comme un présage de chance pour lui, mais de malheur pour l'amiral qui devint fou au cours du voyage; le passage d'oiseaux noirs précurseurs de tempête; le "Québec" qui se sépare de la flotte sur le "Keep on, general!" de l'amiral, habilement interprété par le capitaine qui prend aussitôt les devants à toutes voiles; les maussaderies de Madame Kennedy qui faillit mettre le feu au navire par ses imprudences; le mât brisé sous la rafale; la vache à lait blessée dans le tangage; le mal de mer de Riedesel qui avoue préférer "une soue à cochon, à son vaisseau"; l'entorse de Madame, au cours d'un choc sur un obstacle sous-marin; enfin l'arrivée à la baie Ste-Hélène, après avoir battu, de 24 heures, le record de 19 jours, détenu par une corvette française, pour la traversée de l'Atlantique. De Ste-Hélène, la flotte se rendit à Portsmouth où les épaves de la dernière tempête flottaient dans la rade. Après s'y être empoisonnée avec des huîtres malsaines, la famille Riedesel quitta Portsmouth pour Londres, où elle fut reçue dans la plus affectueuse intimité par la famille royale. (78).

(78)—Madame Riedesel décrit au long, les péripéties de son voyage.

En Allemagne

Quelques jours plus tard, toute la famille rejoignait la flotte, à Deal, et, le 26 septembre 1783, elle débarquait à Stade, sur le sol allemand si longtemps désiré. Madame Riedesel partit immédiatement, avec ses enfants, pour sa petite patrie de Wolfenbüttel qu'elle n'avait pas revue depuis sept ans. On l'y reçut à bras ouverts.

Une semaine plus tard, le général y arrivait lui-même à la tête de ses troupes auxquelles la foule fit une réception triomphale. "Oui! s'écrie Madame, ces mêmes rues, dans lesquelles huit ans et demi plus tôt j'avais perdu ma joie et mon bonheur, étaient celles où maintenant je voyais ce beau et enthousiasmant spectacle. Mais c'est au-dessus de mes forces de décrire mes émotions, alors que je contemplais mon intègre et bien-aimé mari, — qui avait toujours vécu uniquement pour son devoir et qui avait toujours été si infatigable pour aider et assister, en autant que possible, ceux qui lui étaient confiés, souvent même de sa propre bourse, et sans rien recevoir en retour de cette dépense, — se tenant, avec des larmes dans les yeux, au milieu de ses soldats, qui eux, à leur tour, étaient entourés par une joyeuse ou douloureuse foule de pères, de mères, d'enfants, de soeurs et d'amis, tous se pressant autour de lui pour revoir leurs êtres chéris. . . ."

Les bardes composèrent des chansons en leur honneur, que l'on répète encore aujourd'hui dans les villages de Hesse et de Brunswick. Sans doute, aussi, pendant au moins une génération, chaque chaumière de vétéran des guerres américaines resta-t-elle un coin de sol canadien où les noms de Sorel, des Trois-Rivières et de LaPrairie retentissaient tous les jours.

Le caveau de Lauterbach

Riedesel continua sa carrière militaire en Europe. Le 5 mars 1787, il était promu de nouveau lieutenant-général. En 1788, il commande le contingent de Brunswick et va servir, sous stathouder de Hollande, jusqu'en 1793. Il se retire ensuite à son château de Lauterbach. En 1794, il devient commandant de la cité de Brunswick où il meurt, le 6 janvier 1800, d'une attaque d'apoplexie. Il était âgé de 62 ans.

Madame Riedesel, "la femme la plus chérie de l'armée," comme on l'avait surnommée au Canada, suivit son mari dans la tombe, huit ans plus tard, à Berlin, le 29 mars 1808, elle aussi, à l'âge de 62 ans. On déposa sa dépouille mortelle à côté de celle du fidèle compagnon de sa vie, dans le caveau de Lauterbach. (79)

Quant à leurs enfants, on connaît déjà le sort de Canada. Des huit autres, six vivaient encore, en 1856. Nous ignorons le sort de l'aînée Augusta et de Caroline, la troisième, sauf que cette dernière était fille à cette époque. America, née à New-York en 1781, était veuve du comte Bernstorff.

La plus fameuse, ce fut la demoiselle de huit ans qui courait les nouvelles à Sorel et choisissait son navire à Québec, Mademoiselle Frédérica. Elle devint une des femmes les plus distinguées de son époque. Grande amie de Humbolt et du Baron Stein, elle les hébergeait souvent, à Buchwald, où elle tenait salon intellectuel, dans la demeure du comte de Reden, son mari. Dans les bonnes grâces de tous les grands hommes et de tous les princes de son temps qui l'honoraient, comme son père et sa mère, de leur intimité

(79)—Le château de Lauterbach a été incendié, en 1848, par des émeutiers.

la plus cordiale, elle reçut, après sa mort, un dernier témoignage d'amitié du plus puissant d'entre eux. Frédéric-Guillaume, roi de Prusse, fit élever un beau monument sur sa tombe, avec une inscription de son choix. Elle laissait une fille qui épousa le baron Rottenham, de Bavière. Celle-ci mourut sans laisser d'enfants.

Tombes Canadiennes

La tombe de la petite Canada n'a pas été violée à Sorel, mais qui pourrait retrouver ses restes et même l'endroit exact où ils reposent dans le cimetière disparu lui-même depuis près de cent ans? Quelques terrassiers de hasard remuent bien, de temps à autre, des ossements disséminés près des hangars qui avoisinent le fleuve, à l'embouchure du Richelieu, mais ces vestiges historiques n'ont pour eux aucune signification digne d'intérêt. Aux Trois-Rivières, nulle trace, non plus, de l'excentrique et beau lieutenant-colonel Ehrenkrook qui mourut à cet endroit, le 22 mars 1783, "et y fut inhumé avec les honneurs militaires," pendant que, par sa dernière volonté, "les officiers qui étaient venus assister à ses funérailles, se régalaient d'un plantureux dîner préparé à ses frais." Plusieurs autres compagnons d'armes de Riedesel, outre les quelques cents qui périrent sur les champs de bataille américains ou prisonniers de guerre dans le Massachusetts et la Virginie, dorment leur dernier sommeil en terre canadienne. L'oubli le plus profond monte la garde sur leurs tertres ignorés. C'est à peine si les rares chercheurs découvrent leur trace dans la poussière des archives du pays où ils ont vécu, souffert et se sont couchés pour la suprême fois.

Des ancêtres

Un grand nombre lui ont même laissé des héritiers de leurs propres noms, qui seraient bien étonnés, malgré toutes les évidences, d'apprendre que dans leurs veines coule un sang allemand.

Des 5,723 Brunswickers que leur souverain envoya au Canada, de 1776 à 1783, quelques centaines gisent autour de Ticonteroga, (Carillon), de Bennington et de Saratoga; 1,378 autres, encore prisonniers de guerre au moment de la paix, s'établirent pour une poignée dans le pays de leur martyr ou reprirent, pour la plupart, le chemin de leur patrie, en juin 1783; un certain nombre se trouvaient en Nouvelle-Ecosse. Des 3,000 environ, encore au pays, à l'heure du départ, en août 1783, 1,880 s'embarquèrent avec leur général. Plus de 1,200 autres, sur l'encouragement de leur souverain et de leurs officiers, demeurèrent au Canada, avec quelques centaines de soldats de Hanau et de Anhalt-Zerbst. Une grande partie d'entre eux y avaient déjà femme et enfants. Nous n'avons qu'à consulter les registres de certaines de nos paroisses, de 1776 à 1785, pour y trouver en abondance les actes de mariage d'un "soldat de Brunswick" ou d'un "Allemand en garnison en ce lieu", avec nos Canadiennes aux si jolis yeux doux, qui avaient su les séduire.

Leurs descendants

Parcourez ces mêmes paroisses aujourd'hui et vous rencontrerez les mêmes noms qui apparaissaient sur la liste du sieur Godecke, paie-maître général des Brunswickers, décédé à Sorel, le jour de Noël 1782. Plasse, Aussant (Aussem), Matte, Koenig, Globenky, Blumhart, Bender, Pratte, Piuze, Kimber, Trest-

ler, Glackmeyer, Besner, Arnoldi, Klein, Eberts, Heynemand, Grothé et nombre d'autres, autant de noms dont les ans ont quelquefois trahi l'orthographe, mais qui n'en ont pas moins gardé leur marque d'origine. (80) Plusieurs de ces noms, nous sont très familiers et quelques uns même ont une réputation nationale. Bien plus, certains d'entre eux ont leur écho jusqu'à la rive du Pacifique, comme celui de Pincier, dignement porté par le Très Révérend Adam Urias de Pincier, évêque anglican de New-Westminster, en Colombie-Anglaise. (81)

Le souvenir

En 1787, Dolchester, le Carleton d'hier, eut un souvenir pour ses Allemands de 1776, en baptisant quelques nouveaux districts loyalistes des noms de Luneburg, Nassau, Mecklenburg et Hesse. On en retrouve encore quelques-uns dans nos provinces de l'Atlantique. Une de ces provinces, même, porte le

(80)—Voir Une colonie allemande de St-Gilles (Hist. de la Seigneurie de Lauzon (Edmond Roy).

(81)—Aussi Madame Goodwin (Mary Elisabeth de Pincier), née, comme son frère, à Burritts Rapids, Ontario, et garde-malade à Canton, Ohio. Leur ancêtre Théodor de Pincier, fils naturel du duc de Brunswick, arriva au Canada, en 1776, avec le régiment de Riedesel, dont il était lieutenant du Génie. Il retourna en Allemagne, en 1783, et revint au Canada, l'année suivante, après avoir obtenu sa décharge. Il s'établit à Sorel où il épousa Marguerite de Bellefeuille dont il eut plusieurs enfants. Il arpenta presque tout le district qu'il avait parcouru en soldat. On trouve de ses procès-verbaux un peu partout dans nos archives. Il a laissé des lettres et un journal des plus intéressants. Très intime avec le seigneur Cuthbert de Berthier, il le tenait au courant de sa vie désœuvrée de prince raté. Il finit par se donner la mort d'un coup de fusil, en 1824. Voir aussi l'Histoire de Sorel, de l'abbé C. Després.

nom le plus retentissant peut-être de l'Allemagne, avec celui de la Prusse, le nom que portait justement l'armée du noble général Von Riedesel: le Nouveau-Brunswick.

Ainsi passe la gloire du monde. Quelques noms sur une carte et dont le géographe lui-même ne comprend pas toujours la signification profonde, lourde de toute une épopée; des fils qui ne connaissent point leurs pères et ne savent pas quel sang coule dans leurs veines; quelques vieilles mesures qui achèvent de rejoindre celles qui sont déjà disparues; les reliques des champs de bataille aujourd'hui somnolents, inutile ferraille rongé par la rouille; des tombes effacées. . .

APPENDICE

Voici les noms des officiers qui moururent en Amérique où s'y établirent.

Officiers supérieurs (Field)

Godecke, Johann Conrad, paie-maître général, mort le 25 décembre 1782, à Sorel.

Dragons

Lieutenant-colonel Baum, Frederick, tué à Bennington, 16-17 août 1777.

Thomas, (auditor), resté en Amérique sur permission, en 1783.

Grenadiers

Lieutenant-colonel Breymann, Henrich Christoph, tué le 7 octobre 1777, à Freemands Farm, Saratoga.

Prince-Frédéric

Ltnt Reitzenstein, Gottlieb Christian, resté en Amérique sur permission, en 1783.

Ltnt Von Koenig, Edmond Victor, idem.

Enseigne Adelstein, Carl Friederich Henrick, idem.

Enseigne Kolte, Friedrich, idem.

Rhetz

Ltnt Colonel Ehrenkrook, Johann Gustavus, mort le 22 mars 1783, à Trois-Rivières.

Ltnt Bielstein, Thedel Wilhelm, resté en Amérique sur permission, en 1783.

Ltnt Conradi, Carl Friedrich, obtint sa décharge, en Allemagne, en 1783, et revint en Amérique.

Riedesel

Ltnt Pincier, Christian Theodor, obtint sa décharge en 1784, en Allemagne, et revint à Sorel s'y établir.

Barner (Yagers)

Enseigne Specht, Johann Julius Anton, resté en Amérique sur permission, en 1783.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

La Révolution Américaine et le Canada.

La Révolution Américaine.—Les Américains et le Canada.—L'Acte de Québec.—L'Appel de la Milice.—L'invasion Américaine.—La défense de Québec.—L'Assaut.—Siège d'hiver.	9
--	---

Les Auxiliaires allemands.

Les mercenaires de l'Angleterre.—Les Brunswickers.—Le général Von Riedesel.—Frederika Von Massow.—Le traité de 1776.—Vers le Canada.	21
--	----

Les Brunswickers au Canada.

Riedesel à Québec.—L'armée aux Trois-Rivières.—Sorel.—Le débarquement.	29
--	----

Les Quartiers de Laprairie.

Arrivée à Laprairie.—Préparatifs de la campagne.—Les quartiers de Laprairie.	37
--	----

Les Sauvages et les Canadiens.

Riedesel à Montréal.—Députations de Sauvages. Riedesel et les Canadiens.	43
--	----

Le combat du Lac Champlain.

Les espions américains.—Les Brunswickers à l'Isle-aux-Noix.—Le combat naval.	51
--	----

Les Quartiers d'hiver 1776-77.

Le retour.—En quartiers.—Changement de quartiers.—La vie des soldats.—Promenade à Québec.—Aux Trois-Rivières.	57
---	----

Les préparatifs de la campagne.

Une loi de conscription.—Burgoyne.—Derniers préparatifs.—Le départ des troupes.—Chambly	69
---	----

Madame Riedesel au Canada.

Réception à Québec.—Vers Chambly.—Arrivée de Madame.—Sur la route de Sorel.—Résidence aux Trois-Rivières.—A l'armée.	79
--	----

Le désastre.

L'embarquement des troupes.—Bennington et Saratoga.—Les troupes de la Convention.—A Cambridge.—En Virginie.—Les Riedesel.— Naissance d'America.—Libération.—Retour au Canada.	87
---	----

Haldimand et Riedesel.

A Québec.—Haldimand.—La tyrannie.—Invi- tations à la révolte.—Riedesel à Sorel.—Les Loyalistes	95
--	----

Les Prisons.

Les troupes au Canada.—Réorganisation.— Quartiers d'hiver.—L'effervescence.—Les fiches d'Haldimand.—Les prisons.	105
--	-----

A Sorel.

La résidence de Riedesel.—Madame et les Cana- diens.—De Sorel à Québec.—Soirées québécoi- ses.—La débâcle.—Produits canadiens.—Les soldats à Sorel.—Autour du village.	113
---	-----

La Paix.

Un calme de surface.—A Montmorency.—Made- moiselle Canada.—Le traité Provisoire.—Der- niers quartiers d'hiver.	125
--	-----

L'ordre de retour.

Cessation des hostilités.—Ordre de retour. . .	135
--	-----

Le départ.

Le navire de Frederica.—Les derniers apprêts.— La tombe de Canada.—Adieu à Québec. . . .	141
---	-----

Sic transit. . .

La traversée du "Québec".—En Allemagne.— Le careau de Lanterbach.—Tombes canadien- nes.—Des ancêtres.—Leurs descendants.—Le Souvenir.	148
--	-----

<i>Appendice</i>	155
----------------------------	-----

LES MEILLEURS AUTEURS
LES MEILLEURS OUVRAGES
LES BEAUX LIVRES
SE TROUVENT
AUX ÉDITIONS
EDOUARD GARAND